

Paris ville invisible

**Bruno Latour & Emilie
Hermant**

quatrième de couverture:
Paris ville invisible

Bruno Latour & Emilie Hermant

Paris se donne si facilement au regard des peintres et des touristes, on l'a si souvent photographiée, on a publié sur la Ville Lumière tellement de beaux livres, qu'on oublie les difficultés des milliers d'ingénieurs, de techniciens, de fonctionnaires, d'habitants et de commerçants, pour la rendre visible.

Ce petit livre voudrait, par le texte et par l'image, cheminer à travers la ville en explorant quelques unes des raisons qui empêchent de l'embrasser facilement d'un seul coup d'oeil.

L'enquête photographique nous fait d'abord visiter des lieux, habituellement fermés au passant, où s'élaborent les innombrables techniques qui rendent la vie possible aux parisiens (service des eaux, Préfecture de police, périphérique — "panoptiques" divers d'où l'on voit Paris tout entier). Il nous permet ensuite de saisir l'importance des objets ordinaires, de ce mobilier urbain qui forme le cadre de notre vie quotidienne et qui, par son accumulation, offre aux habitants les moyens de parcourir la ville sans s'y perdre aussitôt. Enfin, il nous rend attentif aux problèmes pratiques que

pose la coexistence d'un si grand nombre de gens sur une si petite surface. Tous ces cheminements inattendus permettront peut-être, en fin de compte, de reposer une question plus théorique sur la nature du lien social et sur les façons bien particulières qu'a la société de rester insaisissable.

On oppose souvent le réel et le virtuel, la dure réalité urbaine et les utopies électroniques. Cet ouvrage cherche à montrer que les villes réelles ressemblent aux "Villes invisibles" d'Italo Calvino. Aussi encombrée, saturée, asphyxiée qu'elle soit, dans Paris ville invisible on se met à respirer plus à l'aise.

PLAN 1

Séquence première. Cheminer

"On trouve tout à la *Samaritaine*", dit la réclame de ce grand magasin. Oui, tout et même un panorama d'où l'on voit tout Paris. Tout Paris? Pas tout à fait. Si l'on monte au dernier étage de l'immeuble principal, un panorama de céramique bleutée nous permet, comme on dit, "d'embrasser la ville d'un seul coup d'oeil". Une vaste table circulaire légèrement penchée, désigne par des flèches gravées les repères du paysage parisien dessinés en perspective. Bientôt, le visiteur attentif s'étonne: "Tiens, mais où se trouve Beaubourg?", "Où sont les collines boisées qui devraient se trouver au Nord-Est?", "Quelle est cette grande flamberge de tour que le plan n'indique pas?". Le panorama de céramique, dressé par les Cognac-Jay, fondateurs du magasin, ne correspond plus au paysage dont le panorama de pierre et de chair se déploie sous nos yeux. La légende ne colle plus aux images.

Paris virtuel se détache depuis longtemps de Paris réel: il est temps de mettre à jour nos panoramas.

PLAN 2

Débordée par la marée montante des voitures, la Préfecture de Paris, chargée de la circulation, se décide enfin à équiper la ville de feux de signalisation. Mais où les placer? Comment éviter qu'en les installant, on augmente la pagaille au lieu de la diminuer? On ne peut résoudre ces questions épineuses qu'en passant par un modèle réduit, un diorama, un plan, un modèle ou une théorie. Cette théorie-là, que des cohortes de décideurs vont contempler du regard, est en plâtre de Paris! En pleine Occupation¹, un vieil homme, le béret sur la tête, corrige amoureuxment le plan pour que les courbes de niveau du modèle correspondent à celles du grand Paris, dehors, à échelle un. Plus tard, on peindra la maquette de couleurs vives afin de mieux repérer les couloirs de flux et définir l'amont et l'aval de ces rivières d'automobiles que la Libération, puis les Trente Glorieuses, vont lâcher dans le vieux centre.

PLAN 3

Du fond d'un écran d'ordinateur on peut voir aussi "tout Paris". L'image n'est pas très bonne; les pixels un peu granuleux; les bauds passent cahin-caha par paquets le long des modems tortueux, mais enfin, si! on reconnaît bien les repères de Paris dans ce jeu-forum du *Deuxième monde*: l'archange de la Fontaine Saint-Michel reçoit la visite d'un alias à tête de monstre. Des banlieusards peuvent louer un appartement sur les Champs-Élysée, pour quelques francs; de

¹ emilie il faudrait vérifier la date de la phot avec notre ami fortier de l'institut d'urbanisme

nouveaux *Bonheur des Dames* peuvent y agrandir leur boutique sans écraser autre chose que des bits d'information; il suffit d'un avatar de puces pour engager une conversation sans courir le risque de faire connaître son âge, son sexe, sa voix ou son nom. On dit même que ces êtres sans feu ni lieu tinrent récemment des élections pour désigner les édiles de tous ces alias et truchements. Ce deuxième monde est-il plus virtuel que le premier?

Ne nous pressons pas de répondre. Dans les bureaux futuristes de Canal+, les animateurs, chargés d'agiter, de relancer, d'échauffer, le chaudron du "deuxième monde", n'ont rien de fantomatiques; ils ne sont pas faits de câbles et de nombres, mais de chair et d'os. D'ailleurs l'entreprise se trouve provisoirement en faillite avant de basculer sur un autre support. A-t-on jamais vu des ectoplasmes au bord du dépôt de bilan? Le mot de "virtuel" ne désigne donc pas forcément un monde d'esprits délivrés des contraintes de la matière. Pour l'instant, la vie sur le *Web* ressemble plutôt au Néolithique par lequel Lutèce a débuté. On recommence la vie sociale à zéro: corps grossiers, sentiments frustrés, langages balbutiants, "nétiquette" à peine dégrossie, technologies simplistes, monnaies aléatoires. Ces atomes sociaux élémentaires qui se cherchent dans la nuit ressemblent plutôt aux êtres primitifs dont Rousseau a peuplé le début de son *Discours sur les origines de l'inégalité*. S'il fallait un mot pour exprimer cette lenteur, cet épaissement, cet archaïsme, on dirait "matériel" plutôt que virtuel.

PLAN 4

Oui, l'informatique a cette vertu de matérialiser davantage, de ralentir, de raccourcir à l'échelle d'un simple modèle réduit tout ce foisonnement d'échanges que nous tenions pour des évidences dans le grand Paris à échelle un. Le *Deuxième monde* est moins un panorama qu'un diorama

comme celui que l'on trouve en dessous de la plate forme de la *Samaritaine* et qui retrace, dans le style touchant des années 30, la fortune héroïque des fondateurs, autrefois vendeurs à la sauvette sur le Pont-Neuf. Du haut de la *Samaritaine*, nous ne voyions pas grand chose de ce qui faisait changer Paris — sinon ce curieux décalage entre les repères et le paysage. Au fond des dioramas d'ordinateur, nous voyons des panoramas à petite échelle dont la matérialité est si grande qu'elle rend traçable et palpable la fabrication quotidienne de ce “plasma” dans lequel nous sommes tous plongés.

Aucun panorama ne permet “d’embrasser tout Paris” d’un seul regard: nous le comprenons sans peine. Méfions nous du mot inventé au début du XIX^e siècle par un anglais qui offrait aux yeux éblouis des spectateurs un tableau de trois cents soixante degrés dont la toile peinte se mêlait insensiblement aux objets en trois dimensions de la pièce au centre de laquelle se dressaient les visiteurs transportés au milieu de la bataille de Waterloo ou sur le pont d’un navire en train de couler ou dans la nacelle du ballon de Gambetta échappant au siège de Paris. Comme dans la Géode *Omnimax* de la Villette, si l’on voit tout et de tous côtés, c’est qu’on est à l’intérieur d’une pièce à l’illusion bien contrôlée: pas au dehors. Même du haut de la *Samaritaine* on ne voyait qu’une perspective oblique à ras des toits; et d’ailleurs on ne voyait rien que l’épaisse brume de beau temps et de beaux pots d’échappement qui voile dorénavant Paris, les jours de soleil: *nephos* néfaste qui noie la ville dans la pollution. Non, il n’y a plus de panoramas —ou plutôt les ingénieurs et les calculateurs ne survolent d’une vue d’aigle que des dioramas. Pour l’embrasser d’un seul coup, pour le “dominer du regard”, pour en calculer les flux, il faut que d’abord Paris soit devenu petit.

Nous allons dans ce petit livre passer de la Société froide et réelle, au plasma chaud et virtuel: de Paris tout entier saisi aux multiples Paris qui se trouvent dans Paris, dont l'ensemble, que rien jamais ne rassemble, compose tout Paris. Ce Paris invisible, la prolifération des informatiques le rend enfin descriptible: ce livre d'images explore les propriétés de ce plasma qui ne sont plus exactement celles de la vie sociale, traditionnellement conçue. Fragmentée, fracturée, déstructurée atomisée, anomique, voilà, paraît-il, comment se présente de nos jours la Société, et pourquoi il serait vain de vouloir s'en faire une théorie globale: des impressions, des juxtapositions, des fragmentations, mais plus de structure, et surtout, plus d'unité. Ou, inversement, tout serait nivelé, uniformisé, globalisé, standardisé, libéralisé, rationalisé, américanisé, surveillé et le monde social aurait disparu, survivant dans des réserves, sous le nom de sociabilité. Il ne resterait plus qu'à s'attacher aux dernières traces de l'ancien monde, aux musées du social: petits cafés, petits commerces, petites rues, petites gens. La sociologie serait finie; en tous cas, le temps des sciences humaines aurait passé. De quoi périr étouffé vif, en effet.

Nous avons fait l'hypothèse inverse. La double impression de fragmentation et de monotonie, de déstructuration et d'uniformité peut tenir au point de vue choisi comme à la température. Quelque chose d'autre ordonne et localise, rassemble et situe, relie et distingue, rythme et cadence, mais qui n'aurait plus la forme d'une Société, et qu'il faudrait suivre à la trace, par d'autres méthodes. Par la photographie, peut-être, ou, plutôt, par des séries de photographies qu'il faudrait apprendre à lire en continu — même si nos habitudes de pensée les interrompent et les dispersent. Ce que nous appellerons le social, le furet du social, la figure du social, deviendra visible si nous parvenons à relier une à une les traces si particulières dont il est parcouru, traces

dotées d'un mouvement rapide —comme ces bâtons rougis au feu qui ne dessinaient des formes dans la nuit de l'été que par la vive agitation qu'enfants nous leur donnions. Ces tracés, ces trajectoires, ces cheminements, ces éclaircissements partiels, ces phosphorescences, Paris, la Ville-Lumière, en est tapissée; Paris, la ville invisible, en est faite.

Pas de belles images, seulement des parcours; pas de récits pittoresques, seulement de la théorie. Et pourtant le texte n'a pas d'autre but que de mettre sous tension les documents graphiques, lesquels n'ont pas d'autre intention que de parcourir Paris, vu sous un certain angle, suivi le long d'une certaine arête, à la suite de certains véhicules. Pourquoi la théorie du social devrait-elle nous éloigner un seul instant de la ville où nous vivons tous deux —l'auteur du texte et l'auteur des images? Elle ne peut que nous en rapprocher, au contraire. On ne doit pas s'offusquer des concepts s'ils rendent visibles certains traits de la vie la plus ordinaire. Avant de vouloir dire "modèle" ou "contemplation", le mot "théorie", d'après le dictionnaire étymologique, a désigné des "processions d'ambassadeurs allant consulter les oracles". Voilà ce qu'il nous faut: contemplons et suivons les processions d'images; elles nous mèneront peut-être à la réponse cryptée que donne toujours les pythies à la question: "Que faisons-nous donc ensemble? Comment pouvons-nous coexister si nombreux?"

Figure un. Dominer, ou ce que l'on voit du bureau de Mme. Baysal

PLAN 5

Le point de vue personnel de Mme. Baysal ne nous intéresse pas encore; tout à l'heure, seulement, nous y reviendrons. De la fenêtre de l'Ecole des mines, d'où elle règne en maîtresse

efficace sur le planning des salles et des cours, elle ne voit d'ailleurs aucune salle, n'assiste à aucun cours. Claquemurée dans son bureau, réduite à un angle de vue, elle ne pourrait parler avec autorité que de la façade dix-huitième de l'ancien Hôtel de Vendôme —et encore, elle ne la voit que de biais. Comment parvient-elle dès lors à dominer du regard l'ensemble des salles de l'Ecole ainsi que la suite des jours de classe ? En arrêtant de regarder au dehors le soleil qui illumine les pierres blondes de l'Hôtel de Vendôme; en tournant les yeux vers l'intérieur de son bureau. Alors, elle ne voit plus le jardin du Luxembourg, ni la luxueuse façade de la questure du Sénat, mais du papier réglé. Oui, la figuration du social commence avec de grandes feuilles, étalées sur son bureau, reprises à l'écran de son ordinateur, alignées en rames dans les tiroirs plats qui jouxtent son fauteuil et qu'elle ouvre d'un geste expert de la main. En colonnes et en lignes, Mme. Baysal y a tracé les heures, le nom des professeurs, les promotions d'élèves et les salles disponibles. Dans l'étroit bureau aux boiseries de chêne, ni les centaines d'élèves, ni les dizaines d'enseignants, ni les salles, ne pourraient tenir assemblées. Elle ne les voit tous à la fois, synoptiquement, qu'à la condition qu'ils restent au dehors, et qu'elle ne traite avec soin que des fourmillements de signes qu'elle a disciplinés par des règles simples: le même "signe-enseignant" ne peut se trouver dans la même "case-temps" en deux "signes-salles" différentes; la même "case-salle" ne peut accueillir des "signes-promotions" qu'en deux cases-horaires distinctes. Certes, elle domine bien du regard l'ensemble de ce qui nous tient tous ensemble attachés — nous les enseignants, les élèves, les salles et le calendrier—, mais à condition qu'elle ne lève pas les yeux de son planning, qu'elle ne voit pas les élèves, qu'elle ne bavarde pas avec les professeurs, qu'elle ne passe pas son temps à se promener au dehors éblouie par le soleil. Platon se trompait quelque peu avec sa triste Caverne

dont il fallait sortir pour contempler enfin la réalité même, et non plus ses ombres pâles. Mme. Baysal, à l'inverse, descend dans l'ombre de son bureau, habitue ses yeux à l'obscurité propre au monde des signes, et voit enfin toute l'Ecole, son espace, son temps, sa démographie, son ordre. Oui, l'Ecole même, rendue visible, enfin.

La figure du social résiderait donc dans l'enfer de la Caverne, réduite à du papier froissé par la main des bureaucrates honnis? Pas tout à fait. Platon ne se trompe pas seulement sur la direction qu'il faut prendre pour atteindre la réalité même: il se trompe aussi sur la rupture qu'il imagine entre le signe et ce qu'il désigne. Mme. Baysal connaît par leur nom tous les élèves et tous les professeurs; a visité toutes les salles; peut réciter par coeur les organigrammes des années précédentes. Les signes qui fourmillent sur son bureau n'y ont pas résidence; ils y arrivent, mais ils en sortent par une procession continue dont elle est la reine incontestée. Chaque patte de mouche, en effet, à l'intersection des lignes et des colonnes, renvoie à une autre feuille qu'elle adresse, par le courrier de l'Ecole, à chaque enseignant, ou qu'elle affiche devant chaque promotion. Rien de moins isolé que son planning; rien de plus relié. Relié à quoi? Mais à d'autres cartes, documents et traces. Le professeur reçoit le planning qui le concerne; coche les cases de son agenda *Quo Vadis*; et, lorsqu'il entre à l'Ecole pour trouver la salle, que fait-il? Il se perd? oui, au début; puis il se repère sur les pannonceaux, affichettes, flèches et numéros qui reprennent en lettres solennelles les inscriptions qu'il a gribouillées: "V-207", "L-109", suivant à travers les couloirs, à tâtons, ces phéromones particuliers (alignement de signes sur d'autres qui ne leur ressemblent pas: les uns de laiton brillant, les autres de plastique bleu, les autres, enfin, d'encre sur du papier), traces qui le guident à travers le labyrinthe, aidé de temps à autre, comme dans les

jeux vidéos, par la main secourable de Monsieur Lelarge, à l'accueil, ou de Monsieur Laberthonnière, à l'huissierie. Personne n'a rien vu en totalité. Tout le monde, à l'heure dite, au lieu dit, commence le cours; l'Ecole tourne, réglée comme du papier à musique, surveillée par l'œil du maître, le Directeur des études, Mr Frade, qui ne voit rien pourtant, sinon l'enfilade d'un couloir, quelques élèves en retard qui pressent le pas, un professeur perdu qui court furtivement en serrant sa sacoche.

Le bon sens champêtre et bucolique rêve toujours d'une assemblée qui rendrait visible, sans planning et sans liste, sans signes et sans truchements, transparente à elle-même, la Société, dans sa présence immédiate et solaire. En rêvant d'une réalité pleine et entière, le bon sens ne rêve que d'un diorama enfermé dans une salle étroite. Cela fait bien quatre mille ans, que nous ne vivons plus dans le bonheur d'un canton suisse, assemblés sur la grand-place, et décidant des affaires courantes, à mains levées. Il y a longtemps que la Société ne se voit plus d'un coup de panorama.

“Mais où sont-ils passés? Où sont les élèves de première année? Qu'est-il arrivé au professeur de sociologie? Pourquoi la salle Michel Chevalier reste-elle obstinément verrouillée?” En cas de crise, on imagine parfois une structure absente, quelque chose d'invisible, un pouvoir ordonné qui rassemblerait en une seule unité, qui ordonnerait silencieusement aux quelques vivants qui passent dans les couloirs, ce qu'ils doivent faire et où ils doivent se rendre. Rien pourtant d'invisible, d'absent, de silencieux, dans cette structuration obstinée du social. Le planning est bien là, sous les yeux de Mme. Baysal; approuvé par Mr. Frade; contresigné successivement par chacun des professeurs; vérifié par les concierges, huissiers et porte-clefs. Il est bien là, structurant, actif, mais à condition de le suivre dans sa circulation, dans son mouvement de furet, dans sa transformation

de signes en pancartes, de pancartes en gribouillages, de gribouillages en ajustements, d'ajustements en décisions. Ni présence transparente, ni action invisible et sournoise, la structure glisse dans son étroit fourreau de traces. Pour voir la totalité de l'Ecole, il faut l'inscrire d'abord, la faire circuler ensuite, la faire correspondre enfin. La structure apparaît alors: assignable et visible. On peut la voir, on peut la photographier et même, par un montage et maquettage astucieux, en suivre le cheminement.

PLAN 6

Vous trouvez cette scène trop étroite? Eh bien, quittons là! Ce que Mme. Baysal fait pour la répartition des classes d'une seule école, faisons-le pour tous les monuments de Paris. Au lieu d'un planning, étalons une photo-satellite. Voilà tout Paris avec ses rues, la Seine, les monuments, les cours ombragées des immeubles, les jardins privés, la saignée des boulevards, les chantiers à ciel ouvert. Tout Paris? Mais bien sûr que non, on ne voit rien de Paris, là dessus, aucun détail. D'ailleurs l'Ecole des mines y figure à peine —quelques grains flous, quelque pixels. Aucune trace de Mme. Baysal, ni de son planning, ni des couloirs où s'affichent ses avis.

“C'est le cadre général, dira-t-on, dans lequel vient se loger votre Ecole. Le satellite voit plus haut et plus loin. Il domine du regard. Il règne. Rien n'échappe à son œil d'aigle. Toute l'agitation du monde social, il l'embrasse d'un seul coup. La sociologie doit faire place à la géographie, le petit au grand, l'humain au naturel.”

Est-ce bien sûr? A l'agence *Explorer* qui nous a vendu cette image prise par *SPOT*, elle mesurait 8 cm sur 10 cm. Ceux qui nous l'ont vendue n'avaient pas de Paris une vue plus étendue que celle de Mme. Baysal par la fenêtre de son bureau. Le satellite, quant à lui, là haut, dans son

passage régulier, toutes les quatre-ving-dix-minutes, ne voit rien du tout; il passe, glisse, recueille, traite, formate, code, retransmet. Les opérateurs de *SPOT* qui, dans la salle de commande aveugle, à Toulouse, voient avec leurs yeux de chair, ont le regard fixé, non sur Paris, mais sur l'écran de l'ordinateur. Ils traitent en fausses couleurs les longueurs d'onde; ils décodent, manipulent, arrangent, améliorent, extraient, filtrent, puis ils passent l'image à leurs voisins, dans le bureau suivant, dans le couloir suivant, qui mène à l'impression, et de là, enfin, à la vente. Il semble que le "cadre géographique" circule aussi comme un furet, comme le planning de tout à l'heure. En regardant l'image satellite, nous nous extrayons bien de notre point de vue particulier, mais nous ne bondissons pas pour autant vers la vue d'aigle, nous n'accédons pas à la vue divine, à la vue de nulle part: nous passons de notre vue bornée, à une vue glissante qui va nous entraîner, par un labyrinthe de transformations, jusqu'au cadre général où viendra s'insérer notre action quotidienne —cadre général qui ne fera jamais que quelques centimètres carrés. Le cadrage a la même dimension, si l'on peut dire, que ce qu'il encadre: le grand n'est pas plus grand que le petit; la photo satellite de tout Paris est plus petite que le planning de Mme. Baysal. "Avec des 'si', on mettrait Paris en bouteille", dit le proverbe; avec des cartes, on l'y fait rentrer plus vite encore.

PLAN 7

Lorsqu'on passe de l'inscription bureaucratique à la figure géographique, on change de médium, d'institution, de graphisme, d'échelle; on ne passe pas de l'intérieur du social à son extérieur. La preuve nous en est apportée par Météo-France. "Fera-t-il beau ce matin?" Je regarde l'enfilade de la rue où je ne discerne qu'un coin de ciel, ni bleu ni gris, et je fais, à partir de cette fragile induction, une hypothèse hasardeuse: "il fera beau, pas la peine de prendre un parapluie";

ou bien je regarde à la télévision la carte que Météo-France a procuré à France 3: belle carte en couleurs devant laquelle un amuseur fait quelques pitreries, diorama électronique sur laquelle on a rajouté des isobares, marqué des anticyclones, signalé les précipitations qui “intéressent”, comme on dit, l’Ile-de-France —et moi, par inclusion. L’inférence par laquelle j’abandonne l’idée de prendre mon parapluie se trouve déjà moins risquée: j’ai devant les yeux “toute” l’Ile de France et non plus ma seule rue.

Mais d’où vient cette carte? Un employé de Météo-France, avenue Rapp, la commente au téléphone après l’avoir télédéchargée vers les studios de la télévision. Quelques heures auparavant, elle n’était qu’un fond de carte sur lequel on avait ajouté, au crayon de couleurs, les instructions venues de toute la France. Du parc Montsouris, par exemple, où les employés venaient de noter dans leurs registres —dont les plus anciens remontent à 18xx(1872)— le relevé des instruments (capteurs de soleil, de pluie, de température, de pression) qui permettent, une fois cumulés, rassemblés, sommés, étalonnés, moyennés, de dire le temps qu’il a fait aujourd’hui. Dans leur bureau du parc de Montsouris, les météorologues ne voient le climat de l’Ile-de-France qu’à la condition de ne pas regarder au dehors. Si leur regard s’évade vers les pelouses d’un vert éclatant, vers les massifs de fleurs, vers les couples qui déambulent, jamais ils ne prévoieront le temps qu’il fera tout à l’heure. Eux aussi, comme Mme. Baysal, comme les cartographes de *SPOT*, doivent, en soupirant, se tourner vers l’écran faiblement éclairé de leur ordinateur s’ils veulent comprendre ce qui les encadre. Parisien de base, j’ai avec leurs prévisions le même rapport que, professeur à l’Ecole des mines, j’avais avec l’organigramme des cours: je tiens dans la main ce qui me tient à distance; je domine du regard ce qui me domine du regard.

PLAN 8

Je me comporte bien avec cette carte comme avec la copie du planning que m'a remis Mme. Baysal, et que je plie soigneusement dans la poche de mon pantalon afin de me repérer tout à l'heure, une fois parvenu à l'Ecole — au sec: je les domine toutes deux du regard. Par une série continue de transformations et de déplacements, elles proviennent de deux institutions qui ont défini le cadre général dans lequel je dois dorénavant intégrer mon point de vue. Plus petites que moi, elles m'insèrent pourtant. Aucune mystérieuse dialectique à imaginer pour cela; je ne suis pas structuré par ce que je structure: je regarde sur l'écran de télévision une carte qui se relie, par une succession de truchements, aux nuages qui couvrent l'Ile de France; je retiens en mémoire le numéro de la salle où je vais tout à l'heure retrouver mes élèves. Je me suis relié à deux dioramas, je me suis situé à l'intersection de deux tunnels aveugles où circulent des traces qui ont prévu mon existence selon deux attentes différentes: la première, générique, qui "intéresse" tous les Franciliens poules mouillées; la seconde, nominative, qui s'adresse au professeur qui dort en moi. Rien ne prouve, d'ailleurs, que je vais trouver la salle, que je ne vais pas arriver trempé à l'Ecole! Les deux inscriptions ne résultent que de simples hypothèses: l'une sur ma ponctualité, l'autre sur le temps qu'il fera...

A une certaine température, la Société cesse d'exister: elle se dénoue comme les brins d'ADN que l'on chauffe légèrement; elle s'effiloche comme eux, devient filamenteuse. Elle n'est plus une sphère à côté d'autres sphères, comme des pamplemousses dans un cageot de pamplemousses, mais une façon bizarre de circuler, de tracer des figures, comme une graphie inconnue sur un riche papier de Chine dont le pinceau ne se verrait pas. Il n'y a pas exactement d'extérieur au social, si

l'on entend par ce mot, déjà plus précis, une certaine forme de circulation rapide des traces. L'extérieur, le cadre général, n'est pas ce qui me domine, mais ce que je domine du regard. Or, ce que je domine, je ne le vois qu'à la condition de ne pas regarder au dehors, sans quoi je me trouverais limité aussitôt à mon seul point de vue. Il n'y a donc jamais grand sens à distinguer l'individu et son contexte, le point de vue limité et le panorama illimité, la perspective et ce qui n'aurait pas de perspective. Mieux vaut distinguer celui qui regarde par sa fenêtre et qui ne voit rien, qui ne sait pas qui il est ni ce qu'il doit faire, et celui qui prélève une image sur le flux continu des traces, image dont il apprendra à la fois qui il est en particulier ainsi que le cadre global dans lequel il devra se situer. Ou bien je vois vraiment et je ne vois rien, je ne suis rien; ou bien je ne vois rien et je vois vraiment, je deviens peu à peu quelqu'un.

Figure deux: Aligner, ou comment trouver la rue Gaston Rebuffat

PLAN 9

Des yeux, Mme. Lagoutte regarde le nom: "rue la Vieuville", en lettres blanches sur fond bleu; de l'index, elle pointe le même nom: "rue la Vieuville", en lettres grasses, sur le plan qu'elle tient à la main. D'un geste vif du menton, elle accommode son regard à ces deux textes tellement différents: l'un, inscrit en biais, fait 1 mm de hauteur et demande des yeux de myope; l'autre, horizontal, fait **xxcm (6)** de hauteur et demande des yeux de presbytes. Miracle! les deux correspondent signe à signe, par delà l'abîme des différences. Elle est arrivée! c'est bien la rue qu'elle cherchait... voici le numéro 5! En jetant un coup d'oeil sur son plan, elle embrasse, comme on dit, tout le 18ème arrondissement. En levant la tête, elle ne voit qu'un mur blanc, à peu près

semblable à tous les autres, qu'elle ne pourrait identifier sans être née dans les parages ou y avoir longtemps résidé. Heureusement, elle voit aussi la plaque de rue et le nom qui s'y trouve inscrit. Que voit-elle? Que touche-t-elle de l'index?

PLAN 10

Ne disons pas trop vite qu'elle désigne du doigt un élément de son cadre extérieur. En effet, voici un contre-maître du service de la Voirie, qui fixe avec quatre solides vis la plaque de la rue Huysmans qu'on a volée la semaine passée. Sans le travail de cet agent de la Voirie, Mme Lagoutte serait perdue dans Paris —du moins dans ce quartier qui lui est étranger—, et il lui faudrait, par enquête auprès des passants et des commerçants, retrouver le nom de la rue baptisée du nom de cet écrivain symboliste, aussi chrétien que décadent. Pour comprendre tout le profit que Mme Lagoutte tire de cet alignement, nulle besoin d'une expérience de pensée: regardons les plaques de rues, telles qu'on peut les voir rangées en piles dans l'atelier de la Mairie, avenue Francis Weil. Il y a bien des plaques, mais on se perdrait à tout coup, si l'on voulait se repérer sur elles en les pointant du doigt: les plaques "Rue Gauguet", "Rue Cassini", "Rue Cabanis" cohabitent sur le même mur, mais ne permettent encore aucun alignement. On les à stockées là, en attendant de les poser. Pour que les pancartes puissent servir aux passants, encore faut-il qu'une institution fiable les ait vissées au bon endroit. Mais où est le bon endroit? Si la recherche de Mme. Lagoutte est (provisoirement) terminée puisqu'elle a trouvé la rue qu'elle cherchait, celle des agents de la Ville commence. Désigner le bon endroit, voilà un nouveau casse-tête. En levant le doigt vers la plaque, puis en l'abaissant sur le plan, puis en le pointant à nouveau vers le haut, l'index de cette dame nous indique ce qu'il faut à notre tour montrer par une nouvelle succession

d'images. Ce n'est plus seulement la circulation des traces qui nous intéresse ici, mais, si l'on peut dire, les cintres successifs qui servent, de proche en proche, à maintenir ouvert le tunnel où les traces pourront ensuite passer. Sans la mise en place de ces relais, de ces portants, de ces étaçons, jamais le guide Ponchet (que Mme. Lagoutte peut mettre dans son sac et tenir dans la main), ne lui permettrait de se situer dans le grand Paris.

PLAN 11

Le temps n'est pas si ancien, où les rues de la ville n'avaient pas plus de numéros que de noms. On se repérait à tâtons, de voisins en commères, de titis en compères, sans plan, sans guide, en se fiant aux index pointés vers telle enseigne, tel clocher, un gibet, un pont. Autant recruter ses élèves, le jour de la rentrée, au hasard du Boulevard St Michel; autant prévoir le temps en levant la tête vers un coin de ciel. En passant de cette joyeuse pagaie au service impeccable de la Voirie, on ne va ni du désordre à l'ordre, ni de la riche sociabilité à la froide efficacité; on va d'une cité de 400.000 habitants au XVI^e siècle à une ville de 4 Millions. Si les 400.000 pouvaient se servir les uns aux autres de repères, de mémoire, d'archives et de chartiers, les quatre millions ne le peuvent plus: certains fonctionnaires consacrent leur plein temps à définir les repères qui vont permettre aux autres de cheminer dans Paris. Le touriste a l'impression de passer, être de chair, dans un cadre matériel qui le dépasse et qui l'écrase; l'effet change du tout au tout si l'on entre au Service du Parcellaire, Boulevard Morland, dans le quatrième arrondissement. Voici l'invisible Paris, sa forme exacte, ses rues: des armoires alignées dans des couloirs, marquées de noms de quartiers — oui, les mêmes noms qui servent de repères “au dehors” (mais nous savons déjà qu'il n'y a jamais de dehors).

Dans le bureau du Service technique de la documentation foncière, un ordre de service pend. Il indique à la petite équipe, composée de Marc Savelli, Maryse le Cam et un stagiaire, ce qu'ils doivent faire aujourd'hui. Ils se retrouvent donc dans la même situation que Mme Lagoutte: elle devait trouver la rue la Vieuville; ils doivent trouver la rue Gaston Rebuffat. Petit problème: cette rue n'existe pas! Pourquoi? Parce qu'on vient de la créer! Eh oui, bien avant de servir de niche aux habitants, d'adresse aux postiers, de décor aux touristes, il faut d'abord que la rue elle-même soit creusée dans le tissu dense du vieux Paris. Les rues commencent donc, comme la plupart des choses de la Ville-Lumière, Boulevard Morland, dans un dossier, dans un formulaire, dans un plan. Si toutes les routes mènent à Rome, toutes les rues de Paris proviennent du Service de la Nomenclature. Une chemise bleue porte aujourd'hui son nom: Gaston Rebuffat, le courageux alpiniste qui fit vibrer mon enfance par sa conquête héroïque de l'Annapurna. Après avoir longtemps figuré dans une liste de noms à honorer, voilà que son procès en canonisation a fait un bond en avant. Sur le plan qui figure dans la chemise, seul un nom de code désigne la voie nouvelle: CJ/19. Une feuille plus loin la signature de Jacques Chirac, alors maire de Paris, approuve définitivement le choix: CJ/19, récemment percée en même temps qu'un coude nouveau dans la rue de Kabylie, portera dorénavant le nom "Gaston Rebuffat". Le service de la Voirie peut commander les plaques.

Mais si nous savons maintenant comment s'appelle cette rue, nous ne savons toujours pas où elle se trouve ni quel plan va nous y guider. Ce que désignera du doigt une future Mme Lagoutte cherchant la future rue Gaston Rebuffat à l'aide de son guide (mis à jour), c'est une plaque, nous le savons bien; mais pour situer cette plaque, il faut avoir recours à un autre guide, plus rarement

visible mais non moins important: le plan parcellaire de Paris, chef d'œuvre des services de la Mairie qui reprend, pour l'essentiel, le plan au 1/500° de 1900 et que l'on a depuis numérisé sur ordinateur. Ce plan lui-même, il faut bien le dresser, puisque la rue est nouvelle. Suivons le guide justement, c'est à dire, ce que nos amis du STDF appelle "un cheminement" — cela tombe bien, c'est le titre de notre chapitre. Du doigt Mme. le Cam désigne un petit graphique où sont inscrits, au crayon, les angles qu'elle vient d'enregistrer en se déplaçant de "stations" en "stations". Ce petit chemin de croix — clouté à même le sol — ressemble à s'y méprendre à celui qu'aurait dressé, dans la forêt amazonienne, un explorateur.

Depuis mille ans, dira-t-on, la ville a dû être si souvent cartographiée, répertoriée, levée, dressée, inscrite, transcrite, triangulée, que l'on doit pouvoir se fier aux plans sans sortir dans la rue, avec la petite camionnette blanche, pour tout reprendre à zéro. La jungle de Paris n'est quand même pas l'Amazonie! A écouter nos géomètres, la différence n'est pas si grande entre la jungle et le bitume car on se perd dans les deux: dans la première faute de repères; dans la seconde, par excès de signes, de clous, de bornes, de marques, qu'il faut apprendre à distinguer. Dans les deux cas, le même instrument: un théodolite sur son pied télescopique; et la plus ancienne des sciences: la topographie, ou topométrie, qui servait déjà, dit-on, aux Egyptiens pour retrouver la trace des champs que la crue du Nil avait effacée. Pour se retrouver dans ce plan de Paris qu'ils doivent corriger, nos amis ne peuvent se servir ni des plans ni des plaques puisque ceux-ci dépendent justement de la qualité de leur travail. Ils vont faire confiance à ce qu'ils appellent des "repères coordonnés inaltérables", petites croix de couleur à demi effacées par les intempéries que notre œil mal exercé au métier de géomètre ne remarque jamais. D'ailleurs eux-mêmes les perdent si

facilement de vue, ces repères, qu'ils emportent dans leur sacoche de mauvaises photos permettant de les retrouver, souvenirs d'une fenêtre, d'un porche, d'un appui de colonnes, d'un angle de mur: étrange album-photo, compréhensible par eux seuls, et qui compose le trésor de leur longue expérience d'explorateurs du macadam. C'est sur ces minuscules appuis qu'ils vont aligner leur théodolithe et lire, en criant très fort dans leur walkie-talkie, les angles qu'enregistrent électroniquement leur petit ordinateur asservi.

C'est au retour de leur expédition, quand ils se retrouvent à l'abri, Boulevard Morland, dans leur bureau, que l'on comprend le mieux l'utilité des géomètres et de la géométrie. Le plan qui les guidait confusément ce matin, ce soir devient un peu plus exact. En s'asseyant devant sa console, Mme le Cam voit la rue nouvelle apparaître sur l'écran — le calcul de l'ordinateur ayant converti les angles en tracés de murs, de parcelles, de façades, de trottoirs, les vecteurs sont devenus des droites. Ce que personne d'autre qu'elle n'a le droit de faire, une fois les calculs vérifiés, va s'accomplir: Mme. le Cam va "brûler" la rue Gaston Rebuffat dans le vénérable plan de Paris — vieux terme de gravure sur cuivre que les informaticiens ont conservé pour désigner le caractère irréversible de la marque. A partir de ce moment, tous les plans futurs, ceux du Cadastre voisin, ceux des Impôts, ceux des Postes, ceux des POS, des COS, des ZAC, vont garder en sous-impression la trace indélébile de la rue Gaston Rebuffat.

PLAN 12

La plaque de rue, nous le comprenons maintenant, ne marque pas le passage de l'individu à son cadre, mais plutôt l'interface entre deux formes de circulation: celle de Mme Lagoutte et celle du service de la Voirie. Bien que la plaque dure plus longtemps que la brève recherche de la passante,

elle appartient si peu à un cadre définitif que le service de Mr Carrié doit refaire constamment le tour des rues afin de remplacer les pancartes, pour éviter que la rue ne disparaisse peu à peu à la vue des passants! Quant au Service technique de la documentation foncière, fondé en 1856 par le baron Haussman, cela fait déjà cent cinquante ans qu’il cherche à lever le plan de Paris et à garder la trace de toutes les modifications que subit incessamment ce vaste organisme, travail de Pénélope que l’ordinateur accélère mais qui ne sera, par définition, jamais terminé.

Nous nous sommes intéressés, dans la section précédente, à ce que l’on pourrait appeler “l’opérateur Baysal”: on ne voit “toute” l’Ecole des mines qu’à la condition de ne pas la regarder directement; seul un document qui circule la rend visible à l’œil de celui qui demeure dans son bureau. En suivant “l’opérateur Mme le Cam”: nous nous apercevons que les différences entre les bureaux et les rues, les signes et les choses, l’intérieur et l’extérieur comptent moins que l’alignement des traces. Le Service technique de la documentation foncière entretient les mêmes rapports avec Paris que le bureau de Mme Baysal avec l’Ecole des mines. Il fait plus: il matérialise les conditions qui vont permettre aux documents de s’appliquer au monde, aidant ainsi les uns et les autres à coordonner leur action. Comme des mineurs dans un puit de mine, il étançonne par des marquages et des signalisations les galeries où courront bientôt les documents —enfin dotés de sens.

PLAN 13

“Mais pourquoi nous embêter avec toutes ces commissions et ces procédures, ces réunions et ces alignements, ces triangulations et ces alidades? Nous en avons besoin, peut-être, pour nous repérer dans un cadre matériel et urbain qui nous est étranger, mais, enfin, heureusement, nous

savons qui nous sommes, charnellement, individuellement, subjectivement, et, là, Dieu merci, nul repère, nulle juxtaposition de traces, nulle inscription, ni fonctionnaire, ni institution, ni armoire, ni couloir, ni bureaux! Nous sommes présents à nous-mêmes, immédiatement, nous les Parisiens de chair.”

—“Vos papiers!”, demande poliment le factionnaire. Il tapote de l’index la mauvaise photo qui sert à prouver l’identité de celui qui prétend détenir ce permis de conduire (lambeau de carton rose) que lui a tendu, par la fenêtre abaissée, quelqu’un (mais qui?) venant de franchir un feu rouge un peu mûr. “J’les ai pas avec moi”, répond le conducteur (inconnu) d’une voix quelque peu embarrassée, “C’est tout ce que j’ai: la carte grise, la vignette, le permis” —“C’est vous, là, sur la photo?” demande le policier sceptique et légèrement agacé. Comme Mme. Lagoutte, tout à l’heure, il cherche à jeter le pont d’une correspondance terme à terme à travers l’abîme des différences de traces. Il essaie, sans y parvenir, de faire correspondre le visage d’un conducteur de cinquante ans, avec la face hilare d’un jeune homme de dix-huit qui vient de décrocher d’un coup son bac et son permis. —“Oui, c’est moi, bien sûr! Qui voulez-vous que ce soit! Moi! moi!” Réponse aussi bête que celle de dire: “là!” quand quelqu’un vous demande où il se trouve. Moi, là, je, maintenant —ce que les linguistes appellent justement “déictiques”, c’est à dire ce qu’on peut désigner de l’index —, ne commencent à prendre du sens, à se remplir, qu’à la condition de croiser un document avec un autre document: un visage et un photomaton; un nom propre sur un permis de conduire et le même nom sur une carte grise; un nom de rue sur un guide et le même nom de rue sur un plan. Mais cette correspondance, à son tour, ne se maintient que par un feuilleté de traces qui peuvent s’accumuler en couches aussi nombreuses pour l’identité personnelle que pour

l'endroit où l'on se trouve. Si le policier avait été plus pugnace, il aurait fallu remonter jusqu'à la fiche d'état civil, jusqu'à la signature des témoins qui ont pu certifier, il y a bien des années, que cet enfant était bien né de cette mère-là, dans cette clinique-ci — la voiture pourrait être volée, le permis de conduire acheté, le poupon substitué, par erreur, à un autre... Aussi convaincus que nous soyons de notre existence, nous recevons notre identité par un autre alignement.

Ego, hic, nunc — l'identité, le lieu, le temps — voilà certainement le point de départ le moins sûr pour commencer l'exploration du social. *Ego*: les cartes d'identité, les registres d'état-civil, le témoignage des voisins; *hic*: les plans du parcellaire, les cartes de Paris, les guides, les pancartes; *nunc*: les cadrans, les montres, la voix électronique de l'horloge parlante, voilà ce qui permet de charger la forme vide des déictiques. Mais, ce qui remplit, ce qui désigne de l'index, de l'aiguille, de la flèche, du clou, du numéro, du nom, du formulaire, du tampon, n'a nullement les caractères d'une Société dans laquelle nous viendrions occuper un rôle, une place, un temps. Dès qu'on suit la figuration mouvante du social, on trouve des bureaux, des couloirs, des instruments, des dossiers, des enfilades, des alignements, des équipes, des camionnettes, des précautions, des vigilances, des attentions, des alertes — pas de Société. En suivant à la trace le furet du social, c'est comme si l'on ne rencontrait jamais ces deux figures vénérables du bon sens: l'acteur et le système, l'individu et son contexte. On ne tombe même pas sur quelque chose qui occuperait l'entre-deux, une sorte de dialectique ou d'hybride; non, nous nous mettons à suivre un mouvement qui n'a aucune espèce de rapport ni avec l'acteur individuel ni avec le contexte social: nous prenons en marche un alignement de tracés, dont les enfilades de couloirs, Boulevard Morland, donnent une meilleure approximation que bien des manuels de sociologie: une *terra*

incognita, un plasma, qu'il va nous falloir topographier avec des instruments moins puissants que ceux du Service technique de la documentation foncière, mais avec la même obstination méticuleuse.

Figure trois. Référent, ou la mise au point d'un neurone de rat

PLAN 14

On peut voir le social; on peut même le toucher du doigt. Par le commentaire, l'image et la maquette, c'est faire voir ce faire-voir et faire toucher du doigt ce toucher du doigt, à condition de nous attacher à des traces peu méprisés, souvent mal visibles, que les bureaucraties multiplient à foison, que l'informatique matérialise que nous appellerons "bordereaux" quand ils circulent et "pancartes" quand on les a fixés. C'est l'alignement des bordereaux sur les pancartes et des pancartes sur les bordereaux, qui permet, en tapissant les étroits corridors où circulent les inscriptions, de dominer quelque chose du regard. Bien que nous ayons un peu avancés, nous ne comprenons toujours pas ce qui circule de trace en trace. La petite souris des ordinateurs nous habitue à passer l'information pour un transport immédiat et sans déformation, pour un *double-click*; or, il n'y a pas de transport d'information qu'il n'y a de panorama: des transformations, oui, et à foison, mais des informations, jamais.

Ah! le Café de Flore. L'a-t-on assez vu en photo celui-là! A-t-on assez pleuré sur la disparition du charme suranné du quartier St Germain — Jean-Sol Partre, Bimone de Seauvoir, les garçons existentialistes essayant d'imiter, par leur impeccable façon de servir, les pages de *l'Etre et le néant* sur la mauvaise foi des garçons de café!

Bon, mais tout cela ne suffit pas à remplir la caisse du gérant-propriétaire. Les emblèmes ne le nourrissent pas plus que le pittoresque n'avance nos affaires à nous. Parlons affaires justement, et suivons la piste d'une question toute simple: combien y a-t-il de sous dans la caisse? Or, la réponse n'est pas plus facile que pour trouver sur une carte la rue "Gaston Rebuffat". On répondra qu'il suffit de compter les cafés, les chocolats, les vermouths, les whiskys, les... Justement, nous voudrions comprendre ce que veut dire "compter" — car enfin les listings ne ressemblent pas aux tasses de café. Quelque chose qui n'a ni l'odeur ni la consistance du petit noir, se transmute en or pur, le soir, sous les yeux attentifs de Mr Broussard le *general manager* (un peu surpris de nos questions indiscretes!), qui pointe du doigt la succession des colonnes de chiffres, et qui désigne une somme, la dernière ligne en rouge, en bas à droite, ce que les Américains appellent la *bottom line*, la seule au monde, disent-ils, qui les intéresse. Oui, l'index de Mr Broussard réfère à quelque chose, mais à quoi? et, surtout, par le truchement de quoi?

Comme l'Ecole des mines, comme Paris la grande ville, le Café de Flore est tapissé d'instruments de comptage, d'appareils de mesure, de répartiteurs de tâches, oui d'inscriptions — bordereaux et pancartes. Ce qui nous intéresse maintenant, c'est le petit saut que doit faire un café pour devenir un prix, saut de puce à la fois infime et infini. Comptons le nombre de transformations pour obtenir que le doigt du gérant désigne un chiffre qui réfère à quelque chose plutôt qu'à rien.

Commençons par la commande. Non, il faut d'abord que le touriste trouve le Café de Flore; pour cela, nous venons de le voir, il faut des guides, des plans et le nom inscrit sur la toile de l'auvent. Ça y est, ils sont installés. Passons à la commande. Non, d'abord il convient de savoir

quel garçon s'occupe de quelle table: on a besoin d'un planning et d'un organigramme, des numéros de table, des noms de code pour les garçons, un ordinateur, un dispatcheur. Passons à la commande. Attendez! Comment savoir quel serveur a reçu, puis livré, puis encaissé quelle commande? On risque de s'y perdre: il faut un stylet électronique qui permette de retrouver chaque ordre passé et reçu qui sera distribué à tel garçon plutôt qu'à tel autre. Enfin il faut placer, sur le bord de la soucoupe, un petit bout de papier blanc qui ne ressemble pas à un café, bien qu'il soit exactement la mesure de ce café —et même la seule chose qui restera de ce breuvage tout à l'heure, au moment des comptes. C'est justement de l'accumulation de ces petits papiers blancs, déchirés par le garçon quand il a fait l'encaisse, que dépend le retour: la somme, la répartition des pourboires, le calcul de la TVA, le paiement des impôts, la commande, chaque semaine, des sacs de café (mélange savant préparé spécialement pour le Flore par la maison Vernhes).

Pendant que Sartre écrit, sur la table, que “le garçon de café joue à être garçon de café” alors que “l'encrier *est* encrier, le verre *est* verre”, le café, lui, s'est déjà “néantisé” plusieurs fois, cascadant de formes en formes jusqu'à devenir chiffre, éliminant peu à peu tout ce qui ne le concerne pas, jetant une à une ses “externalités” aux orties, dessinant par son foudroyant passage la forme pratique de l'économie —du moins, dans sa version comptable. Avant que le philosophe ait pu noter dans son carnet tous les trésors de mauvaise foi déployés par le garçon (“comme s'il n'était pas de son libre choix de [se] lever chaque matin à cinq heures ou de rester au lit, quitte à [se] faire renvoyer” (p.96)!), la tasse de café s'est transmuée en *bottom-line*.

PLAN 15

Nous sommes tellement habitués à ces cascades de transformations que nous ne nous apercevons plus de la vitesse avec laquelle elles traversent nos existences, parcourant à toute allure l'abîme qui sépare l'être du néant —et retour. Le confort de l'habitude nous fait croire à l'existence d'une information *double-click*. On ne s'aperçoit de leur étrange nature qu'à la condition de nous tourner vers des objets avec lesquels nous n'avons encore aucune familiarité: les laboratoires scientifiques ont cet avantage sur les cafés (fussent-ils existentialistes) de déployer par le menu toute la succession des intermédiaires nécessaires à la production d'une trace. En science, on ne court jamais le danger de confondre la série des transformations pour de la simple information. Pour comprendre la figuration risquée du social, poussons donc la porte d'un laboratoire!

Au département de biologie de l'École de physique et chimie de la ville de Paris, dirigé par Jean Rossier, Etienne Audinat parvient à rendre visible l'activité d'un seul neurone de rat. "Qu'est-ce que je viens faire dans un livre sur Paris?", nous demande-t-il d'abord un peu étonné. Je n'ai qu'à désigner du doigt la couverture de *Neuroscience* sur la table de la salle commune, pour qu'il comprenne bien vite pourquoi nous venons lui prendre son temps et faire crépiter l'appareil photo d'Emilie afin de rendre visible l'activité qui lui permet de rendre visible son neurone.

Sur la couverture deux images côte à côte: la première, une photographie en noir et blanc, la seconde, un dessin anatomique en couleur. Question: que voit-on? la première image ou la seconde? Ni l'une ni l'autre. N'est visible, intéressante, informative, innovante, bonne à penser, bonne à publier, que la correspondance entre les deux images. Mais se ressemblent-elles suffisamment pour qu'on puisse les superposer l'une sur l'autre, comme "rue de Vieuville" sur la

plaque et “rue de Vieuville” sur le plan? Non, car elles ne se ressemblent pas du tout. Que voit-on par conséquent? L’invisible transformation de l’une dans l’autre. Il y a bien référence, mais il n’y a pas superposition; il y a bien imagerie, mais si l’on fait un arrêt sur image, ce qu’on voit ne réfère plus à rien. Le visible scientifique possède l’étrange particularité de reposer, lui aussi, sur une vive transformation d’images en images. La référence, au laboratoire, ne consiste pas à se jeter d’une image vers l’extérieur de l’image — son référent, comme disent les linguistes —, mais de glisser latéralement à l’intérieur d’un fin couloir de traces, de passer plus ou moins rapidement en maintenant certains éléments constants à travers la série des transformations. Ces éléments constants demeurent invisibles alors que seuls ils permettent de comprendre le sens de ce que l’on voit en passant d’une image à l’autre. La référence circule. “Si nous pouvions saisir par l’image ce mouvement si particulier”, dis-je à Audinat, “nous pourrions faire comprendre comment tous les Paris se plient dans le grand Paris.” — “Bon,” dit-il, “j’ai compris, venez! et voyez comment un neurone de rat devient visible au laboratoire; vous en ferez ce que vous voudrez.”

Ouvrons *The Journal of Neurosciences* à la page 3998 du tome 17, N°10. Si toutes les rues de Paris commencent dans un dossier Boulevard Morland, si toutes les commandes du Café de Flore finissent dans un listing de comptabilité, les neurones de rat de l’Ecole de physique et chimie finissent sous cette forme papier —du moins les “bons” neurones, ceux qui ont été choisis pour leur qualité à travers les millions qu’il a fallu ignorer ou rejeter. Remarquons tout de suite à quel point s’étend la circulation que nous signalions plus haut, à propos de la seule couverture, dès que nous nous penchons sur un article savant. La petite photo du haut, à droite, présente un neurone, mais le caractère probant de cette trace vient de la conjonction de cette image avec son potentiel

électrique —en haut à gauche. La réputation de ce groupe de recherche vient même d'une conjonction plus rare encore: au milieu à droite un **radiophotogrammexx (une photographie d'un gel d'électrophorèse)** porte la trace des molécules (**synthétisée**) par ce neurone particulier **lorsqu'on l'a stimulé électriquement au moyen d'une fine seringue**. L'anatomie, le potentiel électrique, la biochimie moléculaire d'un seul neurone de rat encore vivant sous le microscope, voilà ce que l'on peut voir ici —ce qu'on ne voit justement qu'à condition de lire la légende (en dessous) et le corps de l'article. Pour saisir le sens de cette page étalée devant nous, il faut imaginer le mouvement de la référence qui se faufile de la photographie au potentiel électrique, de là au **chromatographexx (au gel)**, de là vers la table et le texte —sans oublier les relecteurs scrupuleux qui ont accepté l'article pour publication et toute la séquence immensément longue des brouillons et corrections (sans omettre ce que je viens d'en dire qui mène le neurone d'un rat parisien jusque dans un livre sur Paris...). On peut allonger la circulation de la référence, mais pas en sortir brutalement.

A la fin du siècle dernier, mon compatriote de Beaune, Etienne-Jules Marey, avait inventé ce qu'il appelait un "fusil photographique", ancêtre lointain du petit *Action tracker*, appareil inventé pour la photographie de sport et qu'on peut acheter aujourd'hui pour trois sous. Marey ne voulait pas chasser la colombe, ni la fixer en plein vol: il souhaitait, par la superposition des phases sur une même plaque, repérer la suite des mouvements qui permettait à l'oiseau de voler. Les anatomistes n'avaient jamais pu disséquer que des oiseaux morts; les naturalistes observer le mouvement rapide sans pouvoir le saisir: Marey, lui, capture sur la plaque l'enchaînement naturel des mouvements sans toucher à une seule plume de l'animal. C'est un peu ce que nous avons fait

en passant, par le montage, du Paris réel au Paris virtuel. Afin de donner un équivalent graphique de ce mouvement de sens, intéressons-nous à la succession des phases qui ont permis de recueillir la petite photographie, bien nette, en haut de la page 3896. Comment Audinat et son groupe voient-ils un neurone? Comment la référence s’y prend-elle pour voler? Ah! qu’il est agaçant de ne la saisir que figée sur la page! Comme on voudrait les voir à l’œuvre, ces chercheurs, en impressionnant sur la plaque d’un autre fusil photographique la rapide succession de leurs gestes.

On simplifie toujours cette opération de référence: on voudrait qu’il y ait des mots et des choses; on demande ensuite comment un mot réfèrerait à une chose — ce qui n’arrive jamais bien sûr. Au lieu de bondir au dessus de l’abîme par un *salto mortale*, déambulons lentement le long de toutes ces petits glissements dont l’accumulation seule finit par charger les mots de sens. Suivons le guide: le rat qui dort dans la cage; le rat décapité; le cerveau extrait; le microtome qui en scie finement les tranches; la fabrication, par étirement, d’une seringue à l’orifice suffisamment minuscule; l’encadrement de la préparation sous le microscope; la répétition de l’image sur l’écran du moniteur et, à partir de là — c’est le plus beau, le plus émouvant aussi —, le lent repérage d’un beau neurone à travers les couches indéfinies qui s’estompent; la progressive mise au point; la première seringue qu’il faut approcher pour recueillir le potentiel électrique du neurone (mais à cette échelle, c’est comme si plusieurs mètres les séparaient et quand la seringue est nette, le neurone ne l’est plus...); ça y est! l’oscilloscope découpe en tracés phosphorescents l’activité électrique: “C’est un bon neurone”, s’exclame Audinat; la deuxième seringue s’approche; nouvelle mise au point; d’un geste habile, on inverse la pression, et là sous nos yeux, le neurone actif, encore *in vitro*, dégorge ses neurotransmetteurs, que l’on recueille dans une pipette; un autre

laboratoire, une autre discipline, la biologie moléculaire, pipettage et repipettage, les petits bassins tièdes des PCRs; les gels de l'électrophorèse; la chambre photographique. Des données? disons plutôt des “obtenues”; des *data* ? non des *sublata*..

L'activité du neurone ne ressemble pas plus à un neurone que le ticket ne ressemble au café, que la somme du soir ne ressemble aux additions. On tire de ce manque de ressemblance un doute mortel sur les signes, on en conclue que les mots sont arbitraires ou, même, qu'ils mentent. Evidemment, qu'ils mentent! bien sûr qu'ils sont absurdes à donner la nausée! on les a privés de toute la succession, de tout le feuilletage des intermédiaires, de tout ce découpage à la Zénon qui permet d'aller, sans jamais passer par la ressemblance, d'un visible à un autre visible. Ne demandez pas plus à Audinat de sortir de son laboratoire afin de “voir” les neurones, qu'au patron du Flore de lever la tête de ses comptes afin de “voir” combien il gagne. L'accès à la référence ne se fait jamais en sautant les étapes mais en suivant le feuilletage des transformations légères, sans en manquer une seule, sans sauter une seule marche. Rien dans l'information *double-click* ne permet de garder trace de ce feuilletage d'intermédiaires et pourtant, sans ce cheminement, on perd la trace du social puisque les mots ne réfèrent plus à rien et qu'ils n'ont plus de sens —c'est-à-dire, plus de mouvement.

Figure quatre. Perdre et gagner, ou de l'influence de la mi-temps sur les chasses d'eau

Celui qui désigne du doigt le neurone d'un rat touche une feuille de papier glacé, tête d'un réseau de substitutions multiples et hétérogènes. Il y a bien référence; ce qu'il dit est bien réel; la

preuve de ce qu'il affirme, il l'a bien sous le bout des doigts, mais à condition qu'il ne quitte pas une seule seconde l'étroit conduit dans lequel cascadenent les couches d'intermédiaires dont chacune diffère de la précédente et de la suivante par un minuscule abîme, par un hiatus. Après avoir suivi la circulation des traces, les alignements qui leur donnent de la pertinence, les transformations qui les chargent peu à peu en réalité, il nous faut maintenant comprendre un peu plus précisément la nature de ces hiatus dont les syncopes rythment la trépidation du social. Nous ne vivons pas dans des "sociétés de l'information" pour la raison excellente qu'il n'y a ni Société, ni information. Des transformations, oui; des associations, oui, mais des transferts de données sans transformation, jamais.

Il n'est pas plus facile d'extraire une opinion tranchée de la foule des parisiens que d'isoler un seul des millions de milliards de neurones qui forment leur matière grise commune. Pour un institut de sondage, Paris entier est un cerveau aussi vaste que celui d'un rat. En franchissant la porte marquée "SOFRES", nous entrons dans un autre laboratoire. Ici, pas de guillotine, ni de microtome, ni de PCR, ni de microscope, mais une instrumentation lourde qui ne se compose pas d'une chaîne d'opérations moins longue: il y faut un questionnaire, un protocole, une préétude, des enquêteurs, des statistiques, des ordinateurs et, surtout, des parisiens volontaires qui se prêtent à une délicate opération: ils vont subir l'extraction d'une opinion. Dans ce bureau, l'enquêteur s'est isolé avec le sondé comme un confesseur dans son confessionnal. Sur la table, un questionnaire; en face, le sondé; partout, comme toujours, des dossiers et des écrans d'ordinateur. Pour simplifier la capture des opinions, la *SOFRES* a installé son antenne, directement sous le *magazin Carrefourxx (centre commercial de Créteil)*, à Créteil. Choisie pour son visage

angélique, une jeune femme est chargée chaque jour d'aller recruter les volontaires pour les rabattre jusqu'à l'antenne, un peu comme on le faisait, avant les années-SIDA, pour les dons de sang. Ces volontaires, triés sur le parvis, doivent correspondre aux catégories statistiques prévues par le protocole: "Il nous faut maintenant quelques femmes de 55 ans qui ne soient pas retraitées, au revenu compris entre 100.000 et 200.000F". Les "bons" sondés ne se pêchent pas plus facilement dans la foule qui sort des caisses d'un supermarché que les "bons" neurones dans le fouillis des câbles sous le microscope. Heureusement il y a le badge "SOFRES" et l'adoration que les sondés portent aux sondages: "Ah, mademoiselle, enquêtez-moi, je vous en supplie!"

Pas plus qu'Etienne Audinat ne souhaite garder le rat dans son entièreté, nos confesseurs ne tiennent à sonder les reins et les coeurs de leurs volontaires —et encore moins les entendre parler des avanies de leur beau-fils, des dents de leur arrière-neveu, des Alzheimer qui viennent découper comme au scalpel les neurones de leur vieux père. Dans le petit box paysager, c'est *in vitro* que l'on perfuse le sondé. On ne veut retenir de lui que ses réactions réflexes au passage rapide des logos des différentes marques que, ce jour là, les biscuitiers ont chargé la *SOFRES* de différencier. Au bout de trois quarts d'heure, on priera gentiment le sondé de s'en aller. Au sortir de l'antenne, il pourra redevenir consommateur, usager des transports en commun, conducteur ou chauffard, mère ou marâtre, rien de tout cela ne concerne plus les enquêteurs qui entrent les données — les obtenues — dans l'ordinateur où un logiciel astucieux permet d'extraire, d'un simple *double-click* de souris, non pas des potentiels électriques, mais des marges d'erreur et de beaux camemberts. On a perdu le sondé: on a gagné la répartition des parts de marché par marque de biscuits. Ne nous précipitons pas pour dire que l'on a transformé en chiffre froid un

consommateur chaud. On a perdu le consommateur, mais on a gagné un point de plus dans le nuage de chiffres qui permet de réduire la marge d'erreur de tous les calculs statistiques, lesquels, à leur tour, permettront aux industries agro-alimentaires de distinguer davantage leurs marques de biscuits. Ne nous fions pas à la froide indifférence de l'enquêteur qui rentre ces données: deux mois, six mois plus tard, devant les nouveaux emballages qui pendent des gondoles, le consommateur s'y retrouvera au centuple. Au centuple? Mais oui.

PLAN 16

Dans l'ancienne Grande galerie du Muséum d'histoire naturelle, il semble que les oiseaux empaillés, eux aussi, aient perdu beaucoup de leur chaleur: ils ne chantent plus dans les bois profonds; ne picorent plus dans les marais humides; ne nichent plus dans les poutres vermoulues. Les centaines de navigateurs, explorateurs, missionnaires, qui les ont expédiés empaillés au cours des ans, par caisses entières, ont perdu en route, c'est certain, beaucoup d'information. Mais si nous parlons de perte, considérons le gain: les bêtes à plume sont toutes là en même temps, visibles d'un seul coup d'oeil, leur étiquette clouée sur le trépied. Aux Célèbes, l'explorateur n'avait senti qu'un frôlement dans le crépuscule; celui des Isles Salomon, cent ans auparavant, à plus de quatre mille kilomètres de là, n'avait entendu qu'un froufroutement d'ailes; jamais cet autre capitaine n'avait compris d'où pouvait bien tomber ce faisan doré, d'une espèce inconnue, qu'il avait retiré avec peine du menu préparé par le cuisinier de bord. Le naturaliste du Muséum n'a plus ces difficultés ni ces scrupules: il compare tout à loisir la presque totalité des oiseaux du monde. Disons plutôt que les oiseaux deviennent comparables parce que toutes leurs attaches géographiques et temporelles se sont trouvées rompues — en dehors des quelques renseignements

qui figurent sur l'étiquette. Les oiseaux ont perdu une famille; ils en ont gagné une autre: l'immense généalogie du vivant engendré par les collections du Muséum. Comment parler de sous-espèce, d'espèce, de genre en dehors de cette galerie, de ces collections, de ces tiroirs? Pas plus que Mme Baysal, Mme Le Cam, Mr Audinat, l'ornithologue ne saurait tourner les yeux vers le Jardin des plantes afin de voir "en vrai", "en chair et en os" les oiseaux épars à travers le monde. C'est quand il les tourne vers l'intérieur de la nouvelle Galerie qu'il peut vraiment voir enfin l'Evolution, cette grande nappe, cette vague de fond, dont les transformations cesseraient aussitôt de sauter aux yeux si l'on ne pouvait comparer bec à bec, ongle à ongle, plume à plume, tous ces spécimens empaillés de concert. Sous ce rapport, le Muséum est aux oiseaux ce que le Service technique de la documentation foncière est aux rues de Paris.

"Bien sûr, dira-t-on, ce n'est pas bien compliqué: on a simplement abstrait les oiseaux comme les consommateurs; on les a décontextualisés, formalisés, formolisés, en les arrachant aux contextes vécus, vibrants, dans lesquels ils menaient jusque là une existence libre et charnelle". Pas du tout. On a fait glisser les rats, les sondés, les oiseaux, par transformation progressive, d'un contexte dans un autre contexte, d'une vie dans une autre vie, d'une vibration dans une autre vibration. En pratique, jamais on n'observe le passage du concret à l'abstrait, mais toujours d'un concret à un autre concret; jamais on ne sort du réel pour aller vers le formel, mais toujours on glisse d'un réel à un autre réel; jamais on ne saute du contextualisé au décontextualisé, mais toujours on déambule d'une institution vers une autre institution. La *SOFRES* n'est-elle pas un lieu elle-aussi? Etroits bureaux paysagers, pas plus grand que l'appartement du sondé où les enquêteurs mènent, après le travail, autour d'une bière, une existence aussi conviviale qu'ailleurs.

Le Muséum n'est-il pas un lieu, lui aussi? Ile Merveilleuse, plus précieuse par la sédimentation multiséculaire de ses tiroirs, armoires, couloirs, herbiers, dossiers, que beaucoup d'îles tropicales avec leurs cocotiers de pacotille...

PLAN 17

Pour mesurer le hiatus qui explique les transformations de l'information, nous devons éviter deux erreurs symétriques: la première serait d'oublier le gain et ne défalquer que la perte; la seconde, que nous allons maintenant suivre, serait d'oublier la perte. "La carte n'est pas le territoire": petit proverbe dont il faut se souvenir pour éviter à la fois la mégalomanie de ceux qui dominent les rassemblements de traces et la paranoïa de ceux qui se croient dominés par elles.

Malheureusement, le service de Mr Nguyen n'a pas gardé les anciens servo-commandes qui lui permettaient de faire "parler" les vannes alimentant Paris en eau. J'aurais voulu entendre la voix mécanique des "vannes parlantes", enregistrée sur bande magnétique, résonnant dans le silence de la Salle de contrôle de la *SAGEP*: "Vanne E.T, vanne E.T., 75 degrés, 80 degrés, 85 degrés, vanne ouverte, vanne ouverte!". Ce chœur de voix non-humaines voyageant des pompes jusqu'à l'oreille d'un chef d'orchestre humain, m'aurait ravi. Aujourd'hui, dans ce lieu que le plan Vigipirate nous oblige à tenir secret, tout est informatisé, comme on dit. Pas une goutte d'eau de robinet (potable et non-potable) n'entre dans Paris sans passer par ce tableau de commande — l'eau de pluie, quant à elle, tombe sur un autre service: le *SIAP*, à Clichy. Depuis la sortie de chaque station d'épuration jusqu'à la remise des eaux aux deux puissances — la Générale et la Lyonnaise — qui se partagent la distribution, aux 98.000 branchements d'usagers, des capteurs prélèvent à la fois les débits, la pression et la qualité chimique de l'eau. Est-ce l'eau qui parvient à

cet immense tableau lumineux dont les différentes couleurs signalent les altitudes? Non bien sûr, mais des signaux envoyés par les capteurs branchés sur les vannes — d'autres bordereaux, assemblés par des ordinateurs décentralisés qui absorbent, en fonction de leur programme d'action, la plupart des régulations locales. Au parcours de l'eau dans les tuyaux, s'ajoute le parcours des signes dans les réseaux de fil à fils. Il faut éviter les fuites d'eau; éponger les fuites d'information. On peut inonder un quartier de Paris; se noyer dans les données. On cherche à éviter les coups de bélier qui briseraient les canalisations; on veut éviter les coups de feu qui déborderaient les opérateurs, veillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, la main sur les manettes.

Ce grand tableau synoptique, les opérateurs prétendent qu'il aide à la conduite de l'eau dans Paris comme le tableau de bord permet de piloter une Formule 1. En effet, il ne s'agit pas seulement d'informations qui remontent, mais aussi d'injonctions qui redescendent, allant actionner les vannes elles-mêmes qui règlent en permanence le réseau dense de plus de 1800 km de canalisations. Bien que chaque goutte d'eau réside en moyenne six heures dans leur système avant d'être consommée, le fluide, aux yeux des opérateurs (ou, plutôt, au bout de leur manettes) se comporte comme un solide: il réagit donc immédiatement, les obligeant à sentir physiquement vibrer sous leur corps la multitude des flux pour anticiper, au quart de tour, les ordres qu'il faut donner, l'œil rivé sur le retour des châteaux d'eau, des retenues, des échangeurs. Oui, ils pilotent le réseau: "Ouvre les Lilas! Ferme St Cloud! Boucle Austerlitz! Attention à Montmartre!". Si les quatre millions de consommateurs prenaient leur douche au même moment, la pression disparaîtrait d'un coup. Seule la dispersion statistique des habitudes de vie selon les quartiers, les

horaires, les équipements, les usines, permet d'éviter les à coups. Nos opérateurs sont de bons sociologues, captant des nuages statistiques beaucoup plus précis que ceux de la *SOFRES*, heure par heure, quartier par quartier. Il est vrai que la multiplication des chaînes de télévision a quelque peu noyé le pic qui signalait sur leurs écrans la coupure publicitaire du film de TF1. Pas d'hésitation, en revanche, sur les deux pics qui signalent, à la seconde près, la mi-temps et la fin du match de Coupe d'Europe: toutes les toilettes de Paris, brusquement relâchées, chasse l'eau des vessies de tous les supporters brusquement déscotchés de leur sofa...

Tout Paris en couleur à l'écran et les habitudes les plus intimes des parisiens? Non, rien de Paris ne passe sur l'écran, sinon la destinée globale des un million-cent-cinquante-mille mètres cube d'eau qui glissent sous nos pieds sans que nous apercevions jamais ni les piézomètres, ni les débibimètres, ni les facturations, ni les servo-commandes, ni les contrôleurs, ni les opérateurs. Comme l'indique leur nom, les "pan-optiques" permettent de tout voir, à condition qu'on les prenne aussi pour des "olig-optiques", du grec oligo qui veut dire peu et que l'on retrouve par exemple dans le mot d'oligoéléments. Dans les oligoptiques on ne voit goutte. Si les opérateurs de la *SAGEP* conduisent avec autant de doigté un réseau aussi complexe, c'est à cause de la parcimonie avec laquelle ils accueillent sur leur écran les données — les prélevées. Leur sagesse est proportionnelle à leur aveuglement volontaire. Ils ne gagnent en capacité de coordination que parce qu'ils ont accepté de perdre l'eau d'abord, la plus grande partie de l'information ensuite.

Les mégalomaniques confondent la carte et le territoire et croient pouvoir dominer tout Paris sous prétexte qu'ils ont sous les yeux, en effet, tout Paris; les paranoïaques confondent, quant à eux, le territoire et la carte et se croient dominés, observés, surveillés, sous prétexte qu'un aveugle

regarde distraitement quelques marques obscures à l'intérieur d'une pièce de huit mètres sur quatre dans un lieu tenu secret. Les uns et les autres prennent pour de l'information la cascade des transformations, et ratent deux fois — les premiers à la descente, les seconds à la montée — ce qui se gagne et ce qui se perd lorsqu'on bondit de trace en trace. Imaginons plutôt deux triangles emboîtés l'un dans l'autre: la base du premier, très large, s'amenuise à mesure que l'on va vers la pointe aigüe: voilà pour la perte; le second, tête bêche au premier, s'agrandit progressivement de la pointe fine vers la base large: voilà pour le gain. Si nous voulons figurer le social, il faut nous accoutumer à remplacer tous les transferts d'information *double-click* par ces cascades de transformations. Certes, nous y perdrons la jouissance perverse des mégalos et des paranos, mais le gain vaudra la perte.

Fin de la séquence première: Voir circuler

PLAN 18

A première vue, la chose paraissait pourtant simple: pour embrasser tout Paris du regard, il suffisait de prendre de la hauteur, du recul. Mais où placer l'objectif de l'appareil? Du haut de la tour Montparnasse? Non, la vue y serait trop écrasée. Du haut de Montmartre, ce qui aurait l'avantage de ne pas voir le Sacré-Coeur? Oui, mais la vue partielle y serait trop oblique. Au fond des catacombes? On ne verrait qu'un étroit couloir, faiblement éclairé. De l'oeil aveugle d'une caméra satellite? On n'obtiendrait qu'un plan. De la fenêtre du Premier ministre, à Matignon? Par l'embrasement des croisées, on ne verrait qu'un jardin bien tenu et pas la France, qu'il dirige pourtant. Du balcon du bureau du Maire de Paris, à l'Hôtel de Ville? Une place vide et froide,

encombrée de hideuses fontaines: on ne verrait rien de ce qui fait vibrer la métropole. Paris serait-elle donc invisible? “Circulez, il n’y a rien à voir”. Eh bien, circulons justement, et alors, tout à coup, Paris devient progressivement visible.

Le point de vue de départ ne compte pas; seul importe le mouvement des images. Toutes les images sont partielles, bien sûr; toutes les perspectives égales: celle du bébé dans sa poussette vaut bien celle du Maire de Paris, de Mme. Baysal, de l’employé chargé d’inspecter ce qu’il appelle des “regards” (“ouverture destinée”, dit le Petit Robert, “à faciliter les visites et les réparations — dans une canalisation, un égout, une machine à vapeur, un four, une cave”). Est-ce à dire qu’il faut se défier des images, toujours trop faibles, et sauter par la pensée vers ce qui jamais ne se donne aux sens, remonter, par un mouvement héroïque, vers une Société absente dans laquelle viendrait se loger toutes ces perspectives trop partielles, vers un point de vue divin qui ne serait la perspective de personne en particulier? Non, les photographies recueillies pour ce volume nous empêchent justement ce saut diabolique. Disons plutôt que le visible ne réside jamais ni dans une image isolée, ni dans quelque chose d’extérieur aux images, mais dans un montage d’images, une transformée d’images, un cheminement à travers des vues différentes, un parcours, une mise en forme, une mise en relation. Certes, le phénomène n’apparaît jamais sur l’image, mais il devient pourtant visible dans ce qui se transforme, se transporte, se déforme d’une image à l’autre, d’un point de vue, d’une perspective à l’autre. Il faut qu’une trace les relie, permette d’aller et de venir, de circuler le long de cette voie-là, de cette échelle de Jacob-là, transversale, latérale.

Pas facile de voir un phénomène, de le faire apparaître. Il faut un respect infini pour l’image, une iconophilie, et en même temps il ne faut pas s’arrêter sur l’image, y rester fasciné, puisqu’elle

indique autre chose, qui est le mouvement de sa transformation: l'image qui la suit dans la cascade et celle qui la précède. L'iconoclasme serait de mépriser les images sous prétexte qu'elles ne sont pas la chose même, de vouloir accéder d'un seul coup d'un seul au Paris réel, directement saisi. L'idolâtrie, l'iconolâtrie, serait de faire un arrêt sur image en croyant qu'elle a par elle-même un sens, alors qu'elle ne fait que passer, que désigner celle qui la précède et celle qui la suit. Difficile d'accommoder le regard sur les traces, sans obtenir aussitôt soit le flou du fétichisme soit celui de l'iconoclasme. Pour que l'image soit nette, sans supplément ni résidu, il faut qu'elle ne représente qu'elle-même sans renvoyer à aucun prototype, et que, en même temps, elle consente à ne pas accrocher le regard sinon pour lui donner l'occasion de saisir le mouvement qui va porter d'une image vers la suivante. Oui, on touche, on réfère, on voit, mais à condition de désigner du regard, du doigt, le cheminement d'une trace à l'autre à travers les abîmes successifs de la transformation. Si l'on a cette vertu, alors oui, on voit, on peut figurer le social, le monde qui nous entoure.

Un lecteur charitable admettra peut-être que nous avons évité les deux perversions de l'idolâtrie et de l'iconoclasme, mais pour tomber dans une maladie mentale beaucoup plus grave: l'obsession quasi-maniaque pour les bordereaux... Il y a de la bizarrerie, nous le reconnaissons volontiers, dans cette attention exclusive pour le passage des inscriptions. Oui nous avons la folie des traces. Ou plutôt, nous profitons seulement de la matière informatique pour comprendre à quel point nous vivons dans des sociétés moins complexes que par le passé. Nous glissons progressivement de relations complexes à des relations simplement compliquées. La différence entre les deux repose justement sur l'absence ou la présence des bordereaux — au sens très large que nous avons donné à ce mot.

Les relations complexes nous obligent à prendre en compte simultanément un grand nombre de variables sans qu'on puisse calculer précisément ce nombre, ni inscrire ce compte, ni, a fortiori, définir les variables. Complexe est la conversation vive et animée que nous menons, le coude appuyé sur le zinc d'un bar; complexe également le parcours d'une balle et le jeu des équipiers dans une partie de football; complexe encore la coordination fine par laquelle un orchestre écoute et n'écoute pas ce que produit chaque instrument, chaque voix. On appellera "compliquées" toutes ces relations qui ne considèrent, à un moment donné, qu'un très petit nombre de variables dont on peut d'ailleurs dresser la liste et calculer le compte. Mme Baysal, comme tout un chacun, mène une vie riche et complexe: la gestion des emplois du temps de l'Ecole des mines n'est que compliquée, c'est à dire qu'elle n'implique, à chaque instant, que le pli d'une feuille de papier, d'un listing, d'une tâche, avant de passer à la suivante, elle-même simplifiée. Les relations complexes accumulent une multitude de relations également complexes; les relations compliquées enchaînent des successions de liens simples. L'art de la conversation nous donnerait un extrême; l'extrême opposé nous serait donné par l'ordinateur, pliage compliqué de liens que la redondance indéfini de la machine permet de traiter comme des suites de zéros et de uns.

Pour notre part, nous ne préférons pas les relations compliquées aux complexes: les premières ont simplement l'avantage de se rendre plus facilement visibles puisque chaque étape, chaque chaînon, chaque saut, se trouve l'objet d'une inscription que l'on peut décrire et même photographier. L'industrie appelle "traçabilité" la capacité de suivre une pièce depuis sa conception jusqu'à sa vente, à travers toutes les étapes de sa production. La "procédure qualité", maintenant répandue, a justement pour effet d'augmenter cette traçabilité, en multipliant les

inscriptions, étiquettes, descriptions diverses, bref ces fameux bordereaux que nous pistons comme un chien le ferait d'un lièvre. En devenant plus compliquées, les organisations qui produisent Paris se simplifient d'autant —d'où la prolifération des écrans d'ordinateurs visibles sur presque toutes nos photos, qu'il s'agisse du temps, de l'eau, des nerfs, des salles, des rues ou des espèces vivantes.

L'expression de sociétés de l'information n'a pas grand sens si l'on entend par ce mot la généralisation des transferts d'information *double-click*. Elle reste pertinente si l'on désigne à travers elle la matérialisation toujours plus poussée, en bauds et en bits, de ce qui jusqu'ici passait pour l'insaisissable esprit de la vie sociale. Plus l'informatisation se répand, plus nous pouvons pister ce qui nous attache les uns aux autres, puisque partout les câblages, formulaires, prises, capteurs, échangeurs, traducteurs, passerelles, bouquets, modems, plate-formes, compilateurs deviennent visibles et coûteux —le prix encore sur l'étiquette. Dans ce petit livre, nous ne faisons que tirer partie de l'épaississement des relations, de ce soulignement continu par lequel les connections les plus infimes semblent passées au *Stabilo*. Grâce aux dossiers et aux listings, chaque relation, jusque là microscopique, devient la drosophile des sciences sociales, exprimant en énorme ce qui demeurerait, jusqu'ici, trop complexe. A cause de ce petit glissement vers le compliqué, le lecteur nous pardonnera peut-être un peu de notre obsession malade pour le parcours des traces.

Séquence deuxième: Dimensionner

PLAN 19

L'eau, l'électricité, le téléphone, la circulation, la météorologie, la géographie, l'urbanisme, chacun possède son oligoptique: grand tableau central au milieu d'un bureau fermé où l'on voit sur Paris, avec une grande précision, très peu de choses à la fois, grâce à un double réseau de signes qui vont et viennent: gardes montantes et descendantes qui veillent nuit et jour sur la vie des parisiens. Aucune salle de commande, aucun tableau synoptique, ne rassemble en un seul lieu tous ces fluides à la fois. Sur les écrans du Centre de supervision Ile-de-France de France-Télécom, les alertes qui signalent les tronçons du réseau encombrés par les appels, dessinent sur les écrans des écheveaux de couleurs et d'applications variables en fonction des activités éparses des millions de franciliens. Le 31 décembre à minuit, lorsque tout le monde appelle tout le monde, ne se dessine pas sur l'écran le même embrouillamini que le jour où un jeu télé à succès sature deux centraux téléphoniques au centre de Paris. Aucune vue d'aigle ne saurait embrasser d'un coup d'oeil la multiplicité de ces lieux dont chacun totalise partiellement Paris. Il n'y a pas plus de panotiques que de panoramas: il n'y a que des dioramas richement coloriés, multiples branchés, dont les fils s'entrecroisent sous la chaussée, le long des tunnels du métro, accrochés à la voûte des collecteurs d'égout. Par les fenêtres entrouvertes, on peut voir, de chacune de ces salles de commande, ce que chacun verrait s'il était limité à sa seule perspective: une échappée sur les jardins ou sur les toits; très peu de choses en vérité, autant revenir vers les écrans phosphorescents, redescendre dans la Caverne. Nous avons donc le choix: ou bien les oligoptiques et leur déambulation; ou bien des points de vue fixes et aveugles. La vue totale est aussi la vue de nulle part.

Le chemin que nous avons suivi, en reniflant les traces, court-circuite aussi bien Paris que les parisiens; aucune voie ne mène ni au contexte global, ni à l'interaction locale; cette ligne de métro-là ne s'arrête pas plus à la station "Société" qu'à la station "Individu". On dirait plutôt qu'il nous faut distinguer à nouveau le froid du chaud, le réel du virtuel. A température ambiante, tout se passe comme s'il existait un seul grand Paris à l'intérieur duquel viendraient se loger des interactions individuelles, plus ou moins écrasées, plus ou moins contraintes. Mais dès que ça chauffe un peu, le grand Paris se disperse en une multitude de bureaux dont chacun voit de tout un peu grâce aux parcours de bordereaux divers; quant aux ci-devants individus, ils ont le choix eux aussi: ou bien ils restent dans leur perspective unique et particulière et se réduisent à un point, inassignables, invisibles, inexistantes; ou bien, ils se branchent sur l'un ou l'autre des circuits de bordereaux; ils subissent alors la plus étonnante des transformations: les voilà, eux aussi, qui se mettent à déambuler à travers Paris, étirés, multipliés, répartis, augmentés, distribués.

Une nouvelle question se pose, à chaud, que l'on ne pouvait même pas imaginer à froid. Qu'y a-t-il donc entre ces deux formes de filaments, ceux tracés par les oligoptiques et ceux que dessine le mouvement rapide des ci-devants individus, maintenant distribués? Dans le Paris réel, si l'on quittait la Société, on se rapprochait de l'individu par un zoom continu qui nous menait du macroscopique au microscopique; ou bien, en sautant hors de l'interaction locale, on passait par un mouvement contraire dans le cadre plus large: la Société, qui seule pouvait donner un sens à des relations restées sans elle insignifiantes. On visualisait Paris comme un emboîtement de poupées russes. Mais dans le Paris virtuel, les filaments sont tous, si l'on ose dire, de la même dimension. Ils sont tous exactement aussi plats les uns que les autres. Ils se relient et se

superposent comme autant de toiles d'araignée. Impossible de les ordonner en allant du grand au petit, de l'englobant à l'englobé, du gobant au gobé. Ils s'ordonnent bien pourtant? Il y a bien du grand et du petit? Des gagnants et des perdants? Oui, mais ce travail de dimensionnement, de mesure, de mise en relation, ces décisions laborieuses sur le majeur et le mineur, s'ajoutent à tous les autres travaux que nous avons pistés jusqu'ici. Le dimensionnement circule lui aussi dans Paris — sur fond de Paris: c'est un autre véhicule aux couleurs vives que l'on peut suivre, lui aussi, à la trace, au bruit strident que laisse derrière lui sa sirène.

Figure cinq. Sommer, ou comment s'est formé ce matin à Rungis le prix de l'abricot

PLAN 20

Quel est sans conteste le plus “grand” de tous les objets? La voûte étoilée au dessus de nos têtes. Sa taille serait-elle aussi le produit d'un cheminement progressif? Forcément: le ciel — galaxies, pulsars, naines, étoiles, planètes— doit circuler quelque part dans Paris, au même titre que l'eau, le gaz, l'électricité, le téléphone, les rumeurs, les sondages. Aucune chance, nous l'avons maintenant compris, de saisir la structure de l'univers en tournant la tête vers le ciel gris et pollué de Paris. Il faut, au contraire, nous rapprocher des conduits où le ciel en totalité se déplace sous la forme d'une double série de modifications, et prélever sur ce flux continu quelque chose qui fasse référence: qui ait la forme, non pas d'une image, mais d'une transformation d'images.

De nos jours, on ne voit clairement qu'en se rapprochant de la lumière phosphorescente d'un écran d'ordinateur.

En pianotant sur son clavier, dans les bureaux de la bibliothèque de l'Institut d'astrophysique du CNRS, boulevard Arago, notre amie Suzanne Laloë travaille justement sur le million et demi d'objets célestes qui composent, pour l'instant, le ciel répertorié. Responsable de l'antenne parisienne de la base de données *SIMBAD* (Set of Identification, Measurements and Bibliography for Astronomical Data — base tenue à jour par le Centre de Données de Strasbourg), elle attache à la fiche de chacun de ces objets les articles, publiés dans le monde entier, qui lui font peu ou prou référence. Arrivés le matin par la poste ou le courrier électronique, les articles des quatre vingt journaux que son équipe analyse se retrouvent le soir même dans la banque de données, accessible sur Internet: *SIMBAD* redistribue au monde entier la somme des références que le petit monde des astronomes vient de produire. Suzanne regarde-t-elle le ciel ou la littérature sur le ciel? Son curseur pointe-t-il vers un amas de galaxies ou un amas d'articles? Les deux, et c'est là tout l'intérêt de cet oligoptique unique au monde: avant de braquer son instrument sur un coin du ciel, l'astronome peut demander à *SIMBAD* de lui donner, par exemple, "la liste de toutes les galaxies ayant un redshift supérieur à 4 qui ont fait l'objet d'au moins une publication". Sans cette information précieuse, le miroir du télescope se tournerait en vain vers les galaxies nouvelles; l'astronome ne pourrait plus discerner quel objet il vise: il n'aurait plus sous les yeux que des taches. On ne se repère dans le ciel qu'à condition de ne pas se noyer dans la littérature sur le ciel.

C'est bien à tort que le Petit Prince se moquait du businessman propriétaire et compteur d'étoiles: "C'est amusant, pensa le petit prince. C'est assez poétique. Mais ce n'est pas très

sérieux.” (p.48): éternelle incompréhension des poètes pour la grandeur des bureaucrates!. Sans *SIMBAD*, un astronome ne pourrait pas se repérer mieux dans le ciel qu’un passant dans Paris si le Service technique de la documentation foncière avait disparu: Arcturus s’effacerait aussi rapidement que, tout à l’heure, l’emplacement de la rue Gaston Rebuffat. La valeur ajoutée de la base de données —nourrie en collaboration avec la NASA— tient aux vérifications pointilleuses de Suzanne et de ses collègues de Strasbourg: il faut que le nom attribué dans chacun des articles corresponde bien à celui qu’approuve la nomenclature officielle de l’Union astronomique internationale. Épuisant travail d’échenillage des articles écrits par des astrophysiciens, pas toujours très précis, qui appellent Arcturus, pourtant connu depuis l’Antiquité, tantôt HD 124897, tantôt JP11 2486, tantôt [HFE83] 1918xx (1018).

Les philosophes du langage ont beaucoup glosé sur la question capitale de savoir si l’“étoile du soir” avait ou non le même référent que “Vénus”. Avec *SIMBAD*, Suzanne Laloë a justement pour consigne de ne pas résoudre trop vite cette épineuse question. En effet, un objet céleste peut en cacher un autre. Ce que la campagne d’un télescope au sol appelle YOAC 52xx(MSC 263.9-3.3), la lunette embarquée d’un satellite peut l’avoir visé sous le nom SRS 30526xx(1E 0840.0-4430). Il peut s’agir de synonymes, auquel cas la base de données (d’obtenues) devra les remplacer tous par un référent unique: “Arcturus” par exemple. Mais l’astronome peut avoir visé sous le même angle de vue un voisin de l’étoile et désigner du même nom un objet que sépare pourtant des millions de milliards de kilomètres: “Il faut faire attention, explique Suzanne, à ne pas regrouper trop vite les *clusters* de synonymes, car ensuite on a un mal fou pour les redistinguer, on ne sait plus lequel est lequel! Nous, nous ne sommes pas astronomes, mais documentalistes, on n’a pas le

droit de faire disparaître des objets célestes!” D’autre fois, au contraire, par un *double click* de sa souris, elle écrasera sans remords des objets mal identifiés qui sont entrés par erreur dans sa base, et qui l’encombrent — un astronome mal embouché a cru voir un objet qui restera pour toujours invisible puisque personne ne peut retrouver dans *SIMBAD* ce dont il avait cru parler! Son article aurait erré dans la nuit des données, aussi obscure que l’espace intergalactique...

Où est le ciel et quelle est sa dimension? Ne nous dépêchons pas de répondre qu’il est infiniment plus grand que l’étroit bureau dans lequel Suzanne travaille et que bien évidemment, il s’étend au dehors de l’Institut d’Astrophysique. Ne nous précipitons pas non plus, avec tous les réflexes habituels du scepticisme, du cynisme et de l’esprit critique, pour répondre que le ciel n’a, bien évidemment, que la taille de ce listing, de ce catalogue d’objets célestes, et qu’il n’est donc qu’un quadrilatère large comme deux feuilles A4, épais de trente centimètres: rame de papier qui ne réfère à rien, dérisoire amas de symboles. La notion de référent circulant, introduite plus haut, nous permet de ne pas répondre trop sottement à cette question-coupure. Le ciel est à la fois là bas, ici et dans nos têtes. Aucune raison de douter de sa réalité pleine et entière. Aucune raison non plus de croire que cette réalité serait encore plus pleine et encore plus entière si l’on pouvait sauter, par une cabriole vertigineuse, dans l’espace sidéral. Pour autant, nous ne sommes pas enfermés dans ce bureau de l’Observatoire, prisonniers à vie derrière des barreaux de pixels, rêvant d’une impossible liberté qui nous assurerait enfin un contact direct avec les galaxies. Non, un *click* de souris, et nous voilà reliés, par un mouvement rapide, à travers une succession de liens, vers cette galaxie, rendue visible et accessible. Mais la [galaxiexx GEN+1.00124897\(Z 0040.1-0148\)](#) n’est pas le référent extérieur du mot “[GEN+1.00124897](#)” (Z 0040.1-0148), comme le

croient ceux qui n'ont jamais fini de dresser les mots contre les choses et les choses contre les mots: elle est plutôt ce qui court, comme un fluide électrique, le long de ce fil fragile. “GEN+1.00124897” (Z 0040.1-0148) se dit de la qualité du courant qui glisse tout au long et qui tient, en partie, aux scrupules incessants de Suzanne et de ses collègues pour “mettre en tension” le nuage d'articles et les objets célestes auxquels ils font référence. Notre connaissance n'est ni limitée, ni absolue: elle circule à travers ses transformations. Une fois le prix acquitté pour ces moyens de transports, oui, c'est bien le ciel tout entier que Suzanne domine et somme, depuis cette minuscule tête de réseau, à Paris, boulevard Arago.

PLAN 21

Pourquoi insister si longuement sur le caractère progressif, intermédiaire, et comme tubulaire de la référence? Parce que tous les autres calculs d'échelle en dépendent. Ailleurs dans Paris, au parc Montsouris, par exemple, Météo-France fait aussi la somme du ciel, mais d'un autre ciel, celui du temps d'aujourd'hui sur la planète Terre et, particulièrement, sur l'Ile-de-France. Ailleurs encore, rue Crillon, Airparif dresse également la carte du ciel, mais d'un ciel encore différent, puisqu'il s'agit maintenant de la qualité de l'air respiré par les Terriens, ou plutôt par les Franciliens. Si nous omettons le caractère tubulaire de tous ces cieus dont chacun court dans son étroit réseau de référence, nous nous croirons capables de les ordonner du plus grand au plus petit: les galaxies d'abord, le système solaire ensuite, puis le système complexe de la haute atmosphère, l'Ile-de-France, Paris, les particules vomies par ses millions de pot d'échappement, et moi, enfin, pékin moyen qui respire mal à la croisée d'un boulevard, et qui va chez son médecin soigner, une fois de plus, un asthme chronique. Nous allons nous mettre à aligner tous ces cieus en couches

successives comme en un travelling qui passerait de la vue omnisciente de Dieu jusqu'à celle, minuscule, d'un ciron.

Or, dès qu'on replie localement les différentes formes de référence dans chacun de leurs conduits respectifs, dès qu'on les enroule ensuite latéralement vers ce à quoi elles réfèrent, le zoom devient impossible: leur centre est partout, leur circonférence nulle part. L'espace intergalactique de Suzanne Laloë, à l'Institut d'Astrophysique, au deuxième étage, s'ajoute à celui du temps qu'il fait, parc Montsouris, lequel s'ajoute, sans rien retrancher, à celui de la carte des pics de pollution publiée ce matin même dans le *Petit parisien*. Ils s'additionnent tous ces cieux, comme le réseau de gaz s'allonge à côté de celui de l'électricité, et celui-ci se couche le long de la télévision par câble: on peut constater qu'ils circulent côte à côte, dans des conduits étroits, repérés d'ailleurs par une autre carte —celle, au 200ème, de la division des plans de voirie. Ils ne bavent pas pour autant les uns sur les autres, ni ne se réduisent l'un dans l'autre: rien ne les somme; aucune caméra ne permettra jamais de zoomer progressivement du câble aux égouts: les formes de référence peuvent coexister sans jamais se mêler.

PLAN 22

L'économie est à peine moins vaste que le ciel, si l'on en croit du moins ses prophètes qui en font "l'horizon indépassable de notre temps". Tout se situerait en elle. On passerait du macro-économique au micro-économique par un travelling progressif allant des lois indiscutables du marché mondial aux transactions micro-économiques par lesquelles je m'oblige, le mardi matin, à calculer rationnellement le prix des abricots aux étals du marché Maubert. Si cette prophétie était

exacte, à quelle échelle se situerait alors le Service des nouvelles du marché, dirigé par Mr Defaix au Ministère de l'agriculture, 3 rue Barbet de Jouy? Avec ses 135 agents et ses 45 millions de francs, il rend visible et transparent à lui-même un marché pur et parfait de **40 milliardsxx(40 milliards)** de francs (Suzanne n'avait besoin que de quelques millions de Francs et d'une vingtaine de personnes à plein temps pour gober tout l'univers!). Grâce à ce service, tous les marchés en gros de France et de Navarre se retrouvent présents, par l'intermédiaire d'un kiosque Minitel: "36-17 SNM". En voilà un bel oligoptique!

Combien valent les abricots, ce matin à Rungis? J'ai beau tâter l'abricot, le soupeser, le goûter, impossible d'en extraire un prix. On dira que je ne suis pas spécialiste: le grossiste de Rungis est à peine plus avancé que moi. Devant ses cageots alignés dans la halle, il attend l'acheteur, léger comme une plume, qui circule à vélo, ses bons de commande à la main. Tous les deux ont maintenant sous les yeux la mercuriale de la veille, ainsi qu'un petit commentaire, rédigé par le SNM qui, pour le bénéfice du Ministère et de Bruxelles aussi bien que de tous les acheteurs et vendeurs, a fait une prévision sur les cours du lendemain. Comme nous l'explique Mr Defaix, aussi fin sociologue qu'économiste avisé: "Il n'y a pas de base rationnelle à la formation des prix, c'est tope-là, tope-là; nous on enregistre, en toute indépendance; on est les seuls totalement libres dans cette branche, et c'est grâce à nous qu'il existe un marché parfait, comme si tous les marchés de gros en France participaient à la formation des prix dans une seule salle de marché"

Justement, voici l'enquêteur Eric Engel qui s'avance, un listing à la main, avec son stylo bic, la mercuriale verte de la veille et son porte-document. Ici, à Rungis, tout le monde le connaît; tous les matins, il arpente les halles des fruits et légumes: il fait partie de la petite équipe de quinze

personnes que le SNM déploie en permanence sur le plus grand marché d'Europe. Suivons-le à la trace car le prix des abricots dépend très précisément du mouvement qu'il va dessiner à travers Rungis. Attention, il n'est pas chargé d'inspecter la qualité des produits. Non, s'il soupèse avec soins les fruits, s'il les goûte et les compare, c'est pour mieux recueillir, grossiste après grossiste, acheteur après vendeur, ce qu'ils ont commencé de négocier le matin même, de tope-là en tope-là. On ne lui demande pas de procéder par sondage, comme à nos amis de la *SOFRES*, à Créteil, ni par panel; on ne lui demande pas non plus de passer partout. Toute son habileté consiste à essayer d'extraire des vendeurs et des acheteurs le prix auquel ils viennent réellement de négocier, chacun ayant un léger avantage à lui dire la vérité — ainsi qu'à lui mentir quelque peu. (“Il t'a peut-être dit qu'il vendait ses citrons à 6,5 frs le kilo, c'est son problème, il n'en vendra pas!”, lui dit un acheteur à l'oreille). Mr Engel, au fur et à mesure qu'il se déplace dans la halle, devient une source de plus en plus précieuse, puisqu'il commence à connaître, calibre par calibre, variété par variété, les cours du jour qui infirment ou confirment ses prévisions de la veille (— “Elle en est où la betterave? — Autour de 6 — Ouais 6, c'est comme chez moi.”). On lui raconte de moins en moins d'histoires, puisqu'il peut fournir, en échange des informations qu'on lui donne, la somme que ni les acheteurs ni les vendeurs ne connaissent encore, mais qu'ils liront tout à l'heure sur l'écran de leurs minitels. Le *scoop* qu'il leur apporte, il vient de le recueillir de la bouche même de ses informateurs! C'est qu'il circule librement et en toute indépendance: eux négocient leur gagne-pain. L'action de tous ne devient visible que sur la colonne de chiffres corrigés à la main sur le listing de Mr Engel et qui s'ajoutent maintenant aux cotes de la veille.

Dans la salle de réunion 226 “Fruits et légumes”, dans les bureaux du SNM, Mr Engel compare ses cotes à celles des autres enquêteurs: ils font la moyenne des relevés. Une litanie commence qui passe en revue les produits dans l’ordre alphabétique: ail; artichaut premier calibre; artichaut deuxième calibre; aubergine France; aubergine Pays-Bas... Mr. Engel note la moyenne sur une feuille de synthèse blanche. La réunion ressemble à un conseil de classe! Progressivement, les prévisions de la veille, une fois corrigées, deviennent la cote du jour. On raye les produits dont la saison a passé: —“Quelqu’un a vu de l’épinard aujourd’hui? —Pas une feuille! —Et la salade vous avez vu? —Ouh là elle était chère, hein! Même les chinois, ils n’en voulaient pas”. Mr Engel ajoute en prose, après accord de ses collègues, un petit commentaire sur l’évolution du marché: “L’offre d’abricot qui s’est développée rapidement, ne s’ajuste pas à la demande. Ce matin, à Cavillon et Châteaurenard 1070 tonnes étaient présentées à la vente.” La tomate, elle, se maintient correctement. Le Ministre de l’Agriculture, en visite à **Bayonnexx(Cavillon)**, lira le fax du SNM dans la voiture qui l’emmène à l’aéroport: cette fois-ci, au moins, on ne le bombardera pas de tomates — d’abricots peut-être...

Il est impossible, on le comprend maintenant, de situer le Service des nouvelles du marché à l’intérieur d’une relation d’ordre qui hiérarchiserait les phénomènes économiques du macroscopique au microscopique. Selon le moment de la journée, selon la qualité de son travail, l’enquêteur du SNM représente tantôt un petit nouveau que l’on bizuthe en lui faisant prendre des vessies pour des lanternes —il est donc aussi perdu que moi qui me fait alpagner à l’étal “Mammon fruits et légumes” du marché Maubert—, tantôt l’action totalisée de milliers d’agents répartis dans toute la France et qui attendent de sa feuille de papier une décision globale sur ce

qu'ils ont gagné ou perdu, sur ce qu'ils ont tous accomplis collectivement, la demi-journée précédente — sans compter les cinq dernières années de transactions mémorisées par les ordinateurs du service. Le cadre global du marché français, le contexte spatio-temporel dans lequel se vendent les fruits et les légumes, ne s'obtiennent que par la circulation obstinée des 150 fonctionnaires du SNM. Sans leurs parcours à travers les piles de cageots, sans les rapports de sympathie qu'ils entretiennent avec les grossistes, sans leur travail incessant d'intercomparaison, sans la saisie sur ordinateur de leurs données (leurs obtenues), sans le renvoi des chiffres à tous les intervenants, pas de cadre global, pas de contexte, pas de mesure, pas d'échelle: aucun moyen pour aucun acteur de savoir s'il a vendu "moins cher" ou acheté "plus cher" qu'un autre. Comme la référence, l'échelle dépend donc de la circulation des traces, et de la production locale, méticuleuse, indéfiniment corrigée, des sommes.

PLAN 23

Le travelling ne déploie ses effets spectaculaires qu'à l'intérieur d'un monde utopique qui ressemble aux panoramas de fiction par lesquels nous avons commencé. On ne peut ordonner régulièrement les grandeurs qu'à l'intérieur d'une salle faiblement éclairée. L'effet de zoom suppose qu'on pourrait voir l'ensemble en négligeant les détails; qu'en négligeant l'ensemble, les détails auraient encore un sens; qu'il existerait un ordre strict permettant à tout instant de calculer l'échelle du plus grand au plus petit; enfin, que l'on pourrait ignorer les lentilles, les objectifs, les optiques, les preneurs d'image, les développeurs sur papier argentique, les metteurs en page, les dossiers, les bureaux, les institutions, les banques de données — bref, ces lieux minuscules où toujours se font, se dressent, se composent les totalités. Croire que l'on peut zoomer, c'est oublier

que les photographies de galaxies, de marché ou de neurones ont toutes la même taille, qu'elles n'occupent jamais qu'une surface comprise entre 35×20 (32X24 cm), et 24×26 (18X14 cm) — ~~avec quelques pointes extravagantes et coûteuses vers le 56×150~~ et que le regard qui les inspecte a toujours la même dimension. Aussi grands que soient les oligoptiques visités pour ce livre, aucun ne fait plus de 4×3 m' (~~avec quelques pointes extravagantes et coûteuses vers le 10×2 m~~). ~~Même les cartes géantes du PC central de l'armée de terre, ne font pas plus de 5×5 m~~. La dimension de ce que nous regardons ne vient évidemment pas de la taille des images, mais des connections qu'elles établissent et de la rapidité des circulations dont elles ne sont que la tête de réseau provisoire. Tous les lieux ont la même taille: le parcours des "dimensionneurs" fait seul varier leur mesure relative et leur capacité d'être plus grand ou plus petit qu'un autre. Seul le mouvement incessant du relativisme est assez flexible pour engendrer les différences et les enregistrer durablement .

Figure six. Désigner, ou les amoureux du Café de Flore

PLAN 24

Nous voici revenus au Café de Flore. Nous n'allons pas suivre à nouveau les efforts du gérant pour sommer, à la lumière de son petit oligoptique comptable, le nombre des cafés qu'il a vendus. Notre regard se dirige vers l'une de ses clientes. Ou plutôt, nous suivons l'objectif d'un couple de touristes américains qui vient de se braquer sur un autre couple, attablé dans la salle. Voilà qui tombe à pic: l'Américain est sociologue, sa femme photographe. Quelque chose les a frappés dans ce couple de jeunes gens, ce matin-là, dans un café germanopratin. Quelque chose de *typical*. Ils

viennent de prendre un *cliché*, mot français passé en anglais: comment imaginer scène plus parisienne que celle de ces amoureux, engagés dans une conversation passionnée, ignorants tout de leur entourage, oublieux des verres et des garçons, de l'Académicien qui lit son journal, du gérant et de ses soucis d'affaires, indifférents même à ces touristes, tellement typiques, qui les mitraillent sans vergogne. “On dirait un Doisneau”, dit la photographe à l'oreille du sociologue “Paris sera toujours Paris” — “Plous ça change, plous c'est pareil”, lui répond-il, amusé.

Nous voilà bien situés au coeur d'une interaction individuelle, à l'intérieur du Flore, au milieu du Quartier St Germain, au centre de la capitale. Nous avons bien devant les yeux, une relation microscopique qui semble pouvoir se loger sans difficulté dans le cadre parisien à la façon d'un noyau dans une pêche. Comme le dit la chanson: “Les amoureux sont seuls au monde”. Seuls? Pas tout à fait. Si nous regardons plus attentivement, nous voyons bientôt cheminer vers la table du Flore, un pullulement de petites assignations qui proposent de donner sens à la scène, et que la jeune femme prend ou déprend, avec quelque nonchalance. Nous ne voyons que le monticule d'une fourmillère dont les galeries s'étendent à travers tout Paris. Une carte d'identité nous donne son nom: Alice Dessart — “des arts”, le nom est trop beau pour être vrai. Un *top* de chez *Dorothee bis* gisait à la devanture d'une vitrine: la mère d'un jeune homme en a fait cadeau à cette jeune fille qui le porte aujourd'hui. Un *jean* pour homme, savamment grunge, allait être jeté au rebut: un deuxième ami l'a laissé pour rien à cette jeune personne qui le vêt ce matin. Une *Swatch* couleur rouge orangé modèle 1995 faisait partie des collections d'il y a trois ans: la mère d'un troisième petit ami en a fait don à cette donzelle qui l'arbore à la table du Flore, ainsi qu'une bague à l'annulaire gauche, citrine sur argent, qui provient, par un circuit tortueux, de la mère de l'ami

auquel le pantalon n'allait plus. Quant au collier qu'un geste ingénu de la main prend et déprend, c'est de la grand-mère d'un quatrième soupirant qu'il provient en droite ligne. Vêtue de cadeaux de pied en cap (rançons payées par ceux dont elle a volé le cœur) Alice reçoit l'hommage de son nouvel amant.

A froid, oui, bien sûr, il y a des individus. A chaud, difficile d'en être sûr. On dirait plutôt la cible vers laquelle se dirige une série toujours plus grande de missiles: oui, nous sommes tous des St Sébastiens: piqûre aiguë de l'amour —guêpe, taon ou angelot—, flèche bouleversante de la grâce, morsure de la jalousie, feu dévorant de l'ambition, attaque de virus et de bactéries, démangeaison de voyage, prurit de consommation, blessure narcissique, feu qui empourpre les joues, oui, Alice, c'est le nom qu'on lui a donné — autre flèche décoché par ses parents— campe à l'intersection de ces vecteurs, de ces véhicules, de ces angles d'attaque, de ces protets, qui tous convergent vers elle, offrant leurs services, comme autant de faire-vivre, faire-mourir, faire-être, faire-valoir et qui finissent par ébranler, de leurs vibrations lilliputiennes, cette interaction dite à tort intersubjective. Tout cela tombe sur elle, comme les vols de pigeon du Luxembourg sur le sac à grains d'une vieille habituée; comme un nuage de fleurs jaunes sur l'écorce, hier encore sèche, d'un forcicia saisi par le printemps.

Que va donc faire Alice de tout ce qui monte ainsi vers elle pour la définir, la situer, la nommer, l'autoriser, la permettre, la blesser, l'emporter, la faire vivre? Peut-être va-t-elle résumer d'un mot la situation générale, l'accumulation des circonstances qui se tiennent, comme le mot l'indique, "autour d'elle". D'un geste touchant de la main, voilà qu'elle rattrappe la chute de sa chevelure artificiellement rouge, qu'elle repasse d'une nuance étudiée de violet le dessin de ses lèvres. Elle

souligne le passage de ce qui passe et qui fond sur elle de partout. Elle prélève d'un mot, d'une expression, l'un des résumés possibles de ce qui lui arrive, ce matin-là, dans la grande salle du Café de Flore, et qui passait dans Paris, l'un de ces clichés disponibles qu'une longue vie de parisienne ne lui permet pas d'ignorer: "Peut-être bien, après tout, que je suis amoureuse de lui...". Cette petite phrase ne décrit pas la situation, mais la cadre, la formate, la précise, la résume, l'interprète. Il n'y a pas tant de différences entre cette expression et ce que les pilotes du réseau d'eau, rencontrés précédemment, inscrivent sur leur main-courante à la fin d'une nuit sans histoire: RAS, rien à signaler. Alice a extrait des circonstances un bulletin de situation, un ordre du jour —presqu'un bordereau.

N'exagérons pas l'abîme qui sépare les oligoptiques, rendus si facilement traçables par la matérialisation de l'informatique, et ces interactions délicates qui ne sont petites et limitées que par le geste que fait Alice pour ignorer tout le reste et sommer d'un mot surpris ce qui se passe en ce moment même quand sa main, par erreur, a saisi, pour rattraper le verre avant qu'il ne tombe, celle de son vis-à-vis. Le couple d'Américains ne s'y est pas trompé: "Les amoureux de Paris", ont-ils inscrit dans leur album de voyage comme légende à leur cliché. Certes, les oligoptiques avaient ceci de propre qu'ils restituaient en service ce qu'ils recevaient en signaux: à la garde montante des informations, répondaient la garde descendante des ordres et des permissions. La diastole et la systole de leurs mille coeurs ébranlent tout Paris: mille pompes aspirantes et refoulantes dont la trépidation continue fait vibrer les vitres, les tables, les murs mêmes, comme au passage régulier des métros sous nos pieds. Et qui vous dit qu'Alice ne respire pas elle aussi? Qu'elle ne rend pas ce qu'elle a pris? Qu'elle n'envoie pas dans la ville autant qu'elle en a reçu?

De cible, la voilà devenue archère: elle brille de tous ses feux, elle envoie des oeillades, décoche ses traits; son amoureux, subjugué, la regarde, captif — sans compter qu'elle a réglé son café, ce qui fait bien l'affaire du *general-manager* et rempli d'une image l'album de ces deux touristes de passage. Elle aussi, comme les salles de commandes, peut se figurer sous la forme d'un coeur battant dont l'admirable réseau d'artères et de veines oxygénerait Paris.

PLAN 25

Entre le cadre et ce qu'il cadre, les positions s'échangent facilement. Parfois, alors que nous sommes étrangers à un quartier, d'autres visiteurs, plus étrangers encore, s'informent auprès de nous pour trouver la rue la Vieuville ou celle de l'agent Bailly. Pour eux, nous sommes donc de vieux habitants, partie du décor dans lequel ils transitent, au même titre que le bar-tabac ou la pissotière Decaux. Il en est de même pour nous qui allions leur demander, à notre tour, notre chemin, *quiproquos* dont la multiplication dessine pour chacun la totalité d'une ville que personne, nous l'avons compris maintenant, ne peut sommer sans monter, par des capteurs divers et variés (questionnaires, enquêtes, sommaires, récapitulations), un oligoptique quelconque: même pour obtenir une foule anonyme, il faut des statisticiens et des sociologues. Chacun sert d'élément du cadre à tous ceux qu'il considère comme un élément du cadre. Il n'y a donc pas plus de cadre, que de foule anonyme, que de passant. Les Américains prennent Alice pour l'un des monuments de Paris; Alice prend ces *paparazzis* d'un matin pour l'une des nuisances habituelles de Paris.

A froid, nous avons l'impression d'un passant isolé et fragile qui circule dans le cadre plus vieux, plus dur et plus grand que lui, comme une bille d'acier poli violemment éjectée dans l'enfer d'un flipper électrique. Il y a le cadre et il y a le passant; il y a le flipper et il y a la bille. C'est le

point de vue quelque peu découragé d'un touriste qui ajoute sa minuscule présence aux millions de vivants déjà sur place. C'est le point de vue désespéré de celui qui, abandonné de tous, pose à même le trottoir sa petite pancarte de carton "j'ai faim". Personne ne lui donne rien, ne lui a jamais rien donné. Il réside dans la ville cruelle comme un déchet sans importance, foulé au pied par les foules indifférentes: plus petit, sans aucun doute, que le cadre écrasant qui l'entoure.

Cette situation de froideur extrême n'est pourtant pas généralisable. Si la température augmentait quelque peu, les différences ne seraient plus si fortes —quant aux indifférences, elles deviendraient indignes. Entre le cadre et le passant, il n'y avait aucun vide: ou bien on regardait le cadre, ou bien l'individu. Le premier plan et le second plan se jouxtait fort exactement, sans hiatus et sans marge. C'était le Paris réel. Dans le Paris virtuel, à chaud, virtualisé et, par conséquent, rempli de possibles, il n'y a plus ni premier plan ni second plan —d'ailleurs, il n'y a plus de plan. En suivant Alice, fil à fil, on parcourrait tout Paris, à la réception, comme à l'envoi, à *l'input* comme à *l'output*, à l'importation comme à l'exportation. A suivre l'un ou l'autre des oligoptiques qui somment en partie le tout Paris, on tracerait la même forme en étoile, à l'aller aussi bien qu'au retour. Une ville ne se compose donc pas d'un cadre général et stable à l'intérieur duquel viendrait se nicher les interactions privées, comme des colombes dans un colombier ou des urnes dans un colombarium, mais d'un entrecroisement d'étoiles dont les branches de chacune viennent servir aux autres de support, d'obstacles, d'occasion, de décor, à moins que, et c'est le plus souvent, jamais elles ne se rencontrent, quand bien même chacune couvrirait la ville entière.

Si nous avons pu suivre les oligoptiques, c'est grâce aux traces qu'ils laissent derrière eux, à l'aller comme à la descente, et aux locaux fermés que l'amabilité de nos interlocuteurs nous a

permis de visiter et de photographier. Cela nous a permis de situer, de localiser l'Ensemble — les grands ensembles —, dont chacun forme un peu de Paris. Nous savons donc comment visiter la capitale sans jamais passer par cette vue de nulle part qu'on appellerait la Société dont la présence obsédante venait refroidir la grande ville. Ensuite, nous nous sommes servis de ce modèle en étoile, pour aller visiter non plus l'Ensemble, mais l'Elément, l'interaction individuelle dont on prétend parfois que se composerait, par agrégation, le monde social. Nous nous apercevons alors qu'il n'y a pas plus d'Elément que d'Ensemble et que les interactions, elles aussi, ont la forme d'une étoile, d'une toile, d'un fin réseau dont on pourrait suivre, avec plus de difficultés il est vrai, les tenants et les aboutissants, les entrées et les sorties, et même les salles obscures où se forment localement, par sommaire et par cliché, la somme provisoire et particulière. La figure du social devient bizarre: elle ignore aussi bien la Société que l'individu, le local que le global. Chaque partie est aussi grande que le tout, lequel est aussi petit que n'importe quelle partie. Dès qu'il se met à voyager, le furet du social trace des chemins improbables. Il creuse, plus actif que la vieille taupe, et partout où il passe, il laisse des espaces vides, il donne de l'air, il fait de la place; chacun "prend ses distances" comme on dit au cours de gymnastique; il permet déjà de respirer plus à l'aise — bientôt, peut-être, on se mettra de nouveau à pouvoir.

Figure sept. Commensurer, ou comment passer de l'électrice au Maire de Paris

PLAN 26

Le maire de Paris, dans son bureau de l'Hôtel de ville, parle, en ce moment même avec son conseiller en communication. Ce couple-là, nous le comprenons sans peine, n'est pas plus grand,

n'occupe pas plus de place, ne brasse pas plus d'air, que celui que forment Alice et son soupirant. Personne ne dira que la première interaction est plus grande que la seconde, sous prétexte que l'une se passe à la Mairie et l'autre dans un café. Paris n'est pas plus une pyramide que la Société n'a la forme d'une sphère. Rien de supérieur ne peut servir à loger le premier couple plus grandement que celui de l'électrice et de son soupirant: aucun cadre général, aucune maison de poupée qui permettrait de les situer l'un tout en bas et l'autre tout en haut. Nous savons maintenant que cela reviendrait à construire dans un troisième lieu la figure et la forme des deux premiers: on pourrait cocher peut-être, dans le bureau du démographe sur des listes de recensement, le nom de l'électrice et de Mr Tiberi, et l'on pourrait —mais cela prendrait du temps— retrouver les bordereaux qui les rassemblent tous les deux, chiffres au milieu de chiffres, bits d'information au milieu de bits d'informations, parisiens lambdas au milieu d'autres parisiens lambdas. On pourrait aussi en faire des représentants typiques, et les faire rentrer tous deux dans une lutte des classes, mais ce serait dans un quatrième bureau, celui d'un sociologue de l'urbanisme et des mouvements sociaux, quelque part, rue Pouchet, par exemple, au CNRS, et par un autre chemin de bordereaux. On pourrait enfin, c'est bien ce que nous faisons ici, les relier tous les deux dans un récit, par montage et figure, en soulignant par l'image et par le texte, le chemin fragile qui les relie mais nous savons bien qu'il s'agit là d'un cinquième “bureau”, Bld St Michel, à l'endroit même où nous compilons cet improbable livre avant de le mettre sous les yeux du lecteur —s'il en est encore d'éveillé— dans un nième lieu fermé: lit, banquette de café, ou rame de métro.

Impossible également, après avoir réutilisé le fier slogan de Mme. Thatcher “la société n’existe pas”, de ramener nos deux couples de pauvres hères à la commune humanité. Il ne servirait à rien, en effet, de reprendre la morale du savetier et du financier, et de les réduire tous deux à de pauvres humains, nus et tremblants, égaux devant l’effroi de la déchéance comme celui de l’amour. Ce serait mignon mais ce serait faux. Il n’y a rien en effet de particulièrement “petit” dans une interaction individuelle, nous venons de le voir, et rien non plus de particulièrement humain. Si Alice, par un travail vif et acharné, extrayait de la foule des missiles lancés sur elles, quelques traits seulement afin de définir d’un mot usé ce qui lui arrivait de neuf, le maire de Paris, lui aussi, doit travailler dur pour extraire du fourmillement des êtres qui se pressent pour l’envahir — le spectre de la Commune qui brûla jadis ce bâtiment, la foule des médias ameutés contre lui, les blessures d’amour-propre, les trahisons de ces anciens amis — ce rendez-vous de cinquante minutes avec son conseiller préféré pour tenter de réparer les irréparables outrages faits à son image. On ne peut donc pas dire qu’il s’agit “bien évidemment” de deux interactions individuelles forcément égales, sous prétexte qu’il s’agit dans les deux cas d’humains, mesures, comme on le sait, de toute chose. Le mouvement du social n’est pas plus fait de Société que d’interactions.

La taille, autrement dit, reste indécidable: on ne peut ni comparer ces deux couples en affirmant qu’ils sont inégaux, l’un petit, l’autre grand; ni les considérer comme égaux, en vertu de la commune humanité, cette grande égalisatrice. Comment comparer dès lors ces mondes incommensurables? En suivant la méthode — le cheminement — qui nous a servi jusqu’ici, en repérant les liens traçables qui rattachent les deux scènes et qui dans chacune inclue l’autre sous une certaine forme. L’électrice, en riant, se moque du maire de Paris, elle dit qu’elle vient “de

taper un Tiberi et demi” (unité de mesure qu’on utilise aujourd’hui dans les laboratoires pour décrire des projets de recherche vide de tout contenu). Elle rapporte donc dans sa conversation, en passant, sans y penser, quelques éléments de cette fameuse image qui circule partout —non, justement, pas partout: le long de circuits que le conseiller en communication est payé pour bien connaître (“Ils tiennent les tuyaux, ils tiennent la France!”, proclame cette affiche d’un magazine nouvellement créé...)— image qui nous reliait à cette petite réunion de crise, à l’Hôtel de Ville. Mais Mr. Tiberi, hélas pour lui, ne connaît pas son électricité du tout. Une fraction d’elle pourtant le fait vivre, par le truchement des taxes d’habitation qu’elle paye pour son studio, des impôts locaux qui vont régler l’électricité, les tapis de Perse, et le tiberi tapuscrit. La relation entre les deux demeure tenue mais assignable; si la fraction d’un chiffre sur un compte annuel des impôts de Paris porte une minuscule trace de l’électricité, le rire moqueur qu’elle a pour le maire ne ressemble guère à ce pauvre homme dépassé par les événements qui cherche à conforter son image.

PLAN 27

Est-ce à dire que jamais le social ne pourra se rassembler? Devons-nous abandonner tout espoir de cohérence? Faut-il se résoudre à la fragmentation définitive des mondes vécus? Non, bien sûr, car, une fois de plus, le parcours de l’instrument de mesure, par son déplacement obstiné, vient grignoter peu à peu l’incommensurable distance qui séparait un lieu d’un autre.

Le 1er juin 1997, une jeune femme aux cheveux rouges, pointe l’index sur l’affiche électorale de M. Tiberi, maire de Paris, candidat à la députation dans le Cinquième arrondissement. Alice s’en va ce matin-là, remplir ses devoirs électoraux. Rien ne relie de façon particulièrement serrée

ces deux personnages, Alice et M. Tiberi, sinon qu'ils émargent tous les deux aux registres de cet arrondissement. Ne disons pas pour autant qu'Alice est "petite" et M. Tiberi "grand", sous prétexte que l'une est électrice et l'autre éligible. Leur taille respective, c'est justement ce qui se trouve mis en question: tout le monde en décide aujourd'hui; on aura la réponse après 21h. Mis au point par deux siècles de convulsions, réformes, ajustements, renversements, sans compter quelques révolutions, journées et barricades, le système électoral tout entier doit être saisi comme un seul instrument de mesure: il résout concrètement la question de décider qui est grand et qui est petit. Mesure bien évidemment partielle, mais quelle mesure ne l'est pas? Tout panoptique, nous le savons maintenant, est un oligoptique: il voit peu, mais ce qu'il voit, il le voit bien.

Derrière le rideau de l'isoloir, le corps d'Alice est maintenant caché: aucune autorité ne peut vérifier le bulletin qu'elle enfile dans l'enveloppe; le rideau ne va pas jusqu'au sol, on voit ses pieds: les scrutateurs doivent pouvoir vérifier qu'Alice y est bien seule et qu'aucun parent, supérieur, amant ou factionnaire ne vient l'influencer en secret. Aussi dérisoire qu'elle apparaisse, cette petite cabine d'essayage a la même importance que le parcours de Mr. Engel à travers la grande halle de Rungis: sans l'indépendance du SNM, pas de marché pur et parfait; sans cette abstraction partielle du citoyen derrière son "voile d'ignorance", pas de vote valide. En allant de l'isoloir au total des votes, on ne va pas du petit au grand; on ne va pas non plus du bas vers le haut: on produit à la fois l'unité de compte et le sous-total qui en fera la somme. L'instrument de mesure établit en partie ce qu'il va mesurer: il n'y a pas de mesures mesurées; il n'y a que des mesures mesurantes.

Pour obtenir le vote isolé d’Alice, il convient en effet de monter un appareillage aussi compliqué que celui par lequel un seul neurone de rat parvenait à l’écran de M. Audinat. Opération délicate d’abstraction et de concrétion: il a fallu séparer Alice de tous les autres, de ses amis et soupirants; la rendre discrète par un voile pudique jeté sur ses relations; ensuite, la réduire à une enveloppe, seul moyen de compter enfin toutes les Alices et tous les Tiberi. Au départ, on ne peut donc pas dire, en toute rigueur, que le vote d’Alice ait la forme d’une micro-interaction: elle le devient afin de pouvoir passer dans le trou de l’urne. La voix d’Alice ne doit plus se distinguer des autres que comme un trait sur le papier ajouté à d’autres traits. Sans l’accumulation de toutes ces conditions préalables, la voix d’Alice ne compterait pas.

D’un geste d’écolière, Alice, carte d’électeur et enveloppe à la main, hésite: est-il encore temps de changer son vote? Non, la voilà maintenant devant le Président et ses assesseurs qui sourient de la voir prise en photo comme une star en train d’accomplir l’acte solennel. Notons que, sur la table, l’urne est transparente pour la même raison que l’isoloir était opaque; ces détails n’ont rien d’insignifiant: si vous rendez l’isoloir transparent et l’urne opaque, vous vous retrouvez en dictature. “A voté”, s’exclame le Président, pendant que l’assesseur la fait émarger sur le registre électoral. Nous pourrions suivre, comme nous l’avons fait plus haut, ces cheminements de traces: la carte électorale; le registre; les signatures. Pas un chaînon de cette longue chaîne qui n’ait, au cours de l’histoire, fait l’objet de fraudes, et qui n’ait exigé d’y ajouter des précautions et des contre-mesures; en ce domaine, le Conseil d’Etat d’abord, le Conseil constitutionnel ensuite, ont tout essuyé — le Cinquième arrondissement aussi! Mais c’est un autre tracé qui doit retenir ici notre attention: l’instrument de mesure rend commensurable ce qui ne l’était pas d’emblée.

Alice lit le *Journal du dimanche* déployé devant ses yeux. On dirait nos grossistes de tout à l'heure parcourant du regard la mercuriale de la veille: ils venaient de vendre leurs abricots mais ils ignoraient pourtant le prix auquel ils auraient dû les vendre; Alice vient de voter, mais elle ignore encore la somme de son action et de celle de ses concitoyens. L'instrument de mesure, pourvu que les fraudes ne soient pas trop nombreuses, résout pratiquement l'impossible question de savoir si nous sommes un petit acteur isolé ou un grand système rassemblé. Si "Alice-isoloir-enveloppe" peut compter comme une interaction microscopique, comment qualifier Alice en train de lire le journal dont les articles cherchent à deviner ce que vont faire toutes les Alices de France? Un acteur qui devient système? Une petite qui devient grande? Un chat qui renverse le maire comme le Chat Botté le fit de l'Ogre transformé en souris?

Une fois de plus, le mouvement rapide de la mesure parcourt la distance apparemment abyssale qui sépare le microscopique du macroscopique. A la table dressée après vingt heures dans une des grandes salles de la mairie du cinquième arrondissement, les scrutateurs dépouillent les bulletins jetés dans l'urne. Tout dépend maintenant de l'attention portée aux comptes. L'obsession que nous avons pour les traces, voilà que, ce soir-là, tout le monde la partage en retenant son souffle, tant l'écart des voix paraît d'abord faible: on fait et on refait scrupuleusement les additions. La contestation gronde. Au dehors, une équipe de TF1 se prépare à filmer les résultats. M. Baretta, journaliste, balance sa voix "1, 2, 3, testing, testing" avant de balancer à l'écran de quel côté le plateau de la balance aura penché... Nous ne sommes pas pris dans une structure, mais en train de regarder passer, de sous-total en sous-total, le véhicule dont la trace dessine une structure par laquelle nous avons choisi de nous faire représenter et qui nous dépassera bientôt

tous. Ce qu’Alice faisait, tout à l’heure, d’un petit mot étonné “mais je suis amoureuse!”, la France entière —la France égrenée tout le long de cet appareil électoral— le fait d’un petit mot surpris: “Tiens, la Gauche a gagné!”.

Sur l’écran de télévision, voici la France entière résumée par un seul cadran. Le rapport des forces politiques de tout un pays s’exprime en un seul dynamomètre qui n’est pas plus grand que le moniteur sur lequel M. Audinat pouvait lire le potentiel électrique d’un seul de neurone de rat. Assise sur son sofa, Alice sait maintenant ce qu’elle a fait, le matin même. Disons-nous qu’il s’agit là de la somme des sommes, de la méta-somme, de la mère de toutes les sommes? Non, car, depuis l’isoloir à l’urne, de l’urne à la table des scrutateurs, des piles de bulletins comptés et recomptés sur les tableau noirs jusqu’à la salle du bureau du Ministère de l’intérieur, et, le long d’un circuit parallèle, depuis les sondages sortis des urnes jusqu’aux reportages de TF1, aux estimations de la *SOFRES*, on n’a fait que suivre latéralement des canaux d’actes, de chiffres, de dénombrements et de données (d’obtenues), sans jamais aller du petit au grand, sans jamais monter du bas vers le haut, sans jamais passer ni par l’Ensemble ni par l’Elément. La totalité de la représentation nationale ne s’obtient pas en abandonnant le local pour passer au global, en sautant, par un bond vertigineux, du sofa d’Alice à la France éternelle, mais en déambulant de lieux en lieux, de bureaux en bureaux, vers des listes qui additionnent des colonnes toujours plus longues de chiffres. Le cadran du dynamomètre sur l’écran de la télévision s’ajoute à tous les autres et court lui aussi à travers le grand Paris, sans pouvoir le réduire, l’englober, l’absorber, l’anéantir. Dorénavant, on ne parlera plus de grand ni de petit, de haut ni de bas, mais de relié ou de séparé, d’agrégé ou de désagrégé. Le plateau de TF1, la salle bondée du Ministère de l’intérieur, la place

du Panthéon devant la mairie du Cinquième, ne diffèrent pas du studio d'Alice comme le tout diffère de la partie, mais comme une partie reliée par des filaments de chiffres accompagnés de signatures et de tampons, diffère d'une partie qui se tamponne des chiffres et des signatures en buvant une bière à la victoire imprévue de la gauche et s'indigne à la victoire également imprévue de M. Tibéri.

Figure huit. Restreindre, ou l'œil de la Préfecture était dans le métro et regardait Caïn

PLAN 28

La totalité ne se présente pas comme un cadre fixe, comme un contexte toujours déjà présent, mais s'obtient par un travail de totalisation, lui-même localisé, toujours à reprendre, et dont le parcours peut se suivre à la trace. Paris n'est ni grand ni petit. Des lieux sans dimension se trouvent provisoirement dimensionnés par le mouvement de règles, de comparateurs, de classeurs, de sommateurs, dont le mouvement brownien se détache à peine sur le fond de tous les autres bouillonnements qui agitent en permanence le chaudron de la grande ville. Etrange arithmétique du social: les additions s'ajoutent aux totaux sans pouvoir le sommer. Comment mieux vérifier ce point qu'en allant visiter le lieu qui semble nous offrir le contre-exemple idéal?

Mr. Henry (il ne veut pas que son vrai nom apparaisse, non par peur mais par la modestie qui sied au pouvoir sans visage), haut fonctionnaire de la sécurité publique à Paris, n'a rien d'inquiétant. Pourtant, dans son bureau, à la Préfecture, cinglé dans son uniforme d'inspecteur de la police nationale, il conviendrait à merveille pour jouer le rôle de celui qui voit tout, figure manquante du panoptique. D'une touche de sa console informatique, il nous fait d'ailleurs la

démonstration qu'il peut afficher sur son moniteur de télévision n'importe laquelle des cent caméras du périphérique, des deux cents objectifs qui veillent sur les monuments et les rues de Paris, des centaines d'yeux qui patrouillent silencieusement les couloirs du métro: "Vous voulez voir le porche de l'Elysée? Voilà! la sortie de Notre Dame? Vous y êtes... Le quai 2 de la ligne B du RER à Chatelet? Rien de plus simple!" Aurions-nous enfin trouvé le site où Paris tout entier se somme sous l'œil vigilant de *Big Brother*? "Un type fou m'a proposé de couvrir l'intégralité de Paris avec 2400 caméras seulement!" nous dit-il en riant et il ajoute: "Mais cela ne m'intéressait pas." C'est son manque d'intérêt qui nous met la puce à l'oreille.

En traversant les postes successifs de sentinelles qui nous ont mené au bureau de Mr Henry, membre d'un corps hiérarchisé de 17.000xx2(17000) personnes, aurions-nous atteint le panoptique suprême, paon aux mille yeux, capable d'embrasser tout Paris et de justifier les pires craintes de ceux qui, Abel aussi bien que Caïn, savent qu'aucune tombe n'est assez profonde pour s'y cacher de l'Etat français, centralisateur et napoléonien?

A trois niveaux sous terre, au centre géométrique de la Lutèce gallo-romaine, à l'abri des inondations, des bombes, des attentats, des émeutes, trois salles toutes neuves servent de poste central d'information et de commandement pour la Préfecture de police chargée "de la défense des institutions, de la protection des biens et des personnes ainsi que de la circulation" La plus petite des salles reçoit et dispatche les quatre cent mille appels que les parisiens, en composant le numéro 17, lancent chaque année à police secours. La deuxième, beaucoup plus grande, est dédiée à la circulation. La troisième enfin, la plus vaste, la plus solennelle aussi, dite "des opérations

²on dit 7000 après?

générales” sert de poste de commandement: “La salle est l’émanation de la voix de l’inspecteur général”, nous dit Mr. Henry. Il en existe six autres, plus petites, dans chaque district de trois arrondissements, chacune avec sa propre fréquence radio dont les voix parviennent à tout instant au PC central qui peut donner des ordres sur une seule fréquence à laquelle tous les autres doivent prêter l’oreille à chaque instant.

Sur l’immense écran central, un plan détaillé de Paris où l’on a surajouté, par ordinateur, les icônes qui correspondent au personnel dispersé dans la ville —cars, voiture, motocyclettes, piétons. De chaque côté de cette carte, quarante écrans de télévision permettent d’afficher simultanément quelques unes des caméras de surveillance. En zoomant sur les Champs-Élysées, nous retrouvons sans peine, le policier dit “papa 28”, perdu dans un nuage de pot d’échappement, qui correspond sur le plan à l’icône P-28. “Le but n’est pas de remplacer le personnel sur la voie, mais d’anticiper, de recouper les informations, de se faire une idée d’ensemble”. Les chaînes de télévision sont là, elles aussi, leur couverture, parfois plus rapide, s’ajoutant à celle de la police. Devant les murs d’écrans, on trouve les quatre consoles d’où les personnels en tenue reçoivent les informations de leurs collègues, compilent la main courante informatisée, envoient ou relaient les ordres. Derrière eux, d’autres consoles permettent, en temps de crise, de recevoir les équipes des Renseignements généraux, de la Gendarmerie, des CRS, du SAMU, de la RATP, de la SNCF. Au cas où tous les ordinateurs tomberaient en panne, une seconde salle est prête à recevoir le Préfet et ses troupes.

Comme nous le démontre l’un des jeunes collègues de M. Henry en nous faisant visiter le QG: “Tout Paris se réverbère ici, et, bien plus que Paris, toute la France”. Quelques excités reviennent

en train des Francofolies de La Rochelle? Des policiers, prévenus par les Renseignements généraux, les attendent à la Gare St Lazare. La SNCF ferme une ligne dans l'Aveyron? C'est à Paris que les provinciaux feront leur manifestation où l'on tâchera d'éviter les heurts. Un grand magasin organise un concert rock aux Ternes? Ils n'ont pas prévenu la police; des casseurs brisent les vitrines; les policiers doivent intervenir avant que le butin n'ait filé vers le marché aux voleurs. Les internes en colère prétendent marcher sur l'Elysée? Il faut les en empêcher. Salman Rushdie vient faire une conférence au Pen Club? Il faut prévoir presque autant de personnels que pour la sortie d'un match de football. "La sensibilité politique de Paris est incroyable; vous pouvez faire brûler le Parlement de Rennes, mais bloquer l'accès de l'Elysée, c'est impensable: le Préfet de police peut y perdre sa place". L'histoire bimillénaire de Paris a eu pour résultat d'accumuler sur quelques dizaines de milliers d'hectares toutes les passions et toutes les agitations dont chacune peut provoquer des vibrations jusqu'au centre de cette toile d'araignée, de ce cortex central dont les neurones crépitent sous nos yeux. Plus heureux que M. Audinat avec ses cerveaux de rat, nous avons la chance, comme dans le film hollywoodien *The incredible shrinking man*, de nous trouver réduit à l'échelle des phénomènes qui servent d'états cérébraux à la police parisienne. Nous nous faisons tous petits pour voir le grand Paris rassemblé par un faisceau d'alertes, d'ondes radios, de canaux de télévision, d'ordre lâchés par bordées au milieu des parasites .

Cette impression de sensibilité exacerbée est encore accrue par la menace de thrombose qui pèse en permanence sur la ville livrée chaque jour à trois millions de moteurs à explosion —la surface des voitures étant supérieure, dit-on, à celle des voies! Tout incident, tout accident, toute intervention, tout déplacement de chef d'état, peut bloquer la circulation sur ce minuscule espace

saturé qui est toujours à 1 ou 2% près de l'immobilité complète. Une seule voiture en double file sur un axe rouge, et c'est 30% du tuyau qui se trouve perdu, créant, par ondes successives, sur plusieurs kilomètres en amont, des répercussions qu'il va falloir aussitôt prendre en compte pour acheminer des voitures de pompier, des ambulances, des "forces" — comme on dit au QG. C'est le rôle de la Salle de circulation de représenter les mêmes événements que la Salle des opérations générales mais sous le point de vue particulier de la fluidité des rues. Avenue Berlier, à l'est, un PC particulier veille sur le périphérique; sous la place du marché aux fleurs, à deux pas de là, le PC Lutèce assure la régularisation des feux rouges; au 5ème étage du commissariat du quartier des Grandes Carrières, un autre PC (la Salle d'information et de commandement des enlèvements) s'occupe des seuls enlèvements de véhicules vers la fourrière.

Ici, on fait plus que veiller et réguler: dès qu'il le faut, on décide. L'immense écran informatisé manifeste ces priorités par des traceurs que génère le programme SURF (Système urbain de régulation des feux). Toutes les rues de Paris s'affichent sous la forme de flèches de trois couleurs différentes: quand elles sont vertes, les ordinateurs règlent eux-mêmes les flux; quand elles sont oranges des policiers de chair et d'os viennent s'ajouter au dispositif mais leurs injonctions doivent rester compatibles avec celles des ordinateurs; dès que les flèches passent au rouge, les policiers dans la rue, sur le pavé, prennent en main tous les mouvements: à coup de sifflets, de grands moulinets du bâton, de cris et d'amendes, ils n'hésitent pas à annuler toutes les routines préprogrammées des ordinateurs — au grand dam des PC Lutèce et Berlier qui doivent assurer avant tout la fluidité de Paris. "Mais les exigences de l'Etat priment sur toutes les autres; ça peut nous arriver de devoir libérer un couloir long de 30 kms!".

Pouvons-nous dire que les policiers chargés de la circulation dominant tout Paris? Justement non, la preuve nous est fournie par le plus étrange oligoptique de ces salles qui en contiennent un si grand nombre. Près de l'écran informatisé, un fonctionnaire est attablé devant un plan de Paris au 7500 ème sur lequel il déplace des figurines en bois qu'il sort de sa boîte comme le ferait un joueur de Monopoly. Pourquoi? "Parce que SURF, dit-il, donne une image trop précise! Tous les problèmes de circulation de Paris impliquent en effet des réactions qui s'étalent sur plusieurs kilomètres. Aucun plan informatique ne permet de varier l'échelle assez vite: ou bien il est trop grand, ou bien il est trop petit; il a toujours des cadres trop rigides. Ici, avec les figurines, je peux voir à la fois l'ensemble et le détail, mieux anticiper et répartir mieux les forces". Les cars, les motocyclettes, les voitures sont déplacés sur la carte plate comme dans n'importe quel *war game*, malgré les visualisations sophistiquées qui flashent en permanence sur les consoles de ses collègues. Voilà justement le problème théorique que vient résoudre pour nous la pratique des policiers du poste de commandement central: contrairement à celui des deux Dupond(t)s "leur métier n'est justement pas de tout savoir". Le dictionnaire étymologique définit le verbe "restreindre" comme ce qui "ramène à des limites plus réduites", de "re" indiquant le mouvement en arrière et *stringere* "serrer, resserrer, lier".

Dans la grande salle, on nous confirme qu'il s'agit moins de sommation que de restreinte. Reprenant d'ailleurs sans le savoir une expression des physiciens, les agents de la Préfecture, appellent "évènement" ce qu'enregistre leur détecteur géant. Il y en a, en moyenne, d'après eux, 70.000 par an. Mais le déplacement d'un camion d'abricots venu de Rungis ne serait pas qualifié d'évènement, pas plus que l'accrochage qui jette deux automobilistes à la gorge de l'un de l'autre,

devant ma fenêtre. Pour être ainsi qualifié, il faut que 50 “forces” au moins soient mobilisées dans l’affaire. On voit bien que le grain qui intéresse M. Henry n’est pas celui de l’interaction individuelle. Il nous l’explique d’ailleurs très franchement: “Je ne suis pas *Big Brother*, les individus ne m’intéressent pas. Ça c’est la police judiciaire, je n’ai aucun pouvoir d’investigation, eux, oui, ils auraient besoin d’un grain plus fin, il faudrait qu’ils puissent suivre l’individu, mais nous ce qui nous intéresse, c’est la foule, la police en tenue n’a pas besoin d’une connaissance fine”. De cette différence d’échelle, son adjoint nous donne une approximation quantitative: “C’est 50 personnes dans un cercle d’environ 100 mètres de diamètre; ça ne sert à rien de surcharger la carte en deçà”. Fin sociologue, disciple de Le Bon, M. Henry parvient à préciser très exactement ce qu’il souhaite prélever par son oligoptique: “On travaille sur l’homme avant tout; la foule est composée d’éléments disparates; tant qu’elle reste dans cet état, je ne m’inquiète pas; tout notre problème c’est qu’elle ne devienne pas une foule avec une psychologie propre et que les individus perdent leur individualités; là ça deviendrait une masse irresponsable; je dois la surveiller; il y a les professionnels de l’agitation, ils peuvent faire de 50 personnes un danger, alors que je peux avoir à traiter 300.000 pèlerins qui ne perdront à aucun moment leur individualité et leur responsabilité; il faut empêcher la montée en puissance d’une foule; on n’est pas des enfants de chœur, s’il faut arrêter on arrête, mais notre problème est entièrement différent de celui de la police judiciaire qui, elle, doit suivre des individus”.

Propos rassurants que l’on tient aux enquêteurs pour endormir leur vigilance, ou analyse d’un sociologue s’adressant à ses confrères pour leur montrer les multiples façons de figurer le social? Comme la seconde hypothèse nous en apprend davantage, c’est elle que nous suivrons pour

l'instant. Le QG n'a pas pour fonction de sommer Paris en un tout. Il poursuit presque le but inverse: empêcher que Paris ne prenne en masse, que la ville ne devienne un bloc ininterrompu de véhicules immobilisés; qu'une masse unique douée d'une seule psychologie ne vienne en faire une totalité. Par une succession continuelle d'interventions ponctuelles, les forces de M. Henry poussent à la désagrégation, à la fluidification, empêchent que se forment des grumeaux, que "montent en puissance", comme il dit, les passions. Loin de vouloir tout connaître, ce subordonné du descendant en ligne directe (par la fonction sinon par le sang) du lieutenant La Reynie (1625-1709) qui fut l'un des premiers organisateurs de la police urbaine, voudrait que les millions de parisiens restent composés d'individus qu'il n'aurait pas à connaître. Son but rarement atteint? Pouvoir écrire dans la main courante: RAS. 135 personnes en coordonnent 7000xx(17000) qui en policient cinq millions: au panoptique il faut ajouter un filtre; à l'opération de sommation un opérateur inverse de restreinte.

Toutefois, M. Henry ne prétend pas laisser les événements passer sans aucune trace. Mieux placé que n'importe quel sociologue, il parvient en effet, grâce à l'informatisation de sa main-courante, à enregistrer sur plusieurs années le comportement des parisiens pris en groupes. Ces ensembles flous ont des propriétés générales qui apparaissent comme des *patterns* récurrents que la salle d'opération générale traite comme autant de MOSOs (modules de maintien de l'ordre et de service d'ordre). Au cours des ans on s'est aperçu que les manifestations, par exemple, cherchaient toujours à briser les mêmes vitrines: on sait donc comment les protéger par un déploiement préventif de personnel. Le comportement des manifestations organisées par la CGT est plus stable que celui des concerts technos: la MOSO qui décrit les premières peut s'appliquer à

l'aveugle; il faudra plus de vigilance pour les secondes. Déplacer le Président de l'Élysée vers le Bourget, fermer chaque dimanche les voies sur berges pour laisser passer les vélos, envoyer une dépanneuse sur le périphérique bouché, voilà autant d'évènements récurrents que les MOSOs permettent de transformer en conduite réflexe. Même les évènements plus tragiques comme les attentats, ont leurs MOSOs parce que les mêmes décisions doivent être prises pour dégager les voies, faciliter l'atterrissage des hélicoptères, écarter les badauds, évacuer les blessés. Seul l'emplacement, imprévisible par définition, va changer: la préorganisation permettra de gagner quelques précieuses minutes. Pour certains évènements qui mobilisent des milliers de policiers et de CRS, comme le 14 juillet ou la venue du Pape à Notre-Dame, le listing informatisé fait plusieurs centaines de pages et prévoit par le menu la répartition des personnels et la gamme de leurs interventions possibles.

Comme une ville se prête bien à la prolifération des mégalomaniques et des paranoïaques! deux folies associées qui oppressent en sens contraire les mêmes respirations: les uns se croyant capables de tout voir et de tout dominer; les autres s'imaginant que les premiers peuvent les voir à tout instant et les dominer totalement. Le Dieu omniscient et omnipotent du catéchisme se retrouve dans la figure laïque de la Société de surveillance. Pourtant, à force de parcourir cet arc tendu dont le mouvement seul permet d'obtenir des sommations provisoires qui jamais n'exigent de parler ni d'une Société ni des individus, nous nous déprenons peu à peu de l'image de la pyramide. Paris n'est pas le cénotaphe de Chéops, immense masse de pierres pesant de tout leur poids sur les épaules des esclaves écrasés sous les blocs, et dont l'extrémité radieuse appartiendrait seule au monde divin. Paris n'a pas non plus la forme d'une pyramide à l'envers

dont la base se perdrait dans les nuages, et dont la pointe aigüe viendrait déchirer le corps fragile des individus pieds et poings liés. Paris n'a pas plus la forme d'une pyramide que d'une sphère. Les lieux rares et fragiles où s'accumulent toute la puissance des oligoptiques se trouvent en bas et non pas en haut, sous nos pieds et non pas sur nos têtes, dispersés dans Paris, à notre service, restreints, incapables de nourrir aussi bien la folie des grandeurs que la crainte permanente des complots. Loin de saturer Paris de leur implacable quadrillage, ils empêchent au contraire la ville de devenir un seul bloc. Ils ressemblent plutôt à des plaques électriques réglées pour maintenir la température afin d'éviter aussi bien le refroidissement que l'explosion d'une cocotte-minute.

Fin de la séquence deuxième: Aplatir-espacer

PLAN 29

Bien avant que l'“effet papillon” ne devienne un cliché, ma fille chantait de sa voix suraigüe cette scie à l'origine obscure:

“Le chat renverse le bol
 le bol renverse la table
 la table renverse la chambre
 la chambre renverse l'escalier
 l'escalier renverse la maison
 la maison renverse la rue
 la Rue, la Rue renverse Paris
 Paris! Paris! Paris est renversé!”

Nos pères vivaient dans Paris avec le chat dangereux de la contine assis devant leur bol, sur la table, dans leur chambre au dessus de l'escalier qui pouvait retourner la Rue... Ils connaissaient la fragilité de leur position, la rapidité avec laquelle les pavés renversaient les régimes: ils portaient grande attention aux brusques bouleversements d'échelle. Etrange inversion des métaphores: ces sociétés facilement renversées ne parlaient pas de fracture sociale: nous multiplions les fractures sociales dans une société qui apparait friable alors que rien ne peut plus, semble-t-il, altérer la relation d'ordre qui mène du dominant au dominé. Le furet faufilleur de social ne pourrait-il pas redonner le mouvement à la fois de souplesse et de cohésion que nous croyions avoir perdu? Les échelles comptent moins que les instruments qui les établissent, les institutions qui les somment et les restreignent, les mouvements qui les inversent. Si le monde social est plat, on peut y respirer à plein poumons, l'espace n'y manque plus.

Quand on parle de "fracture", on imagine une société friable qu'une simple torsion suffirait à émietter. La fragilité ne proviendrait-elle pas de cet effet de zoom qui prétend faire de la Société quelque chose de plus grand, de plus haut, de plus englobant, de plus complet, de plus réel que la minuscule interaction qui viendrait s'y loger, ou qui prétend, par un traveling inverse, passer progressivement de la vue de Sirius, abstraite et totale, à la vision englobée, dominée, complète, réelle, vécue, de l'interaction face-à-face? Comme d'un niveau à l'autre rien ne se ressemble, comme on ne retrouve rien, par exemple, de M. Tibéri chez Alice Dessard, ni d'Alice chez M. Tibéri, on ne peut interpréter les passages du petit au grand que comme autant de cassures, de brisures, de ruptures, de trahisons, d'incompréhensibles hiatus. Mais le furet du social n'a pas cette fragilité. Il ne compte pas sur la ressemblance pour passer d'un lieu dans l'autre. Il ne croit

pas qu'on puisse se rendre par un zoom de la mairie du Cinquième au studio d'Alice, ni de la Préfecture de Paris à l'incendie qui vient de ravager ce squatt du Dix-huitième arrondissement; il sait qu'aucun traveling ne permet de passer du Ciel à la carte du Ciel. Il ignore tout à fait les niveaux, agnostique en matière de taille, indifférent aux qualifications de grand et de petit, de micro, méso ou macro, se faufilant sans crier gare entre les choses et les gens, cousant inlassablement des éléments de la ci-devant nature et de la ci-devant Société: son parcours obstiné s'ajoute à tous les parcours qui animent jour après jour le grand Paris, sans en retrancher un seul.

Trop souvent encore la théorie du social habite ce monde utopique où le zoom est possible: elle croit vraiment que l'on pourrait passer, par transition, du plus grand au plus petit. Elle se demande alors comment s'y prend le microscopique —l'interaction face à face— pour garder encore un sens malgré le poids écrasant du macroscopique. Inversement, croyant ne voir partout que du petit, du pointu, du ponctuel, elle cherche à comprendre comment l'agrégation de ces événements minuscules pourrait bien engendrer le grand. Tout change si l'on ajoute à la théorie, non seulement les sommes, locales et provisoires, mais encore les sommateurs et tous les canaux fragiles où ils se déplacent incessamment, eux et leurs bordereaux, ainsi que les ci-devants individus, métamorphosés en étoiles vers le centre desquelles convergent tous ces vecteurs qui viennent leur offrir une partie de leur existence —ou bien les tuer pour de bon.

Existe-t-il une somme qui permettrait d'inclure toutes les sommes, celle du ciel et du marché, celle des eaux, de la police et du temps qu'il fait? Autrement dit, existe-t-il une méta-somme, une hyper-somme, à l'intérieur de laquelle viendraient se loger toutes les sommations partielles que nous avons suivies jusqu'ici? C'est bien ainsi que, d'habitude, se découvre le social. Au lieu

d'être, comme dans ce livre, le furet qui court partout pour tracer les échelles, on le définit le plus souvent comme une sphère particulière à laquelle on pourrait rapporter des phénomènes propres qui, une fois regroupés et rassemblés, formeraient la Société. Que nous soyons ou non sociologues, nous faisons parfois, sans même y penser, ce geste englobant des deux mains qui, partant de la hauteur des yeux, vont ensuite se rejoindre à hauteur du nombril comme si elles avaient entre temps caressé les flancs généreux de quelque cucurbitacée. Ce geste typique accompagne toujours des phrases définitives sur l'importance qu'il y aurait à "replacer tous ces événements dans l'évolution générale des sociétés", "à prendre davantage en compte en compte le contexte social". Comme disent les sociologues de langue anglaise après qu'on leur ait montrés un peu trop de détails, à leur goût: "*Where is the big picture?*". Or, ce fameux contexte, aussi global qu'on veuille bien le considérer, ne sera jamais plus grand qu'une citrouille: ce que ses lèvres n'osent pas dire, les mains du structuraliste l'avouent bien volontiers. Si le ciel étoilé au dessus de nos têtes, si la loi économique aux tréfonds de notre portefeuille circulent le long d'étroits canaux, il doit en être de même de la Société. Loin d'être ce dans quoi nous résidons tous, la Société se fabrique, en tout petit, à l'intérieur même de ces nombreux centres de recherche qui coexistent sans se mêler avec ceux des producteurs de cieux et de marchés.

On pourrait même replacer sur une carte de Paris les différents conduits à travers lesquels circulent les théories du social en faisant pour la discipline sociologique ce que nous avons fait pour le Service des nouvelles du marché, pour le ciel de *SIMBAD*, pour les législatives, ou pour les attroupements surveillés par M. Henry. L'exercice serait plus difficile, il manquerait certains bordereaux, certains acheminements resteraient mal documentés, certaines transitions lacunaires,

certain regards obturés, mais on s'apercevrait malgré tout que la sociologie générale ne se forme pas des mêmes composants selon qu'on descend le Bld. St Michel ou qu'on remonte la rue des Ecoles. La globalité de la Société, elle aussi, se dessine à travers ces laboratoires, publications, institutions, colloques, dossiers, questionnaires —caves, réduits et combles. Nous n'avons pas multiplié jusqu'ici les fonctionnaires et les bureaux, les intermédiaires et les bordereaux, pour les perdre de vue brusquement sous prétexte qu'il s'agit, non plus de neurones, d'étoiles, d'eau, de prix, de flux, de votes, mais de la chose qui nous importe le plus: Qu'est-ce donc qui nous tient tous ensemble assemblés? Comment sommer tous ces groupements épars?

Ici, **rue xx(supprimé)**, dans le groupe autrefois dirigé par M. Boudon, les phénomènes sociaux se composent d'agrégations individuelles qui produisent, par une suite de transformations involontaires, des effets pervers sans former pour autant des structures sociales. Plus loin, chez M. Bourdieu, au Collège de France, l'action individuelle doit toujours se situer à l'intérieur d'un champ qui ne la détermine certes pas, mais qui seul peut lui donner un sens. Si nous remontons la rue Laplace pour aller au CREA, chez M. Dupuy, on va s'apercevoir que les structures existent bien mais par un phénomène d'auto-organisation qui ne ressemblent ni à la seule agrégation ni au champ. Cette dispersion n'a rien, en elle-même, de choquant: un sociogramme des cosmologues parisiens ne montrerait pas un accord beaucoup plus grand sur l'évolution des naines blanches ou sur l'origine du *Big Bang*. D'ailleurs, la matière relevée, prélevée, transformée, sur lesquelles chacun de ces centres travaille diffère du tout au tout: ici, des statistiques et des exemples stylisées; là, de grandes enquêtes par questionnaires; là bas, des modèles empruntés à l'économie. Le mot de sociologie a tout d'un faux-ami, et sa définition va changer à nouveau si nous

descendons la Montagne Ste Geneviève pour nous rendre au GSPM, chez Luc Boltanski et Laurent Thévenot, de l'autre côté du Luxembourg, ou en bas du Bld. St Germain pour aller visiter le groupe de M. Crozier, ou si, dans un mouvement de rare ouverture d'esprit, nous remontons le Boul'Mich pour aller prendre un café avec les chercheurs du CSI, à l'Ecole des mines...

En dépit de la mégalomanie péché mignon des sciences sociales, il n'y aurait pas grand sens à dire qu'un seul de ces laboratoires à sommé la Société tout entière. Autant dire que le service des eaux peut se mettre en veilleuse sous prétexte que le dispatcheur d'EDF surveille à lui seul tout le réseau électrique, ou que la police judiciaire peut disparaître puisque la police en tenue tient à l'oeil les groupements de plus de cinquante personnes. Il n'y aurait pas grand sens à dire, à l'inverse, que ces laboratoires ont tous également raison et que l'addition de ces sociologies partielles feraient une belle sociologie générale. Dans quel bureau? dans quel dossier? dans quel article? dans quelle conférence? l'iréniste, l'éclectique, l'œcuménique supersociologue pourrait-il assembler la somme composée des "acteurs" du CSO, des "acteurs-réseaux" du CSI, des "personnes" du GSPM, — sans parler des "catégories socio-professionnelles" de l'INSEE et des "xx" ("courants socioculturels") de la COFREMCA (dont les bureaux, de toute façon, se trouvent rive droite!)? Il en est des sociologies comme des lignes de métro: on peut établir entre elles des interconnexions, mais à condition de creuser à nouveau frais et plus profondément une nouvelle ligne comme *Eole* ou *Méteor*, ce qui ajouterait des couloirs à d'autres couloirs —et pourrait creuser des déficits plus profonds que les carrières de gypse. On peut ajouter des sociologies au monde social, on ne peut pas en soustraire. Ce que la notion de Société voulait ramasser en une impossible totalité, le furet que nous suivons dans ce livre le laisse se déployer librement. Il faut

ouvrir les cages où la Société nous tenait enfermés! On ne peut jamais dire comme Rastignac: “Paris, à nous deux!”, mais toujours: “Paris, à nous quatre millions.”

PLAN 30

Séquence troisième: Distribuer

Tout est calme au service de la Voirie, devant la plus belle carte en couleurs qu'on ait jamais faite de la Ville-lumière. Si l'on veut comprendre à quel point Paris se plie et se replie, s'enroule et se feuillette sur lui-même, c'est là qu'il faut aller. Impossible aujourd'hui de donner un seul coup de pioche sans déranger un câble téléphonique, crever une adduction d'eau, laisser s'échapper un jet de vapeur du chauffage urbain, interrompre les feux de circulation, écorner un trottoir, déplacer une rembarde de fer, arracher un panneau, enlever une grille d'arbre, ouvrir un regard d'égout — sans parler des sarcophages gallo-romains qui dorment, coincés entre un métro et un parking, dans l'attente de la résurrection ou du musée. Pour s'y retrouver, les agents de la Voirie, ont décidé de tout noter. Pénélopes dont les marteaux-piqueurs défont chaque jour le travail d'archivage effectué le jour précédent, ils essaient de rattrapper, par des signes et des icônes, l'emplacement de tous les objets officiels qui forment l'espace public de Paris (comme les mers sur une carte de géographie, les grands blocs unis et sans détail représentent sur l'écran les espaces privés: pullulement d'existences dont la Voirie n'a pas à connaître). Cet admirable inventaire de toutes les traces, cicatrices, pliages, éventaires, édicules, tranchées et réseaux qui strient l'espace public, c'est notre carte du Tendre: c'est elle qui va nous guider à travers les labyrinthes d'actions et de

passions, d'attentes et de répulsions, d'appels et d'anticipations, qui forment la véritable démographie de Paris.

Paris est plat comme la main. Plié peut-être, replié à la manière d'un *origami*, mais plat en tous points, sans que jamais la distance entre deux circonstances y soit jamais abolie. Aujourd'hui encore, tout déplacement doit se payer en monnaie sonnante et trébuchante: en lettre recommandée, en escalator, en ascenseur, en liaison téléphonique ou radio, en essence, en diesel, en huile de coude. Enlevez tous ces intermédiaires, Paris se déploiera comme une carte qui pourrait recouvrir la surface du Sahara; dépliez la Ville-Lumière, elle serait aussi vaste que la Sibérie. Victor Hugo et Tocqueville s'en apercevaient bien, lorsqu'ils durent, en 1848, aller prévenir les parisiens, au nom de **l'Assemblée (la Chambre)**, que Louis-Philippe était en fuite, la régence impossible et la République proclamée. Sans télévision ni téléphone cellulaire, sans motards bombant à travers la ville toutes sirènes hurlantes, sans même un porte-voix, ils durent, à pied, parcourir le vieux Paris tortueux, enjamber une à une les barricades, parlementer avec chaque groupe d'émeutiers plus ou moins menaçants, se trouver pour chaque rue, chaque pâté de maison, un délégué capable de relayer la nouvelle au milieu des rumeurs contraires qui zigaguaient de bouche à oreille à travers la ville. Ils arpentaient Paris, nos deux parlementaires, ils mesuraient l'indéfinie distance qui séparaient déjà les quartiers et les classes, vérifiant avec leurs yeux, leurs pieds et leur voix éraillée, que, sans un immense labeur, rien ne pouvait unifier le corps politique du grand Paris. Heureux ancêtres qui vivaient dans la chaleur du Paris virtuel: l'information *double-click* ne leur donnait pas encore l'illusion d'un contexte global aux nécessités inéluctables.

Quand les techniques font défaut, quand la chance d'une grève ou l'occasion d'une panne nous privent des moyens de communication et de transport, chacun réapprend, en marchant et en parlant, que le monde social est bien plat, qu'il faut le composer tête de pipe après tête de pipe, cage d'escalier après cage d'escalier, concierge après concierge. Quand l'émeute gronde, personne ne croit qu'il existe une Société toujours déjà présente et de petits individus qui viendraient s'y loger. De chaque point, l'insurrection peut venir, une nouvelle totalité, un nouveau régime, en marche dans Paris, offerts aux parisiens. Passer de Paris réel au Paris virtuel, c'est retrouver le chemin de ces totalités en puissance, de ces virtualités éparses, oui, de ces anciennes vertus (le mot "virtuel", ne l'oublions pas, descend lui aussi de *virtus*, mot favori des vieux Romains), de ce plasma, fine couche d'argile dont on dit que Prométhée se servit jadis pour façonner Pandore.

C'est aux objets qu'il nous faut maintenant nous intéresser pour comprendre ce qui tient ensemble, jour après jour, la vie de la grande ville —objets méprisés sous le nom de "cadre urbain" mais dont l'exquise urbanité tient, au contraire, la clef de notre vie commune. Feuilletés à l'intérieur de leur sagesse oubliée, se tiennent tous les mouvements, toutes les durées, toutes les duretés, que les anciennes formes du social ne savent plus recueillir —individus et Société, champs et structures. Il semble que la grand ville soit encore plus peuplée que Babylone et qu'une multitude de petits êtres s'y agitent dont l'action combinée va donner hauteur, largeur et profondeur à ces réseaux entremêlés que nous avons décrits jusqu'ici aussi plats qu'une limande. Si la matérialisation informatique nous avait permis de disséminer la Société dans une foule de bureaux épars faiblement éclairés, la matière va nous permettre de redistribuer l'action des vivants et des morts, des absents et des présents, des actuels et des virtuels.

Figure neuf. Formater, ou grandeur et misère du mobilier urbain

PLAN 31

“Paris possède sur son sol approximativement et à titre d’exemple 770 colonnes Morris, 400 kiosques à journaux, deux kiosques théâtre, 700 mâts porte-affiches, 2000 mobiliers d’information avec affichage publicitaire, 400 sanisettes, 1.800 abribus, 9.000 horodateurs, 10.000 feux de signalisation, 2.300 boîtes à lettres, 2.500 cabines téléphoniques, 20.000 corbeilles, 9.000 bancs”, affirme le fort volume publié par la Commission municipale du mobilier urbain, et qui permet à tout architecte, aménageur ou paysagiste de commander un lot de potelets — piquets surmontés d’une boule qui transforment nos trottoirs en jeu de quilles—(173 frs.), ou un horodateur de type Schlumberger (2.500 frs.), ou même un abribus modèle trafic (66.300 frs.). Le guide note avec humour qu’il manque aujourd’hui la catégorie des “éléments de justice” “potences et échafauds qui constituaient, après les bornes et les fontaines, la troisième famille de mobilier urbain heureusement disparue”! (Au nombre de visages suppliants et de corps suppliciés que l’on voit le long des couloirs et des trottoirs de Paris, peut-être la Commission fait-elle preuve de beaucoup d’optimisme.)

Devons-nous compter les ustensiles de ce capharnaüm parmi les habitants de Paris? En partie, puisqu’ils anticipent tous le comportement d’habitants génériques et anonymes auxquels ils font faire, par anticipation, un certain nombre d’actions. Chacun de ces humbles objets, sanisette ou corbeille, corset d’arbre ou plaque de rue, cabine téléphonique ou panneau lumineux, se fait une certaine idée des parisiens auxquels il fait parvenir, par la couleur ou par la forme, par l’habitude ou par la force, une injonction particulière, une assignation propre, une autorisation ou une

interdiction, une promesse ou une permission. La boîte aux lettres jaune vif nous fait déjà, de loin, lever le bras pour y enfiler l'enveloppe; les bornes (791 frs.) interdisent catégoriquement aux voitures de monter sur le trottoir —et brisent les mollets des malvoyants; les corsets d'arbre (300 frs.) permettent d'y attacher la chaîne des vélos (qu'elle déconseillent instamment de voler) et protègent l'écorce contre les dégradations; les corbeilles tulipes (500 frs, plus 200 frs de pose) accueillent les détritrus de jardin, mais comme les grandes poubelles dites bornes à clapet (5.930 frs) attireraient aussi les bombes on les a condamnées pour la plupart, remplacées par de petites potences vertes portant des sacs qu'on a choisis transparents afin que les agents puissent vérifier qu'aucun pain de plastic ne voisine avec les restes de hamburgers; les abribus Norman Foster (disponibles pour la coquette somme de 84.700 frs.) autorisent à se protéger de la pluie, de poser délicatement le postérieur mais, à la manière des "miséricordes" des stalles d'église, elles interdisent de s'asseoir et encore plus de s'allonger —les dispositifs anti-mendiants sont aussi nombreux que ceux qui luttent, sans grand espoir, contre l'invasion des voitures par une infinité de bornes (dites Passy, Prestige, Potelet-borne, Saint-André, arceau rabattable, et autres garde-corps). Si vous doutez de l'immensité des interdits et des permissions, de la répartition obstinée des ségrégations et des sélections que pratiquent, jour et nuit, la multitude de ces objets, équipez-vous d'une poussette ou asseyez-vous dans une chaise roulante. Sauf exception, vous ne dépasserez pas cent mètres avant de vous trouver interdits de séjour. Celui qui circule à l'aise et se rit des obstacles, c'est donc bien que tous ces objets l'autorisent à habiter Paris.

Il y aurait, par conséquent, quelque injustice à ne pas compter parmi les habitants ces êtres aux formes multiples mais standardisées qui servent comme autant de reposoirs, de porte-manteaux,

d'occasions, de signaux, d'alertes et d'obstacles aux parcours que chacun de nous trace à travers la ville. Beaucoup plus qu'un cadre indifférent à nos passions subjectives, ils font toute la différence, au contraire, entre un trajet réussi et un échec. Pierres jetées à travers un gué, piles de pont, prothèses, échasses, mains secourables, ils servent de maillons aux chaînes qui nous retiennent dans la ville. Leur action lilliputienne compose en parti le moi circulant, sorte de cerveau externe qui servirait de pendant au cerveau interne: à la multiplicité des neurones, il faut l'appui constant de ces injonctions innombrables dont l'activité varie de seconde en seconde.

PLAN 32

Cet automate de banque me demande d'introduire ma carte dans la fente et de taper mon code confidentiel à l'abri des regards. Non, il ne "me" demande pas, il demande à "quelqu'un qui parle français, qui sait déjà ce qu'est une carte bancaire et qui a mémorisé un code confidentiel", de s'exécuter. Il s'adresse à un client de banque générique et à un être humain ergonomique — ni nain, ni géant— doté de certaines propriétés —parler le français— et d'une dizaine de milliers de neurones —un pigeon sans doute, après une centaine de séances de dressage, saurait le faire exactement aussi bien que moi. "Moi je" viens remplir à peu près avec ma carte et mon code la place assignée par le dispositif. A quelques ajustements près, j'oblige l'automate au sens où l'on dit poliment "Je suis votre obligé" et j'occupe donc la place assignée pour moi par l'ergonome, l'informaticien, le vidéographe et la compagnie de banque qui ont préparé —pour eux, pour nous, pour "on"— ce site où je viens me loger.

Dés que je quitte mon automate avec mes billets, je me retrouve sur le Bld. St Michel, et me voilà pris en charge partiellement par une autre administration, une autre institution, celle qui

s'efforce — sans jamais y parvenir— de canaliser les piétons pour qu'ils traversent la rue sans se faire écraser et surtout sans gêner les automobilistes hurleurs, râleurs, pollueurs, chauffards et klaxonnants. Attention, ne faisons pas l'erreur de supposer que cette autre administration pense au même usager que celui de la banque. Le premier était doté de capacités cognitives assez rudimentaires et d'une identité unique: son code confidentiel mémorisé et enregistré à l'abri des regards, alors que le suivant —celui qui devient le suivant à cause du parcours que j'ai choisi— n'a pas de ces subtilités: on m'assigne maintenant une musculature, une résistance et une agilité telles que si je veux traverser directement le boulevard j'en sois empêché par une grille de 80 cm de hauteur, 140 cm de longueur et 8 cm d'épaisseur, modèle Croix de Saint André, avec ou sans macaron, qui coûte 403 frs (plus 600 frs de pose), et qui ~~peut résister à des pressions de xxkilopascals~~ ~~une circulaire de la mairie précisera ce point~~ (d'ailleurs n'a pas pour objet de résister à de fortes pressions, mais seulement d'inscrire en dur les conseils de la mairie). Cette barrière non seulement m'interdit de passer, mais manifeste en plus une forte discrimination contre les vieux: des jeunes gens agiles sautent par dessus le garde-corps et font du gymkana entre les voitures, alors que moi je reste coincé de l'autre côté, forcé d'obéir à ses injonctions. Elle m'oblige à faire un détour pour me trouver juste en face du passage clouté —le mot est resté bien que les clous, apparus en 1927, soient depuis 1975 remplacés par des bandes rendues obligatoires depuis 1988. Vais-je traverser? Cette fois-ci, une troisième administration m'assigne encore une compétence nouvelle: savoir respecter l'injonction symbolique d'un signe d'autorité rouge ou vert figuré par un petit bonhomme auquel personne ne semble prêter attention (15.000 frs pour le feu tricolore, plus 10.000 frs de pose hors câblage). J'hésite. Les automobilistes n'hésitent pas, eux, ils

passent au rouge, pourquoi devrais-je attendre le vert? Tiens, voilà qu'en hésitant, je mobilise soudain toute une indignation morale: "C'est quand même injuste, ils peuvent passer parce qu'ils sont dangereux et j'hésite parce que je suis faible." Celui qui a cru pouvoir, avec un petit personnage vert lumineux, empêcher les parisiens de traverser au rouge n'a pas la même idée de moi —de eux, de nous, de on— que celui qui a placé de solides barrières pour obliger les moins ingambes à faire un détour. Il les croit, à tort, respectueux de l'ordre, capables d'obéir à un signe, alors que, la minute d'avant, il pensait que les parisiens ne savaient obéir qu'à des rapports de forces.

Me voici rue St André des Arts. Je viens de lire dans la somme de Bernard Rouleau sur l'évolution des rues de Paris qu'il s'agit là d'un tracé qui remonte au néolithique: les chemins des chasseurs-cueilleurs venant passer le gué, en provenance d'Orléans, sinuaient déjà le long de cette même courbe, exactement, pour éviter les marais que la Seine, alors capricieuse, formait à cet endroit. Je coule le long de cette rue comme un ruisseau le long de son lit. Cela fait plus de trois mille ans peut-être que ce déplacement d'est en ouest n'a plus donné lieu à une décision consciente: je suis le tracé de la rue comme les troupeaux de rennes, peut-être, suivaient déjà la marque des sabots de leurs prédécesseurs avant que Lutèce existât. En quoi cette action diffère-t-elle de la précédente? Pas un moment d'attention n'est nécessaire. Je ne suis même pas forcé par une barrière; aucune loi n'exige le respect; j'avance sans y penser. Si, justement, j'y pense. Eh oui, bien sûr, grand lecteur de livres sur Paris, je réfléchis tout haut aux raisons qui font que je ne réfléchis même pas en dévalant l'étroit conduit de la rue St André des Arts. D'ailleurs, une rame de Stark (le prix n'est pas donné, mais la fiche explique son usage: "Identifie un lieu à caractère

historique dont [elle] raconte brièvement le passé, doit être facilement accessible tout en évitant de rompre l'harmonie du site") vient me rappeler ce que je viens de lire dans les livres, rendant pour l'histoire et le temps le même service que les plaques de rue pour la géographie et pour l'espace. Se balader dans la ville, c'est retrouver partout les manuels et les cartes.

Je ne fais pas que traverser Paris: le "je" traverse aussi des formes d'action, des régimes d'intelligence qui n'ont entre eux presque aucun rapport. Devant l'automate de banque, il fallait que je me comporte comme un être générique doté seulement d'un code individuel; pressé contre la barrière de contrôle, j'étais une force mécanique pesant contre une autre force mécanique; devant le feu tricolore, je devenais un lecteur de signes, capable de comprendre un interdit; en injuriant l'automobiliste chauffard, je me transformais en un citoyen moral indigné; en descendant la rue St André des Arts, je rejoignais sans y penser le flot naturel des pèlerins; en lisant le livre de Rouleau, je virais à la philosophie, méditant sur l'influence silencieuse des formes cachées. D'une seconde à l'autre, des régimes d'action différents se relaient pour me faire passer d'une compétence à une autre compétence. Je ne suis ni aux commandes, ni sans commandes: je suis formaté. On m'offre des possibilités d'existence qui reposent dans des dispositifs épars, fourmillant à travers la ville. Je vais d'une offre à l'autre. Je saisis, pour avancer plus loin, le petit morceau de programme d'action que d'autres ont collé pour moi sur chaque dispositif, comme nous le faisons enfants lors des jeux de piste, sans savoir le but ni l'intention, mais en discernant de proche en proche les messages cryptés qui nous dirigeaient vers le message suivant.

La bataille fait rage, dans l'industrie informatique, pour savoir s'il faut doter les micro-ordinateurs de tous les programmes et de toutes les capacités possibles, ou s'il faut au contraire les

laisser bêtes et bon marchés mais solidement reliés au réseau par des conduits à grand débit qui se chargeraient de transmettre, à la demande, les seules petites pilules ou capsules d'intelligence nommées *applets* qui seraient nécessaires à chacun pour le traitement de ses propres données. La métaphore du *Network computer* n'est pas mauvaise. Au lieu d'un personnage intelligent, lourdement équipé, doté de tous les programmes d'action possibles — du traitement de texte aux *softwares* de reconnaissance d'image, aux traducteurs automatiques — déambuler dans les rues de Paris force à imaginer plutôt un acteur léger, agile et peu coûteux mais suffisamment relié aux circonstances pour pouvoir importer des dispositifs les compétences nécessaires à la séquence d'action dont il a besoin, sans qu'il ait à s'encombrer pour autant de la totalité des programmes. Circulant de proche en proche, je reçois de la situation le peu dont j'ai besoin pour continuer mon chemin. Je suis donc dans la même situation que les oligoptiques: aveugle mais branché, partiellement intelligent, provisoirement compétent, localement complet.

PLAN 33

Le moi dont j'ai besoin pour passer d'une assignation à l'autre n'est donc ni un individu, ni une force, ni une marionnette, mais plutôt le fil qui relie ces capsules successives de mois anticipés et formatés par d'autres: lui aussi, comme tout le reste du monde social, circule. En passant le portillon de la station de métro St Germain j'active un capteur — à moins de sauter le portillon ce dont un dispositif de double bouclier cherche à m'empêcher — qui fait aussitôt de moi, quelque part dans les calculs de la RATP, un nombre entier venu s'ajouter à d'autres nombres entiers pour calculer les flux. Je suis donc venu nourrir, par mon comportement, le dispositif de capture, de saisie, de la Régie. En descendant le grand escalier, je m'appuie sur la rampe, petit guide de

fonte forgée qui m'évite le risque de tomber et se prête à ma main: certes, la Régie n'a pas anticipé mon moi personnel, mais le moi standard défini par l'ergonomie, et qu'elle a incorporé dans le cahier des charges de sa rampe. La rame arrive, et voilà que la Régie me rend en offre de transport ce que je lui ai donné sous forme de signal de demande: elle ajuste le trafic au flux des voyageurs. Pourtant, dès que la rame démarre, je ne deviens pour la RATP qu'un poids moyen, qui a fait l'objet de tests nombreux où l'on m'a remplacé, sans pitié aucune, par de lourds poids en fonte. Je ne compte plus que sous la forme d'une masse qu'un moteur électrique doit pouvoir déplacer sans à coups. Etrange personnalité composite: quintal de fonte anonyme, je peux quand même tirer le signal d'alarme qui me désignera aux yeux de tous comme la source d'une action responsable et individuelle. Tout change de nouveau à l'arrivée dans la station: flash d'intelligence; obligation d'être libre; décidé à descendre; capable de lire et de vouloir; bouffée de conscience; mais cela ne dure qu'un court instant: à travers les couloirs, me voilà maintenant qui navigue au radar, suivant la foule et les habitudes, sans plus de neurones actifs que ceux nécessaires au pilotage automatique qui me guide vers la sortie, avançant, de seconde en seconde, tenu comme par une invisible main courante. La RATP a tapissé le métro d'une multitude de formatages qui s'adressent à des êtres génériques de formes, de natures, de consciences, d'intentionnalités différentes —résumées sous le mot d'utilisateur— et moi —le moi baladeur, circulant, transversal, le moi chaînage et mouvement— je saisis ou non l'une ou l'autre de ces assignations, remplissant une figure ou une autre selon que j'ai pris la rampe, enjambé le parapet, ou me suis jeté sous le métro à la grande frayeur des conducteurs...

PLAN 34

Oui, le moi est bien dépassé, mais pas, comme on le croyait naguère, par une Société dont il constituerait une cellule, un membre, une personne, un individu: ce qui le dépasse c'est la multitude de ces êtres, de ces mois proposés, avec laquelle il partage tous les jours son habitat et dans les replis desquels il vient loger les plis de son corps multiple. Bombardement continu d'offres d'existence qui viennent vers lui sous forme de rayonnement, de pulsations, de flashes: vitrines remplies de mois possibles, visages chargés d'intentions, panneaux saturés d'occasions. Considérons les êtres multiples qui viennent se glisser dans la salle de notre café mascotte. Quel rapport entre les vaches dont le cuir a fini en banquette rouge, et le café, savant mélange provenant des quatre coins du monde et choisi tout exprès pour le Flore? Tous agissent pourtant et pèsent sur l'action, mais sans former une liste homogène: chacun se relie à une histoire dont le rythme et le tempo diffèrent du tout au tout. Voilà cent treize ans que le Flore abrite les dialogues d'amoureux et que les académiciens viennent y lire le journal. Les banquettes, vite usées, doivent être retapissées tous les cinq ans. Ce café express, encore tiède, on vient de le passer il n'y a pas trois minutes. Qui dira l'ancienneté des corps engagés dans une conversation un peu vive? Rien de moins homogène qu'un vivant: quelques millions d'années, peut-être, pour ce cœur qui bat plus vite, pour cette ancestrale partie du cerveau qui renifle en défaillant; quelque générations pour cette peau très pâle — le nez du grand père, la fossette de la grand-mère, l'humour détaché du père. A l'instant donné, autour des soucoupes, viennent conspirer, respirer, des agents, des agencements de temps différents, de matériaux épars, plissés, pliés, combinés, dont la plus grande partie agit en silence. Dans les mots mêmes, dans le bruit conscient des mots, il n'y a pas plus d'unité que parmi ces êtres hétérogènes qui peuplent la grande salle. Ce petit mot "salaud" n'a pas

le même âge que les formes d’argot branchés, que ce mot “branché” lui-même qui date des ordinateurs alors que le mot “argot” remonte à l’an de grâce 1628. Et de quand date, au fait, l’idée de se donner rendez-vous au Café de Flore pour y refaire le monde? Ce petit trope vient des années d’après-guerre et des reportages de *Life* ou de *Match* sur l’existentialisme germanopratin — discrète publicité soigneusement entretenue par le gérant du Flore. L’interaction rassemble en un seul bouquet les temps dispersés.

Difficile, on le voit bien, de parler de relation intersubjective, d’interaction face-à-face: trop d’interférences, trop d’agissements, trop de pliages, trop de matériaux hétérogènes — bois, acier, rotin, langue, coeur, sang, gènes, neurones, tropes, figures —, trop de temporalités diverses — millions d’années, siècles, minutes, secondes, instants. Non seulement l’interaction n’est ni homogène, ni synchronique, mais elle n’est pas non plus synoptique: la plupart des éléments qui y participent n’apparaissent au regard qu’à l’occasion d’une crise ou d’un dérangement: une banquette trouée, une table bancale, un café renversé, un rhume qui ajoute ses microbes aux mots d’injure, une montre arrêtée, un estomac qui gargouille, un parfum violent qui chatouille, une dispute qui monte au nez comme la moutarde. Sans ces minuscules accrocs, leur action serait passé inaperçue. D’autant que ces agissants, qui ne sont jamais visibles au même instant, ne pèsent pas du même poids dans l’interaction: celle-ci n’est jamais, si l’on peut dire, isobare — on ne peut faire une carte des pressions qui s’exercent en tout point sur nous. La table de marbre “retient” le coude plié et agit comme une force dont le **momentxx(moment)** serait calculable; la coiffure “attire” l’oeil; les mots “séduisent”; la veste “protège” du froid; le coeur “bat” plus vite; les gènes “expriment” des protéines; les neurotransmetteurs “saturent” leurs récepteurs; le garçon

“surveillance” du coin de l’œil les clients; l’amoureux, hier encore fasciné, se “détache” lentement. Aucun de ces verbes n’exprime une pression égale qui façonnerait l’interaction de la même manière, avec la même nécessité, la même inertie, la même cohésion, la même causalité. Les intervenants d’ailleurs se demandent ce qui leur arrive, la conversation fait des tours et des détours, les voilà tout saisis par le bruit de la tasse de café qui se renverse, malaises et irruption précipitée d’agissants: aucun d’eux ne savait qu’ils se trouvaient au bord de la rupture... Non, décidément, le petit mot commun d’intersubjectivité ne convient pas pour décrire cette foule hétérogène aux temporalités si différentes, aux pressions si multiples. “Interobjectivité” peut-être?

Figure dix. Performer, ou “Porte d’Orléans - 09 mn”

PLAN 35

Dés qu’on s’attache non seulement aux traces laissées par les bordereaux et les pancartes — ce que les Américains appellent si joliment *the paper trail*—, mais aussi au sillage des actions de fer, de pierre, de laiton, de chair que chacun des êtres passés a légué à ces survivants, Paris subit la plus explosive, la plus galopante des inflations démographiques. Les agissants pullulent. Nul besoin, pour expliquer nos comportements, notre moralité, nos attachements, d’aller chercher la force inlassable d’une invisible structure. Mieux vaut s’en remettre à ce Tiers-état méprisé dont la multitude assure en silence le respect des absents. Nous partageons la ville avec un autre *demos* qui n’a pas la forme usuelle des humains de chair et d’os.

De plus en plus souvent, sur le haut des statues, sur les corniches des bâtiments, à l’intérieur des passages, sur les étroits balcons, on voit se hérissier des porcs-épics d’acier. On n’a pas trouvé

d'autre moyen, semble-t-il, pour empêcher les pigeons de conchier les monuments. Insensibles aux panneaux, aux signaux, aux conseils, aux avertissements, aux rappels historiques, les volatiles — ainsi en ont décidé les éthologues, fonctionnaires de la Ville — ne sont finalement sensibles qu'à la douleur que peuvent leur faire subir de longues pointes acérées. On pourrait dire de ce dispositif qu'il discipline les pigeons: il se prépare à les recevoir, il anticipe leur comportement, il incorpore une éthologie de base, il offre tout ce qu'il faut aux oiseaux pour se comporter de bonne manière lorsqu'ils ont la tentation de transformer le Louvre, par exemple, en île à guanos. Un interdit se marque par le truchement de clous d'acier que seul un fakir trouverait voluptueux. Ne croyons pas qu'il s'agit là d'un dispositif cruel réservé aux bêtes. Un esprit malade a fait la même innovation, non plus pour les pigeons mais pour les pigeonnés: les clous sont un peu plus larges, les pointes moins acérées, l'espacement plus grand. Voilà qu'au bord de cet automate de banque, on veut éviter que le cul des mendiants ne viennent prendre un peu de repos en effrayant les usagers friqués: des clous disposés le long de la banquette viennent la rendre inutilisable aux pauvres — les pigeons, en revanche, y nicheraient tout à leur aise. Une autre assignation définit par la force comment le mendiant doit se comporter: autorisé à marcher, il n'a pas le droit de s'asseoir.

On pourrait imaginer bien sûr qu'un policier vienne faire inlassablement circuler ceux qu'on appelle pour cette raison les "sans domicile fixe"; qu'un effrayeur de pigeons tire des pétards pour chasser les roucouleurs impénitents; qu'un gardien de square siffle à chaque fois qu'un enfant marchera sur la pelouse; que des piétons en colère s'ameutent pour soulever les voitures qui se parquent sur leurs trottoirs; qu'un porteur d'eau offre d'abreuver les touristes avec un gobelet de

fer. Mais les objets ont cette particularité de remplir ces fonctions en l'absence de ceux auxquels ils servent, en quelque sorte, de délégués, de truchements ou de lieutenants: des clous, des aiguilles, des grilles, des bornes, des fontaines Wallace, chacun de ces agissants garde la trace pliée de ceux qui peuvent, grâce à eux, s'absenter: les gardiens et policiers vaquent à d'autres occupations: les automates veillent. Les objets offrent donc deux faces: du côté de ceux qu'ils formatent, ils multiplient les occasions d'exister; du côté de ceux qu'ils remplacent, ils multiplient les occasions de s'absenter. Anthropogènes sur leur avers; sociogènes sur leur revers. Voilà qui explique le nombre d'habitants partiels et l'impression continuelle que nous avons tous, en ville, d'être dépassés par les événements: la plupart des habitants présents n'ont pas forme humaine; la plupart des agissants humains ont depuis longtemps disparu. Aucune forme transcendante ne les tient tous pour autant; il se trouve seulement que les objets transportent à travers le temps l'action qu'on leur a remise, un peu comme ces pilules-retard qui distillent lentement dans le sang les précieuses molécules qui seraient nocives à haute dose.

PLAN 36

Lorsqu'ils définissent des phrases qui ne décrivent pas un état de choses mais qui produisent ce qu'elles disent, les linguistes utilisent le verbe "performer". Il ne s'agit pas d'informer, mais de faire exister ce qu'on dit par le fait même qu'on le dit: "La séance est ouverte" ouvre la séance alors que "Votre chapeau est blanc" ne produit pas pour autant de chapeau blanc —sinon dans la main experte d'un prestidigitateur. L'acte administratif qui désigne la rue "Gaston Rebuffat", la fait exister aussi comme rue Gaston Rebuffat. Toutefois, l'intérêt du mot performatif ne tient pas à cet acte de génération spontanée qui rappelle un peu trop le *fiat lux* du Créateur, mais à

l'irréversibilité de ses conséquences: une discussion un peu plus vive au cours de la séance de la Commission des noms de rue, et voilà qu'il aurait fallu commander d'autres plaques pour illustrer un autre nom que celui du courageux alpiniste. Il est trop tard maintenant: Mme Le Cam, souvenons-nous, a "brûlé" ce nom sur le plan de Paris. Mais l'action performative va beaucoup plus loin encore lorsqu'elle ajoute aux plans et aux papiers les murs et les maisons qui n'étaient jusque-là que des marques ténues sur les bleus des chantiers. Grâce au bâti, le mort tient le vif. Les étudiants ont depuis longtemps remplacé les bonnes dans les sixièmes étages des immeubles Haussmaniens. Il n'empêche que les escaliers de servive continuent de les obliger à grimper à pied s'ils veulent rejoindre leur soupentes: ils n'ont pas droit à l'ascenseur. La disposition des murs transporte toujours la discrimination qui l'avait inspiré et qu'aucun propriétaire, aussi généreux qu'il soit, ne peut ignorer.

Ce sont les petits performatifs qui permettent d'établir la liaison curieuse entre des lieux clos où la plus petite discussion suffit à modifier de fond en comble une interprétation et le monde à échelle un qu'on ne peut plus modifier, sinon à grand frais. En les suivant, on passe donc toujours, par degrés insensibles, d'un lieu à un autre lieu, mais, cette fois-ci, à travers le temps. La communauté des morts et des vivants transite par ces déplacements invisibles que seuls un dossier d'archives permet de rendre assignable. Entre l'action des uns et celle des autres, aucun passage mystérieux par l'Esprit du temps, mais des passerelles de papier suivant des ponts de pierre et qui mènent à des liens de chair.

Sur la ligne B, lorsque le RER venant de Chatelet entre en Gare du Nord, les voyageurs qui se trouvent dans la deuxième ou la troisième voiture sursautent au bruit violent que provoque la chute des pantographes qu'on rabat pour éviter qu'ils ne fondent: c'est le moment où l'on passe

d'un courant de 1.500 Volts, propre à la RATP, au courant de 25.000 Volts qu'a choisi la SNCF. Les rames bi-courants gardent encore la trace d'une des plus étonnantes performances qui aient marqué la forme souterraine de Paris. Pour éviter que les méchantes compagnies de chemin de fer n'envahissent la ville en reliant les unes aux autres leurs gares par des tunnels qui eussent pour toujours échappés à sa juridiction, le Conseil municipal radical, au tournant du siècle, imposa au nouveau métro de ne ressembler en rien aux chemins de fer: les tunnels devaient être d'un gabarit tel que jamais les trains ne pourraient y pénétrer; on parla même de modifier l'écartement des voies, mais le Ministère de la défense finit par s'y opposer. Une discussion sur plan, un vote de la mairie, un renversement d'alliances, une élection surprise, chacune de ces actions minuscules aurait suffi à bouleverser l'étrange pacte de Yalta qui devait séparer pour toujours les chemins de fer et le métro. Une fois les tunnels creusés, tout changement d'avis devenait impossible. Cinquante années plus tard, les ingénieurs chargés de l'interconnexion entre la SNCF (nationalisée depuis) et la Régie autonome, eurent tout le temps de mesurer ce que voulait dire le mot performatif: ils durent défaire à coup de milliards l'incompatibilité entre les deux réseaux que la mairie de Paris avait coulé dans le béton, sinon dans le bronze. Ils sont d'ailleurs loin d'en avoir effacé toutes les traces comme le signale, en plus du choc violent des pantographes, le petit message trop souvent entendu: "Par suite d'un mouvement social d'une certaine catégorie de personnel SNCF, l'interconnexion est suspendue à Gare du Nord".

PLAN 37

On a raison, peut-être, de parler de "poids des structures", à condition de prendre le mot "poids" au sens littéral et non figuratif. Mêlée à des tonnes de pierres et d'acier, une interprétation pèse

tout autrement... Lorsque le baron Haussman décida de dégager le vieux quartier de la Cité pour y construire la Préfecture où se trouve aujourd'hui le PC où veille M. Henry, un souffle d'air, une pétition, une émeute, aurait pu renverser son plan. Une fois les habitants chassés, les vieilles venelles médiévales rasées, les taudis abattus à la masse, l'interprétation du baron devient le monde dans lequel les suivants devront vivre. Nous habitons encore aujourd'hui dans les rêves matérialisés d'Haussman. Il nous tient par des fils qui ne sont pas faits seulement d'arrêtés municipaux, de gabarits obligatoires, de réglementations, mais qui nous obligerait aussi, si nous voulions les suivre, à passer comme des fantômes à travers les murailles.

PLAN 38

Un dossier d'archive, retrouvé par hasard, nous permet justement de jouer au fantôme en révélant à Emilie le travail oublié de son grand père, parti rejoindre, sans crier gare, le monde des invisibles. Haussman n'avait saccagé le vieux Lutèce et dégagé le parvis de Notre-Dame que pour le livrer aux voitures et aux autobus: 20.000 véhicules par jour au début des années soixante. Les sociétés de guide-express, celles qui font visiter Paris en trois heures (Galeries-Laffayette y compris) le savaient parfaitement, qui cherchaient à grand peine une place pour leurs cars et qui sacrifiaient un quart d'heure de cette course contre la montre pour permettre aux clients de se prendre en photo juste devant les trois porches, histoire de constater les vastes proportions de l'église et la finesse des statues. C'est à André Hermant, architecte de la Reconstruction et à son collègue Jean-Pierre Jouve, que l'on confia la tâche d'imaginer le nouveau parvis. Il fallait trouver une solution qui concilie plusieurs paramètres contradictoires: détourner la circulation, pratiquer enfin les fouilles indispensables, dégager pour la cathédrale un parvis digne d'elle, creuser un

parking. Que ce soit fluide mais que l'Histoire soit préservée, que ce soit joli mais que ça reste pratique. Le 24 décembre 1969, le Ministère leur signa un contrat: on leur donnait trois mois pour tracer un plan de circulation comprenant véhicules et piétons, faire des propositions pour l'emplacement du parking et de ses voies d'accès, définir un parti d'aménagement et de présentation des vestiges au public, imaginer en surface un espace mettant en valeur l'édifice et ses abords, sans oublier de penser au remaniement du jardin de l'Archevêché fermé jusqu'ici au public. On leur demandait également de fournir un rapport général sur l'évolution du site et sa situation actuelle, de produire des plans de la surface, mais aussi du premier, deuxième et troisième sous-sol, le tout à des échelles différentes, de fournir des maquettes et des photos de ces maquettes, des notices descriptives, des schémas rendant compte de la circulation. On les chargeait enfin d'évaluer, par la même occasion, l'impact d'une "voie rapide rive gauche" (ce n'est qu'en juin 1974, sous Giscard d'Estaing, qu'on décida de ne pas réaliser cette folie), voire de détruire et de reconstruire un pont ou deux...

Ils avaient trois mois pour proposer un plan, mais il ne fallait pas qu'ils se pressent, nos architectes, car aucun lieu de Paris n'est plus vénérable, plus ancien, les touristes du monde entier viennent le visiter — sans compter que la **fenêtrexx(fenêtre)** du bureau du Préfet de Paris donne en plein sur le parvis. D'où le rôle essentiel des plans et des schémas, des maquettes et des vues d'artiste, toujours plus raffinées, avec leurs arbres miniatures et leurs petites voitures que les concepteurs mirent sous les yeux d'une succession de commissions. Les autorités convoquées tour à tour pouvaient déplacer d'un geste de la main ou du crayon ce qu'il faudrait plus tard des bulldozers pour mettre en cause. Entre le petit et le grand, le logiciel et le matériel, la relation tient

à un fil, celui de l'architecte qui passe ses jours et ses nuits "en charette", terrifié à l'idée de démolir encore ce qu'il fallait préserver, de préserver encore ce qu'il fallait justement démolir. Etranges maquettes, au style aujourd'hui démodé, qui ne renvoient pas à un état de chose, mais qui anticipent sur ce qui devrait, ce qui pourrait être. Charcuter le parvis de Notre-Dame, mais c'est comme d'opérer un malade au coeur avec un couteau de cuisine. Sous la conduite de M. Fleury, directeur des Antiquités historiques de la Région Parisienne **toujours en postexx, d'ailleurs (de nos jours vice-président de la comission du vieux Paris)**, il faut remonter dans le passé, sonder le sol, découvrir des pans de murs toujours plus anciens, déplacer à nouveau le parking, décider de la forme de la crypte qui préservera pour le public, la plus grande partie de ce passé, redevenu visible. L'architecte projeté dans le futur radieux du pompidolisme triomphant, se plonge aussi dans le passé le plus lointain, reprenant une à une toutes les interprétations successives données de ce parvis par les gravures, les plans, les rapports et les enquêtes, Boffrand, Haussman, l'Abbé Delagrive, déluge de planches anatomiques qui permettent de repérer les vascularisations innombrables pour opérer le patient sans le tuer.

On s'échangeait les photos, on tournait autour des maquettes, les myopes mettaient leurs lunettes, les astygmates les enlevaient, pour mieux voir les détails les perspectives, l'effet. De mois en mois, on se formait une opinion. On ne déplacerait pas de ponts, on privilégierait le dallage minéral —en prenant soin de marquer d'une borne le point zéro de toutes les routes de France. Il fallait veiller à contourner les racines un peu profondes de certains arbres, toujours d'autres coups de gommages, d'autres traits au tire-ligne, d'autres calques à la poubelle. Toujours plus de services, d'interdits, de permissions. Deux ans après l'inauguration du parking en 1971, les architectes

venaient encore sur le parvis, avec leur bloc-note, pour constater comment tous les aménagements, progressivement décidés, commençaient à vieillir, se fondant peu à peu dans le décor, ajoutant leur toute nouvelle ancienneté aux couches successives dont certaines se trouvaient enfouies à jamais, alors que d'autres, au contraire, retrouvaient la lumière du jour. Les touristes utilisaient comme siège des bordures de pierres qui n'étaient pas prévues pour cet usage. On ajouterait du grillage, et puis des bordures de buis pour dissuader les promeneurs de venir s'asseoir sur le socle de la statue de Charlemagne. On ferait poser des panneaux d'interdiction sur les pelouses, dans toutes les langues. Lorsqu'en septembre 1980, la crypte fut inaugurée, l'architecte avait rejoint le royaume des ombres au point que sa petite fille, en passant sans y penser sur le parvis, ignorait tout de ses maquettes.

PLAN 39

L'urbanisme ne fait que montrer en gros, à cause des tonnes de terre qu'on a remuées et des masses de béton précontraint qu'on a coulées, comment passer de la carte au territoire, ou plutôt, d'une carte modifiée à un territoire irréversiblement transformé. Mais on retrouve le même phénomène de performance dans des situations où les attaches sont faites de bordereaux plus légers. Le retour, le bouclage, la performance peuvent aller plus vite encore, descendant et montant de façon fulgurante le long d'une cascade de transformations. "Porte d'Orléans: 9mn", voilà ce dont nous avertit le panneau lumineux attaché au portique qui enjambe le périphérique. Nous pouvons bien pester contre le bouchon qui nous bloque à la porte de **Vanvesxx(Vanves)**, mais au moins nous savons à quoi nous en tenir. Etrange situation, car l'information qui s'affiche sur le panneau, qui l'a produite? sinon ma voiture et celle de mes collègues, agglutinés autour de

moi, qui patientent, en habitués, tapotant sur leur volant le rythme d'une musique dont nous n'entendons que les basses assourdies. De même que la charmante Alice voyait s'afficher à l'écran de la télévision le résultat des élections auxquelles elle venait de contribuer, de même notre comportement individuel se trouve rassemblé en une totalité qui nous est, fort démocratiquement, rendue. “Vous tous, dans vos voitures, ce vendredi 4 juin à 18h15 —et 20° de température (le panneau nous l'ajoute en prime)— vous contribuez à une action collective qui a pour forme un magnifique bouchon d'un kilomètre, dont la taille, la lenteur d'écoulement, le glissement quasi graisseux, va vous obliger à allonger votre temps de parcours d'un quart d'heure, prenez vos responsabilités.” Averti par le panneau, je glisse vers la file de droite, et sors à la Porte de Vanves pour descendre par les Maréchaux, que je trouve, évidemment, bouchés.

Je dois avoir mal compris l'intention du panneau lumineux: il ne s'agissait pas d'une injonction — “Dégagez du périph” —, mais d'une information dite “de confort” — “Voilà ce qui vous attend, relaxez-vous”. M. Dupressoir au PC Berlier, à l'Est de la rive gauche, à quelque centaines de mètres de la nouvelle Bibliothèque de France, nous explique qu'il ne peut en aucun cas donner des ordres aux automobilistes, car la plus infime fraction des 400.000 véhicules qui se jettent sur le périphérique suffirait à bloquer tout Paris si on les délestait vers les Maréchaux. A chaque fois qu'il déclenche le panneau “Sortie conseillée”, les riverains des maréchaux, fort politisés, en font toute une affaire. Sa tâche est d'ailleurs bien délimitée, lui et son PC ne s'occupent que du périphérique, ce qui explique la beauté de cet anneau lumineux sur lequel il veille jour et nuit, canton par canton. Les feux de circulation de Paris *intra muros*, c'est depuis le PC Lutèce, sous le marché aux Fleurs, qu'on les surveille. Toute la tâche de M. Dupressoir consiste donc à faire

s'écouler les centaines de milliers de véhicules du périph —que le *Petit Parisien* appelle méchamment “le plus grand parking de France”— sans qu'il se forme des grumeaux, des obstacles, des bouchons, des accidents, bref ce que les ordinateurs qui traitent en permanence les signaux appellent des “alertes”.

Celui qui continuerait la traversée de Paris commencée plus haut en débouchant sur le périphérique, recevrait encore une nouvelle assignation, un nouveau formatage: M. Dupressoir en effet ne s'intéresse aucunement à lui en tant qu'individu; il ignore même s'il s'agit d'un conducteur en chair et en os, seul l'intéresse la molécule d'information qu'il forme, lui et son véhicule, en déclenchant les capteurs allongés tous les cinq cents mètres à travers la chaussée. Du point de vue de M. Dupressoir, ce qui occupe jour et nuit le périph ressemble plus au fluide du service des eaux —fluide il est vrai non-conventionnel car sa viscosité varie d'heure en heure— qu'aux marchés de M. Engel, ou aux foules de M. Henry. Ce que je déclenche comme rafales de bits en pénétrant sur le périph est une part infime de ce qui m'occupe en ce moment même. Pourtant, M. Dupressoir peut avoir s'il le souhaite un peu plus de précision et me saisir non plus comme goutte d'eau mais comme centaure d'acier: tout l'intérêt du PC Berlier vient de la centaine de caméras qui couvrent l'intégralité de l'anneau —mais à la façon aveugle propre à tout oligoptique. Dans la salle de surveillance, le canton vert qui signifie que la circulation est fluide vient de passer au rouge; le policier en tenue qui tient la main-courante ce jour-là zappe aussitôt sur la caméra idoine: un réverbère effondré bloque le périphérique intérieur à la sortie d'un tunnel. Brusquement, le fluide devient solide, les informations rares se précisent; on peut voir les plaques

minéralogiques des camions bloqués; déjà les policiers en casquette sont sur les lieux; on les voit qui agitent leurs bâtons lumineux; on les entend qui reçoivent les ordres de leurs collègues du PC.

Disons que M. Dupressoir avec ses capteurs, ses caméras et ses enquêtes, a découvert sur les bords de Paris une matière sociologique très particulière, mélange étonnant de dynamique des fluides, d'agrégation politique, de variations brutales dans la dimension comme dans la consistance, et qui témoigne parfois de lueurs éparses d'intelligence dans la mesure où elle parvient à réagir, mais de façon imprévisible, aux messages qu'on leur envoie pour leur dire ce que tous ensemble ils sont en train d'accomplir. Pagaïe organisée, marché aussi imparfait qu'imparfait: Paris donc. Impossible toutefois de prétendre que le Service des eaux saisit par ses capteurs les mêmes parisiens que ceux du PC Berlier ou que les foules surveillés par M. Henry, sous la Préfecture de Paris. A chaque fois, une matière différente, des agrégats différents, des comportements différents, une physique différente. Tous ces agrégats ne sont pas plongés dans une matière commune dont chaque oligoptique saisirait un aspect. Il n'existe pas plus de médium commun dans le monde social que d'éther dans le monde de la physique.

Figure onze. Standardiser, ou: la difficile rencontre d'un pot d'échappement avec un analyseur de CO-CO²

PLAN 40

attention, les trois plans suivants ne sont pas illustrés par des images- trop dures- mais par une série de mot dont la liste se trouve dans un fichier séparé en annexe; ces termes pourraient former un bandeau continu?

Nous oublions facilement les lieux étroits, plans et maquettes, visions et dioramas, par lesquels ont transité les formes qui nous paraissent aujourd'hui le cadre indiscutable de notre existence. Sous prétexte que cette action prolongée, continue, obstinée, passe par des objets de formes et de tailles différentes, nous faisons comme si les choses inertes écrasaient les petits vivants. Pourtant la transition des performatifs dans le temps se documente aussi bien que celle de l'information à travers l'espace. Il suffit de s'attacher à ces humbles médiateurs, à ces intermédiaires méprisés, pour retrouver par quelle chaîne le mort tient le vif. Mais, l'importance des performatifs nous échappe encore pour une autre raison: nous croyons habiter dans un monde stable et constant. Nous avons peine à nous souvenir du travail nécessaire à la stabilisation de ces constantes. Là encore, il nous faut remplacer, le plein par le vide, le continu par le discontinu, les surfaces par de fins réseaux, le donné par l'obtenu, l'inerte par l'actif, le réel par le virtuel. Nous n'habitons pas des sociétés disciplinées et réglées, au sein desquelles seul l'individu viendrait ajouter sa petite marge d'indiscipline et de dérèglement. Nous habitons des ensembles qu'aucune mesure particulière ne relie sinon, parfois, le fin tracé d'un étalonnage coûteux dont le parcours lumineux demeure assignable en tous points. Comme dans ces images amusantes où les enfants cherchent un chasseur caché dans les feuilles de l'arbre, il se produit alors une inversion brutale de la forme et du fond.

Aucun exemple n'est plus frappant que celui de l'UTC (OP), le temps universel coordonné de l'Observatoire de Paris. Chaque corps, chaque être, chaque lieu possède son temps propre qui dépend de la série très particulière des successions, des perceptions, des sensations, des transformations, des archives. Pourtant, quatre impulsions du doigt sur le clavier d'un téléphone et

nous voilà, sur le 3699, à l'écoute de l'horloge parlante qui, au top —ou plutôt au tiit— nous donne de sa chaude voix mécanique, tantôt mâle tantôt femelle, l'heure, la minute et la dizaine de secondes, à quelques millièmes près. Passer du temps vécu à celui de l'Observatoire, ce n'est pas abandonner les aberrations de la subjectivité pour accéder enfin au cadre objectif de toute existence possible: c'est relier aux milliards de tic-tac de notre corps propre —gènes, cellules, neurones, hormones, réflexes, routines, automatismes, habitudes, mémoires, traces— le tic tac d'un autre garde-temps surveillé jour et nuit par le service de Mr Granveaud, directeur du laboratoire primaire du temps et des fréquences à l'Observatoire de Paris, à quelque centaines de mètres des bureaux de Suzanne Laloë, grande consommatrice d'heures comme tous les astronomes et usagers d'ordinateurs. En passant de l'instrument de mesure à la métrologie, on ne passe pas de la somme à l'hypersomme, mais du lent travail de dimensionnement à l'encore plus lent travail de production des dimensions: abaque, règles, étalons, patrons, standards. Au lieu de monter vers l'hypersomme, il nous faut descendre vers l'infrasomme, univers ignoré de tous, méprisé en France, et qui saillit pourtant avec une clarté aveuglante dès que l'on s'attache à tout ce qui rend commensurable ce qui jamais, de soi seul, ne le sera.

La chaîne du temps ne ressemble pas à celle de la masse. Si vous achetez une saucisse, votre boucher la pèsera sur une balance qui résumera par un cadran à la fois le poids en kilogrammes, le prix au kilo et le prix total que vous devrez régler une fois reçu la petite facturette en papier. La qualité de la balance peut être l'objet de fraudes semblables à celle qui vient gauchir adroitement (ou "droitir" gauchement!) la balance des forces électorales. Si vous manifestez votre désaccord, le boucher vous montrera le certificat du Service des poids et mesures qui accompagne la balance.

Mais qui garantit à son tour l'intercomparaison de toutes les balances? Près de Paris, au pavillon de Breteuil, comme la Belle au bois dormant dans son cercueil de verre, repose le kilogramme de référence, prototype international, protégé, dans son caveau, à dix mètres sous terre, par le Bureau international des poids et mesure. Si fragile est ce kilogramme de platine qu'on ne peut l'utiliser pour vérifier ses étalons, en platine également. La lumière du jour, la poussière, la pollution risqueraient de lui enlever, ou de lui ajouter quelques phentogrammes de matière. Le moindre changement de pression lui serait fatal. On ne se sert donc le plus souvent que de kilogrammes de référence, sorte de ministres-délégués qui le remplacent dans tous les actes administratifs usuels. Pourtant, environ une fois tous les trente ans (trois fois depuis 1889), il faut bien vérifier que les ministres n'ont pas dérivés ou trahis l'intention droite de leur mandataire. Au cours d'une cérémonie restreinte au minimum afin de limiter les postillons, les mouvements, les variations de température, on exhibe le prototype sorti de son mausolée; on mesure la marge d'erreur qui sépare les différents kilogrammes délégués; aussitôt après, on réenfouit le Maître dans son tombeau.

Les métrologues du temps se moquent de l'archaïsme solennel de la métrologie de la masse et du poids. Seule une convention définit en effet le kilo. Les maîtres du temps, eux, n'ont jamais cessé d'échapper aux limites étroites de la convention. En 1967, ils sont même parvenus à échapper à cette convention qui semblait plus sûre que toutes les autres: la rotation de la Terre sur elle-même qui permettait jusque là, par division, de définir la seconde. Au lieu de donner la mesure du temps, c'est eux au contraire, à l'Observatoire de Paris qui permettent, par le tic-tac d'une horloge atomique, de mesurer les variations de la rotation terrestre. L'instrument garde-temps, la Terre même, est devenu ce que l'on garde et ce que l'on voit ralentir et accélérer sur le

cadran du réseau du Temps atomique français (TA(F)) — lequel s'obtient, par moyenne statistique d'un ensemble d'horloges atomiques réparties sur toute la France dans la salle du service que dirige M. Granveaud. En composant le 3699, c'est aux propriétés intimes des atomes de césium que je viens me relier pour définir à la fois les intervalles et les garde-temps. S'il se moque des conventions — ne cherche-t-il pas maintenant à se régler sur les pulsars ces étoiles à neutrons très compactes qui tournent sur elles-mêmes et formeraient des horloges encore plus idéales? —, M. Granveaud connaît tout le bénéfice de ces institutions et de ces conventions. Pour douze millions de francs, les trente cinq personnes de son service gardent la chaîne primaire du temps français, offrant un étonnant mélange de nature, d'institutions, de conventions, d'organisation, de laboratoire, de droit et de bureaucratie qui circule aujourd'hui à travers Paris pour faciliter la coordination des actions de tous les autres agissants. Les horloges qu'ils coordonnent peuvent tomber en panne, mais elles sont plus précises que le système solaire lequel, s'il manque quelque peu de précision, ne tomber que rarement en panne! Au niveau national, le labo de M. Granveaud compare quotidiennement les onze horloges réparties sur le territoire — dont cinq à Paris — en prenant comme référence l'horloge maîtresse (qui se trouve dans les locaux mêmes de M. Granveaud) et qui matérialise le "temps légal français". Pour comparer toutes ces horloges, on ne les déplace pas bien sûr, on utilise le système du GPS. (ce même système est utilisé lors des comparaisons internationales). Les critères de qualité changent en fonction de la durée: pour une seconde le quartz sera bon; pour une durée plus longue, le césium sera plus satisfaisant.

La mesure du temps a sur toutes les autres unités un avantage énorme: chacun peut par le téléphone ou le satellite, s'adresser directement à la tête du réseau primaire gardée par M.

Granveaud. “Mieux vaut s’adresser à Dieu qu’à ses saints”, dit le proverbe. Ce qui est impossible pour l’unité de masse on le peut avec la montre. Pour 3.000F vous pouvez même acheter un récepteur pour décoder, derrière les émissions de France Inter, la porteuse modulée qui donne un top précis au millionième de seconde près. Lorsque les six horlogers de la ville de Paris parviennent, au changement de l’heure d’été à l’heure d’hiver, à régler d’un coup les 10.000 horloges publiques —dont 4.000 dans les transports en commun!— quelques étapes seulement les séparent des atomes de quartz, des pulsars, du système solaire. Pour prendre la mesure de cette métrologie, faites l’expérience de pensée suivante: affaiblissez d’un, puis de deux; puis de trois ordres de grandeur la précision des garde-temps, des mesures de longueur, des balances, des unités électriques. Lentement, progressivement, toutes les activités se décaleront l’une de l’autre. Les trains n’arriveront plus à l’heure, les satellites ne coordonneront plus leurs signaux, les paquets de données se mélangeront faute de savoir quand ils sont arrivés, les ordinateurs dériveront, les marges d’erreur s’accroîtront. Avant de faire l’éloge de la liberté, de l’improvisation, de la tolérance, de la marge d’erreur, de l’errance, de la désorganisation, que l’on mesure une fois la grandeur de la métrologie, la fragilité des réseaux primaires et secondaires qui rendent possible une fraction infime de commensurabilité. Oui la forme et le fond se sont bien durablement inversés: l’inconstance est de règle, la règle est l’exception. A chaque fois que vous verrez dans Paris circuler une constante, enlevez votre chapeau et saluez-la respectueusement. Le monde n’est pas constant par essence, mais par travail, par institution, par laboratoire, par organisation, par agencement, par métrologie, par BNM, BIH, BIPM, BNM-LPRI, BNM-INM, BNM-LCIE, BNM-LNE, BNM-LPTF...

PLAN 41

Chapeau bas devant la camionnette de ce monsieur de la DRIRE, Ile de France, chargé d'aller vérifier dans les garages la qualité des analyseurs de CO-CO₂ qui servent à vérifier que nos pots d'échappement sont bien conformes à la législation et qu'ils ne laissent pas échapper plus de 3,5% de monoxyde de carbone pour les modèles récents selon la norme de convention, fruit d'un arbitrage compliqué entre les fabricants de moteurs, le service des Mines, la protection de l'environnement. L'horloge parlante me relie aux atomes et au système solaire, l'analyseur que ce policier du service de la Préfecture de Paris plonge dans le pot d'échappement nous relie aussi bien à la haute atmosphère ainsi qu'à la haute administration. L'appareil ne peut vérifier votre voiture et servir de preuve à un procès verbal, qu'à la condition d'avoir été lui-même rendu conforme et vérifié par un procès-verbal qui s'inscrit par un tampon, un scellé et une marque sur l'appareil lui-même. Le policier qui vous verbalise participe au transfert d'un étalon aussi sûrement que si vous régliez votre montre sur le 3699. Dans la camionnette de la DRIRE sont disposées des bouteilles de gaz de référence —eux-même validés par une autre étiquette et un autre procès verbal! Alphagaz, filiale d'Air Liquide se charge de fournir les bouteilles étalon des trois mélanges de N₂, CO₂ et CO qui permettent d'étalonner l'analyseur. Comme la pression atmosphérique peut infirmer les résultats, M. Rareg commence par sortir de sa camionnette un baromètre. Il poursuit ensuite ses essais en faisant examiner par l'analyseur le contenu des trois bonbonnes témoins. S'il relève une différence supérieure à 0,5 pour le CO et supérieure à 1 pour le CO₂, l'appareil n'est pas conforme. Ce n'est pas lui, bien sûr, qui a inventé ces tolérances. Il les lit sur un autre étalon, légal cette fois, "L'instruction du 31 décembre 1985" signée par le Ministre de l'industrie —mais

oui, un 31 décembre; malgré les préjugés des anti-bureaucrates, l'administration ne chôme jamais. Le verdict tombe. L'expert poinçonne l'étiquette de contrôle. Pendant ce temps, dans la cave d'Alphagaz, repose les étalons primaires, bonbonnes que l'on transporte avec soin dans le monde entier pour aller les comparer au Japon, aux Etats Unis, avec les autres bonbonnes qui reposent dans les autres caves des étalons primaires. Comme pour le kilogramme il n'existe aucune autorité qui lui soit supérieure, pas de pulsars, pas de physique fondamentale; on doit donc en revenir à cette ancienne et archaïque solution: l'intercomparaison physique des bonbonnes trimbalées par avion et mesurées côte à côte.

PLAN 42

Bien que toutes ces constantes et ces étalons circulent dans des circuits de référence comme les autres inscriptions et bordereaux que nous avons appris à pister, elles font tout autre chose: elles ne servent pas à coordonner les actions, à mesurer les rapports de force, à transformer de l'information, elles font à la fois beaucoup plus et beaucoup moins: elles assurent seulement que, si l'on voulait mesurer quelque chose, on pourrait le faire sans que d'un lieu à l'autre, d'un moment à l'autre, la mesure ne se transforme. Tout en sachant que, sans le parcours de ces constantes entretenues à grand frais, nul ne pourrait justement savoir s'il y a eu ou non des transformations. Paris ne règne pas seulement sur la France par les lois et les décrets, les circulaires et les instructions, mais aussi parce que la tête des réseaux métrologiques y réside presque entière. Ce qui est vrai de la métrologie l'est plus encore de ces étendards déployés par les chevaliers au cours des batailles et dont l'anglais a fait le mot *standard* que nous traduisons par le mot norme, hybride de droit, de commerce, de technique, d'administration et d'anthropologie. Les constantes circulent

à grand frais pour tenter d'établir un peu de commensurabilité; les normes aussi afin d'essayer d'obtenir localement un peu de compatibilité.

Au sud de Paris, sur le Bld. Lefèvre dans le 15ème, le Laboratoire national d'essai déploie le plus étrange rassemblement de laboratoires fabricateurs de normes et de certificats de conformité. Le zoo de Vincennes, avec ses animaux exotiques, fait pâle figure à côté de ces machines hybrides où s'étalonnent, jour après jour, chacun des objets de notre existence, écologie fragile qui nous protège à l'avance contre les malfaçons de toute nature. Derrière les vitres sans tain de cet appartement témoin, des ergonomes équipés de caméras veillent sur les gestes plus ou moins adroits de consommateurs-types qui affrontent pour la première fois de redoutables produits nouveaux: hachoir, paquet de spaghettis, grille-pain, escabeaux, couteau électrique. Ailleurs, on fait des essais comparatifs de machines à laver en leur demandant de blanchir des chiffons dont les taches sont elles-mêmes normalisées —chiffons souillés que produit de façon impeccable une société Suisse! Là, des techniciens en blouse blanche arrachent méticuleusement les yeux des nounours pour empêcher que nos rejets ne s'étranglent dans leur berceau avec ces escarboucles de verre. Plus loin c'est le berceau lui-même que l'on soumet à la torture en s'efforçant de le faire brûler. Toutes les catastrophes possibles sont anticipées dans les murs de cette institution qui maîtrise à la fois le feu, le bruit, la pression, la torsion, la traction, le roulage, l'usure, le machouillage, le raclage, l'incompétence, la sottise et même la mauvaise foi des mauvais coucheurs. Quelles épreuves on ne ferait pas subir à ses produits, pour obtenir ce petit coup de tampon, "Conforme aux normes CE", qui ouvre l'accès aux marchés et rend l'objet transférable ailleurs.

Comme la commensurabilité, la conformité se paye à grand frais. Qu'un produit ressemble à un autre; qu'il obéisse à une norme; qu'il soit mesurable; voilà un miracle qui ne s'obtient qu'à grand peine à condition d'y mettre le prix, non pas en prières, mais en tortures, épreuves, ascèses et sacrifices. Ceux qui suivent à la trace les métrologues, standardisateurs et normalisateurs, ne peuvent croire en l'idée d'un monde efficace et réglé dans lequel la vie sociale et subjective viendrait introduire un peu de fantaisie, de liberté, d'agitation, d'interprétation, de jeu. Ils auraient plutôt tendance à nommer social ce qui permet de tenir et d'associer pour un temps, par l'intermédiaire des instruments, des laboratoires, des gabarits, des constantes, quelques uns des êtres qui forment le monde et qu'aucune mesure jamais n'arrachera à leur irréductible différence.

PLAN 43

On comprend mieux encore le rapport qui s'établit entre la fabrication des standards et la distribution des rôles et des agencements qui nous intéresse dans ce chapitre, si l'on suit les transformations que nous subissons en nous branchant sur des appareils de mesure. Paris est-il pollué? Dame je le sens avec mon nez, avec l'asthme de mon fils, avec le *nephos* qui trouble l'horizon, mais oui, maintenant Paris est pollué, comment pourrais-je en douter? D'ailleurs je l'ai lu dans mon journal. Etrange changement de climat: les parisiens se mettent à craindre le beau temps de peur de se trouver en "pic de pollution".

Où est ce fameux pic? Dans mon journal. Mais d'où vient l'information? Répartis dans tout Paris — non, justement, pas dans "tout" Paris, dans certains coins de Paris dont la représentativité fait l'objet de vives controverses avec les écologistes — des capteurs prélèvent des échantillons et les transforment, et les somment, et les rassemblent — nous connaissons maintenant bien tous ces

phénomènes— et voilà qu’ils reviennent à la Préfecture, chargée depuis Messidor An VIII de veiller à la salubrité de Paris. Airparif a fait les mesures et quand il croit pouvoir détecter un pic, une réunion par téléphone à lieu entre tous les laboratoires, Météo France et les responsables de la circulation. Mr Viélard, le chef du laboratoire de la préfecture fait parvenir ensuite un fax au Préfet avec ses suggestions: “J’estime qu’il y a lieu d’informer ou d’alerter le public, de décider la circulation alternée ou non”. Selon la décision prise par le Préfet, les journaux et les panneaux informatisés (225.000 frs) relayeront l’information qui permettra de prévoir l’effet sur la santé de toutes ces voitures assemblées. Et moi alors? Eh bien j’ai la pollution, je la reçois, je la ressens, je la reconnais. La pollution globale de Paris, je la transporte maintenant avec moi où que j’aille par le truchement des pics, des seuils et des cartes devenus presque aussi familières aux parisiens que celles de la météo ou des embouteillages. La pollution globale de Paris a été performée en ce sens que tout ce qui parvient aux instruments —des microparticules, de l’ozone, des poussières, des oxydes d’azote, des résidus d’hydrocarbures imbrûlés, des composants soufrés— revient sur moi sous la forme d’une carte, somme de la pollution parisienne qui me fait “avoir” la pollution. Paris possède maintenant un problème de pollution incompatible avec la santé publique, aussi sûrement qu’il possède un métro incompatible avec les trains de la SNCF. Dans les deux cas, un modèle réduit, par une longue cascade de donneurs d’ordre et d’instruments, par une longue chaîne de travailleurs, a transformé l’échelle un dont on était parti.

Figure douze. Scénariser, ou le passage des panoramas

PLAN 44

En aplatissant le monde social, en respectant son absence de dimension, en suivant le parcours des formatages qui permettent à un moi distribué de trouver à tous moments les morceaux de programme qui lui permettent d'avancer plus loin, en reconstituant la continuité des déhanchements qui redistribuent dans l'espace et dans le temps les actions passées des absents, en suivant le parcours fulgurant des performatifs, en repérant les chaînes métrologiques qui assurent pour un temps et à grand frais le maintien fragile des constantes, nous n'avons jamais cessé de suivre à la trace ces véhicules nombreux qui figurent le social. Pourtant, nous ne comprenons toujours pas pourquoi le social n'apparaît jamais comme un tracé et toujours comme une sphère, pourquoi il n'apparaît jamais plat mais toujours ordonné depuis le plus grand jusqu'au plus petit, pourquoi il n'apparaît jamais fait d'archipels reliés par le fil ténu des formatages, mais toujours comme une pyramide géante dont les structures se perdent dans le ciel ou sous nos pieds, écrasant les actions individuelles. Pour qu'il y ait un si constant décalage entre le parcours des formatages et leur réception, il faut qu'un autre phénomène soit à l'œuvre qui totalise le social, comme si l'on prenait des photos avec un objectif œil-de-poisson qui transformerait toute scène déployée devant nous en une projection sphérique. Cet objectif arrondi, il faut supposer que nous le transportons avec nous. Ces mises en formes de panorama elles aussi agissent, performant, transforment le social. Bien qu'aucun diorama ne puisse jamais totaliser pour de vrai, bien qu'il ne puisse jamais sortir de la chambre noire où il éclaire de ses lampions la scène étroite qu'il a contruite, il ajoute incessamment ses propres totalisations à la ville distribuée, comme d'énormes bulles qui viendraient agiter le chaudron de Paris avant de venir crever à sa surface. Pour finir, c'est à ce nouveau phénomène qu'il nous faut nous attacher. Lui aussi, on doit pouvoir le suivre dans son

mouvement, aussi immobile qu'il se prétende. On doit pouvoir recomposer le tracé qui dessine la Société sous la forme généreuse d'une citrouille.

Paris s'est fait d'abord, s'est ensuite refait et défini. La plupart des villes anciennes ont commencé par être bien avant de se penser. Contrairement à Chicago qui commence par une grille jetée à même la plaine vidée de ses Indiens, à Paris les plans, les projets, les portraits, ont émergé plus d'un millénaire après sa naissance. Il en est ainsi, par exemple, du goût si parisien pour les perspectives. On construit des rues, des places, des enfilades, pour qu'elles soient regardées. Etrange situation, si l'on y pense: il s'agit de créer en dur le modèle d'un futur tableau. On abat des patés de maison, on dresse des dômes, on édifie des églises, pour que cela fasse bien dans l'encadrement d'une fenêtre.

Bien avant que l'avenue de l'Opéra n'existe, on avait déjà prévu de voir l'Opéra de loin. Sur cette gravure on voit donc l'avenue telle qu'on l'avait prévue, mais sur cette photo on la voit telle qu'elle était alors. La surprise est grande pour nous autres habitués de Paris: l'avenue de l'Opéra bute à mi-course sur un paté de maison qui nous paraît ajouté là par erreur. Bientôt on démolira à coup de pioche pour laisser libre passage à la perspective en enfilade qui va des étroits guichets du Louvre à la statue dorée d'Apollon portant triomphalement sa lyre au sommet du palais Garnier. **Bien avantxx(Juste après)** que l'avenue **soit(fut)** finalement percée, le diorama de **Mrxx(Castellani,vers 1880,)** offrait aux spectateurs émerveillés la vision circulaire du Tout Paris. Par cette expression, inventée d'ailleurs en 1867, il n'entendait pas les monuments et les maisons, les parcs et les clochers, les tours et les beffrois, mais le Tout Paris mondain. Le diorama, parfaitement circulaire, alignait en cercle concentrique tout ce qui comptait à l'époque comme

gens de lettre, artistes, hommes d'état, mondaines, princes et barons d'industrie. Etonnante parade qui utilise le nouvel Opéra comme un pivot pour faire tourner autour de lui la scène du beau monde. Belle leçon de sociologie que ce panorama dont l'artifice ne cherche pas à se dissimuler: oui le social est bien là, aussi sûrement rassemblé que dans un manuel de sociologie, il fait cercle autour du symbole même de l'Empire. Personne, toutefois, ne le prendrait pour davantage qu'une image, une scénarisation, une esquisse du Tout-Paris. A chaque fois que l'on vous propose une vision totale de la Société, cherchez la sortie du Passage des panoramas.

PLAN 45

On veut toujours totaliser, mais aucune de ces figurations, nous le savons bien, ne peut réellement totaliser le social, ni la modeste place des Vosges, ni l'élégante enfilade devant le théâtre de l'Odéon, ni la place de la Concorde, ni même la longue perspective des Champs-Élysées. La ville va donc se pétrir en ajoutant les unes aux autres des perspectives successives qui se juxtaposent sans se sommer jamais. Dans son beau livre, Bruno Fortier donne l'exemple étonnant de la méridienne sortie de la salle de l'Observatoire, qui traverse l'avenue de l'Observatoire et vient sectionner fort exactement le château de **Mariexx(catherine)** de Médicis. Or rien de cette perspective n'a d'abord été voulu. Il serait faux pourtant d'ignorer l'effet performatif de cette volonté tardive d'alignement. La perspective prend le train en route et ajoute sa petite mais décisive inflexion au mouvement hasardeux des parcelles et des démolitions. Après quelques siècles, on dirait qu'on a voulu depuis toujours ce magnifique alignement et le visiteur, en traversant le Luxembourg, croira voir dans cette succession de repères et d'obélisques, la trace même d'une volonté royale de régner sur l'espace de Paris.

Paris ne cesse d'être obsédée par des totalisations qui permettraient de donner un sens à la ville qui se fait. Remparts et barrières, murs des fermiers-généraux, mais aussi cette curieuse idée de garder en son centre l'entrecroisement des voies romaines, ce fameux *decumanus* dont les érudits veulent toujours retrouver la trace, mais dont d'autres historiens affirment, avec quelque raison, que les Romains eux-mêmes ne l'avaient jamais tracé! Le mythe de la Grande Croisée traverse toute l'histoire de la ville: si l'on se met sous Haussman à prolonger la rue de Rivoli, c'est au nom d'un chemin qui rattache le Paris moderne à Lutèce. Comme le dit Jean Favier, on a attendu dix huit siècles pour voir réapparaître, au croisement du Sébastopol et de la rue de Rivoli, cette croisée censée reprendre l'organisation d'un *castrum* romain qui n'a jamais existé. Il n'importe, cette cohérence douteuse, agit malgré tout dans la ville. Elle la scénarise. Elle lui permet de se raconter une longue histoire continue peuplée d'urbanistes en toges.

PLAN 46

La volonté de totalisation ajoute donc son petit grain de sel à la multiplicité: elle prétend régner et ordonner, disons plutôt qu'elle scénarise le social comme sphère et comme totalité. Sans les escaliers, les rampes majestueuses, les obélisques, les rangées de motard, les parades de la Garde républicaine, sans les statues monumentales, les façades néoclassiques, les salons aux tapis épais, où irions nous chercher nos représentations sur le haut et le bas, le grand et le petit? Le roi Soleil, expert en la matière, n'a-t-il pas été jusqu'à commander les globes terrestres et célestes sur lesquels on a voulu marquer les constellations dans l'**étatxx(état)** où elles se trouvaient à la **naissancexx(naissance)** du monarque: **augurexx auspiciens(augures favorables)** dont il fallait garder mémoire à jamais? Un zoom vertigineux attache les mouvements du Ciel aux mouvements

d'humeur du prince, l'état des constellations et l'état du royaume, mais personne, pour autant, ne prendra cette scène grandiose pour autre chose qu'un décor de théâtre où le roi se met en scène. D'autres que nous, plus compétents, ont déjà retracé chacun de ces lieux de mémoire dont l'accumulation expliquerait que nous saisissons le social comme un tout. Chaque croisement de rue, chaque place, chaque jardin, chaque fontaine, garde la trace de ces efforts toujours à reprendre pour raconter l'histoire de Paris et lui donner un sens reconnaissable par les nouveaux habitants qui vivraient sans lui "comme les singes sur les temples d'Angkor". Le monumental n'exprime pas la présence silencieuse et cachée de la Société, mais, à l'inverse, nous tirons notre sentiment d'une Société plus vaste et plus durable, de la masse même des géants de marbre, des colonnades immenses, des statues de bronze, des frontons néo-classiques, des tours et des grattes-ciels ainsi que des inscriptions majestueuses qui font de Paris une ville aussi bavarde que Rome. Les monumentaux lieux de mémoire ne sont pas la métaphore d'une structure sociale absente; c'est elle, au contraire, qui est la métaphore de ces figurations, les seules définitions littérales du monde social que nous rencontrons jamais.

PLAN 47

Il y a longtemps, par exemple, que la tour Eiffel joue son rôle dans la scénarisation de Paris comme totalité. Non seulement parce qu'on la voit de partout, non seulement parce qu'elle résume à elle seule la ville aux yeux des étrangers, mais aussi parce que depuis ses étages on embrasse Paris comme un tout. Paris adore les points de vue et les terrasses, les panoramas et les belles vues, se réfléchissant inlassablement comme à travers une galerie de miroirs, toujours à la recherche d'une vue englobante qu'elle ne peut évidemment pas obtenir, puisque chaque nouveau

point de vue total bouche la vue du précédent, entraînant à travers la ville autant d'opacités que de visions... Quelle ville se donne à voir d'un seul coup d'oeil de plus de points de vue différents et contraires? Ces touristes japonais, d'ailleurs, n'ont aucune peine à saisir tout Paris d'un seul coup. Leur guide, leur manuel, leur parcours, les a depuis longtemps préparé à cette saisie rapide et globale qui extraie de la multitude les quelques éléments typiques qui résument Paris. Au début du XIXème siècle déjà, les Anglais, en inventant le tourisme, inventèrent aussi le guide touristique permettant de se repérer très vite à travers le dédale du Tout Paris.

Les totalisations partielles courent donc dans Paris, se marquent dans le paysage, dressent leurs monuments, rappellent par des plaques et des socles et des épitaphes, les scènes qui en expliquent tout le développement, comme si la prise de conscience du total ne pouvait que s'ajouter incessamment mais localement aux multiplicités éparses. Oui, il existe bien un social total, un panoptique, mais au pluriel et dans le feu d'une circulation incessante de cartes postales, de clichés et de vignettes. Nos paroles mêmes ont cette forme monumentale lorsque, appuyés sur le zinc d'un bar, nous énonçons des phrases définitives qui résument ce qui nous tient tous attachés: "On est en République tout de même!", "Nous les petits on ne compte pas", "Tous pourris", "*Vox populi vox dei*", "Paris vaut bien une messe". Chacun de ces proverbes compose autrement le monde social, offre au collectif de se rassembler sous une forme différente, résume une perspective, avec la même efficacité performative que si les édiles dressaient une statue, renommaient un boulevard, dégageaient un carrefour, offraient une nouvelle enfilade à travers des arcades jusque là bouchées.

PLAN 48

Les tenants des structures sont devenus quelque peu paresseux. Comme ils voient qu'une interaction jamais ne contient en elle-même le sens de son action, ils imaginent en rêve quelque chose de plus grand, de plus lointain, de plus caché qui viendrait expliquer ce sens et causer cette action. Mais ils se donnent rarement le mal d'aller suivre les petits chemins, les petits répartiteurs, les minuscules canaux, par lesquels se déplacent des forces, des aptitudes, des compétences qui ont rarement la forme d'une cause, et jamais celle d'une structure. La structure sociale est l'asile de l'ignorance, ce qui permet de faire à bon compte l'économie de la figuration, de la scénarisation, de se moquer sans peine des pauvres acteurs dépassés par ce qui les entoure. Mais les acteurs ne sont jamais particulièrement dépassés: disons plutôt qu'ils se savent nombreux, populeux, mêlés, et qu'ils cherchent à résumer d'un mot bien senti ce qui les rassemble dans l'action. Comment rendre compte de cette multiplicité, de ces dépassements, sans tomber aussitôt dans la structure? Pourquoi ne pas parler d'abonnement, en filant la métaphore que nous fournit si commodément la métrologie? On pourrait dire alors que les parisiens s'abonnent de temps à autres aux totalisations partielles qui circulent à travers Paris et qui leur permet de donner un sens à leur vie.

On s'abonne aux clichés du social, comme on s'abonne à des médias dont la circulation plus ou moins rapide permet de transférer, transformer, performer des images et des figures. La charmante Alice n'aurait pas ri si fort des malheurs du pauvre maire, si elle n'avait pas lu le *Canard Enchaîné* auquel elle est abonnée. Mais on peut s'abonner aussi, dans un sens plus général, à ce qui circule dans Paris et qui définit l'interaction aussi bien que la totalisation de ces interactions. Alice, nous l'avons vu, ne refait pas toute seule, *de novo*, *from scratch*, tout le cadrage de l'interaction où elle

se situe mais se joue en partie la scène existentialiste du Café de Flore. Disons qu'elle s'abonne, pour savoir ce qui se passe dans cette interaction qui la déborde, à un cinéma: l'amour à Paris. S'abonner? Mais oui le Parisien est abonné, pour survivre, à beaucoup de circulations. Il a le gaz, l'électricité, le câble peut-être, le téléphone sûrement, le tout à l'égout forcément. Tous ces médias transitent dans toutes les interactions, agissantes, silencieuses, dangereuses parfois, étroitement surveillées, contrôlées, entretenues, par des centaines d'ingénieurs, de contremaîtres et de comptables, d'ouvriers et d'employés, d'hommes politiques et de gens de lettre, de prophètes, d'essayistes et de journalistes. Tous pétrissent en même temps la pâte du grand Paris.

En généralisant la métaphore de l'abonnement, on pourrait dire que les Parisiens s'abonnent à la psychologie, à la physiologie, à l'économie, à la sociologie, autres médias dont les branchements innombrables, s'ils restent souvent cachés, n'en demeurent pas moins repérables et assignables. Pour avoir des os, des neurones, il faut bien nous abonner, cette fois-ci à l'Assistance publique. Avant de recevoir, dans le cabinet du radiologue, le cliché noirâtre et blanchâtre de votre face, vous imaginiez vous avec toutes ces dents, avec ce sourire difforme et grimaçant? Comment s'imaginer la face sans l'image radiologique de la face? La connaissance du squelette de votre visage après votre mort, voilà qui restait abstrait, générique, livresque, mais en sortant de la clinique, vous regardez face à face la photo de votre face. Mais oui, vous vous êtes pour un temps "abonné" à l'anatomie afin de voir ou de savoir ce qui est en vous. Vous allez l'oublier bien sûr, comme vous avez déjà oublié le film d'hier à la télé, et bientôt vous reprendrez votre existence avec la face vécue de l'intérieur, mais enfin pour un temps vous aurez rencontré votre visage d'os

par le truchement de la radio, des radiologues, de l'Assistance Publique, du déficit de la sécurité sociale.

Ne traitons pas le mou différemment du dur. Ce qui est vrai de l'anatomie, l'est aussi de la psychologie. Il faut tout un appareillage pour formater ce qui vous arrive et qui bouillonne autour de vous, ce qui pèse et interfère constamment dans les interactions, sous la forme constamment formatée, incessamment reprise dans toutes les conversations, dans les conseils des journaux, du complexe d'Oedipe, de la dépression, de la fatigue. Cela ne veut pas dire, bien sûr, que le formatage est illusoire ou mensonger, pas plus que la radio de votre face n'invente à partir de rien cette tête de mort ricanante, cette *memento mori*. A chaque fois que nous parlons de truchement, d'intermédiaire, nous ne parlons pas de mensonge, mais toujours au contraire de vérité, de la seule que nous ayons, à condition de toujours suivre aussi le mouvement des traces, la trajectoire des figures, et de ne jamais, jamais, nous arrêter à l'image. L'Institut Piéron, rue Danton, abrite les laboratoires de psychologie. C'est là que se forme et se dessine en partie la psychologie des Parisiens. Quoi, les Parisiens n'ont-ils pas de naissance une psychologie? Mais non, bien sûr. Il faut bien qu'ils tirent de quelque part les sentiments d'amour, d'émotion, de haine qui les composent en partie. S'il faut une vaste institution pour formater le Temps universel, il en faut une plus grande encore pour permettre à tout un chacun d'"avoir" le complexe d'Oedipe, de développer le stress au travail, de pouvoir bénéficier du démon de midi, de recevoir la ménopause, de se permettre la crise d'adolescence, d'accoucher de bébés surdoués. Il en faut des laboratoires et des revues et des colloques, des manuels et des magazines, pour que les Parisiens puissent s'abonner à une psychologie aussi sûrement et durablement qu'à l'électricité. "Gaz à tous les

étages” est-il encore inscrit en lettres blanches sur fond bleu sur les vieux immeubles de la ville. Il en faut du travail de métrologie pour que l’on puisse écrire sur les mêmes immeubles: “Psychologie individuelle à tous les étages”. S’abonner veut dire que pour un temps, grâce au cablage d’une institution nombreuse, par le branchement sur des instruments, nous recevons de l’extérieur quelque chose qui vient résider en nous pour un temps: des organes, un squelette, des facultés, un psychisme.

La preuve nous en est donnée par les conflits d’abonnement qui nous obligent à zapper douloureusement d’un formatage à l’autre. Ce qu’un réseau attribue au psychisme, nous le savons bien, un autre en fait une maladie du corps. Le même mal de dos, peut donc conduire sur le divan du psychanalyste, ou dans les locaux d’un service de chirurgie. Selon l’abonnement, on zappe d’une histoire à une autre histoire, d’un conduit vers un autre conduit. Après avoir connu la douleur de la subjectivation, le même malade connaît le bonheur de l’objectivation. Mais oui l’objectivation peut aussi être un bonheur, lorsque le glissement d’un abonnement à l’autre, d’une chaîne à l’autre, permet au moi d’autres états. Dans le service de chirurgie, nous pouvons connaître aussi le bonheur de l’objectivation et la dernière chose que nous voulons c’est qu’on nous y traite en personne usuelle, complète, psychologique, humaine, en acceptant le répertoire banal de ce qui fait une personne. Qu’est ce qui fait une personne? mais nous ne le savons pas et c’est justement pourquoi les laboratoires de l’Institut Piéron, les sociétés de psychanalyse, les hopitaux travaillent incessamment. On parle beaucoup de bouquets de chaînes en mêlant deux métaphores l’une heureuse, celle des fleurs en brassée, et l’autre malheureuse, celle de l’enchaînement et des fers. Eh bien, on ne saurait mieux dire: dans Paris, circule des bouquets de

chaînes auxquelles nous pouvons nous abonner, changeant la composition des personnes attachées, au fur et à mesure de nos cheminements, de salle en salle, de personne en personne, de lieux en lieux.

Si Paris se composait d'individus dotés d'une psychologie de base — calcul, raison, intention — et d'une psychanalyse de journal du coeur — complexe d'Oedipe, culpabilité, inconscient, frustration — on raterait tous les phénomènes qui apparaissent lorsqu'on change les instruments, les institutions, les canaux, les chaînes, et qu'on fait apparaître tour à tour et selon les temps et les lieux, ce qui intervient dans une interaction face à face. Paris se compose justement d'êtres qui se composent assez mal. Il ne suffit pas d'ajouter des psychologies à d'autres psychologies, mais des psychologies à des anatomies. Paris se compose d'êtres qui ne savent justement pas de quoi ils se composent, mais qui pour le savoir s'abonnent à des bouquets de chaînes différents qui les dotent tour à tour d'entités multiples apparaissant en pleine lumière dans l'interaction. Ces entités disparaissent ensuite et laissent la place à d'autres, éclairés différemment, un autre instrument, une autre institution.

Fin de la séquence troisième: Relativiser-Réaliser.

PLAN 49

“Tout le monde est suspect; tout le monde est à vendre; rien n'est vrai”, tel est le fier slogan publicitaire qui s'étale sur l'affiche de ce mauvais film américain. Pendant de nombreuses décennies, la tâche des intellectuels fut d'arracher le bon peuple à ses croyances naïves, à sa confiance viscérale dans l'autorité, à son goût innocent pour la vérité pleine et entière, aux

évidences premières de sa nature. Il fallait permettre au *vulgum pecus* de prendre un peu de distance, lui donner de la méfiance, le former à l'esprit critique; aucun but n'était plus élevé que de déciller les yeux des gens du commun en dévoilant derrière les apparences les forces du marché, la manipulation intéressée du vrai; aucune vocation plus haute que de secouer le populo jusqu'à ce qu'il se "dénaturalise" enfin, qu'il abandonne ses rêves de liberté, qu'il sente peser sur lui le poids des invisibles déterminations. L'opération a réussi au delà de toute espérance: Hollywood en a fait un argument de vente! De même que les ordinateurs des années cinquante qui remplissaient à coup de millions de dollars des salles immenses remplies de tubes à vide se réduisent aujourd'hui à des puces électroniques grosses comme l'ongle et à peine plus cher que le sable dont on les a tirées, de même l'esprit critique s'est miniaturisé et la baisse de ses coûts suit la fameuse loi de Moore: le Walter Benjamin ne fait plus que deux millimètres, on peut acheter un anti-virus Guy Debord pour quatre fois rien, brancher un Roland Barthes d'une seule poussée sur la broche, installer un module d'auto-diagnostic Bourdieu d'un seul couper-coller —quant au Baudrillard, on le trouve en *free share*... L'esprit critique ne demande plus aucun effort et douter de tout se fait aussi simplement que de faire une division à dix chiffres sur une calculette à trois sous.

Nous comprenons maintenant pourquoi la critique savante ou populaire, encombrante ou miniaturisée, coûteuse ou bon marché, courageuse ou facile, ne voit partout que du mensonge: elle s'attend toujours à une réalité pleine et entière et ne découvre que des filaments, des cheminements, des conduits qu'elle ne sait pas comment suivre, des objets qu'elle ne voit pas comment traverser, tombant à chaque pas sur la même distance abyssale entre les mots et les

choses, le passé et le présent, le constant et l'inconstant, l'objectif et le subjectif que, faute d'un véhicule qui la fasse aller pas à pas, elle ne parvient jamais à combler. Et, en effet, si l'on oublie Suzanne Laloë dans son Observatoire, l'image du ciel paraît un mensonge indigne du vrai Ciel *out there*; si l'on oublie M. Engel à Rungis, l'économie semble une force mystérieuse capable de tout acheter; si l'on oublie à quel point M. Henry dans son PC ne voit rien, on pense qu'un pouvoir sans visage et sans loi vous domine et vous manipule; si l'on oublie l'isoloir et l'urne et les scrutateurs et le travail des sondages, la représentation nationale va prendre la forme d'une fumisterie détachée de tout; si l'on oublie le douloureux labeur du LNE, on va croire que le monde entier se compose de choses égales et uniformes. Oui, sans les médiations qui les relient “tout le monde (est) suspect(...) tout le monde est à vendre(...) (et) rien n'est vraixx(vrai)”. Des phénomènes, nous ne voyons que des fragments détachés que plus rien ne relie et nous soupçons après le bon, le beau et le vrai que l'époque, dit-on, nous a volés alors qu'ils circulent à profusion, sous nos pieds, sous nos yeux, tout juste ficelés quelque peu différemment —le plus petit photomontage suffit à rétablir le contact avec eux.

Pour penser, il n'y a donc pas que le seul esprit critique; on peut avoir d'autre ambition que celle de dévoiler les véritables structures que dissimuleraient les illusions du bas peuple: on peut aussi faire pulluler les médiateurs, noyer les mégalomanes et les paranoïaques dans une marée de petits agissants, ajouter à la démographie des humains ces multitudes dont le labeur obstiné, “à force de patience et de rage”, produit plus de beauté, de vérité, de justesse que le Culte Cargo de ceux qui rêvent toujours d'une transcendance qui nous arracherait enfin à l'existence ordinaire. Les sociologies se sont formées dans la découverte effarée des masses qui se pressaient tout à

coup dans les villes et dont personne ne savait que faire; nous voilà, un siècle plus tard, habitués à vivre en foule, à vivre en ville, à vivre en techniques. Ce qui nous effare aujourd'hui demande probablement d'autres réponses à la même petite question: comment faisons-nous pour co-exister si nombreux? Il y a peu de chance pour que le monde social se compose des mêmes éléments qu'il y a cent ans: des individus, des foules, des mouvements de masse, des sujets, des classes, des métiers, des professions, et puis, pour ordonner le tout, des normes, des règles, des cultures, des structures, des habitudes, des lois.

Pourquoi changer de théorie sociologique? Quelle importance cela peut-il avoir? A quoi bon s'obstiner à sortir des apories traditionnelles de l'acteur et du système, de la volonté et de la détermination, de l'individu et des mouvements de foule, de la faiblesse et du pouvoir? Dans quel but cette obsession pour aplatir, espacer, relativiser, relier, réaliser, déplier, distendre, allonger, étaler, replier la société? Pourquoi vouloir que le petit satellite qui depuis cent cinquante ans traçait fidèlement la sphère du monde social, prenne soudainement la tangente, s'échappe de sa trajectoire et se mette à circuler partout, explorant d'autres mondes, se mêlant de ce qui ne le regarde pas: les étoiles, les neurones, les eaux, le gaz, le téléphone, les prix, les colonnades, les rampes de fer forgé, tout ce bazar, toute cette agitation, au milieu desquels, non, non, décidément, le sociologue n'a rien à faire? Qu'il reste avec ses "facteurs sociaux", ses "questions sociales", ses "dimensions sociales", qu'il ne vienne pas empiéter sur les autres domaines de l'économie, du technique, de la gestion, du psychologique, de l'urbanisme, de l'ethnographie, de l'archéologie, de l'informatique, de la réseautique, de la connectique, et autres -logies, -graphies, -tiques, tacs, brics et brocs.

Et pourtant nous vivons en ville, en foule, en techniques, en réseaux, en multiplicité. Il faut bien s'y faire. De deux choses l'une, ou bien cette existence nouvelle a brisé, fracturé, éparpillé, effacé les existences anciennes; il nous serait alors interdit de nous penser comme des êtres pleins et complets, il ne nous resterait que l'esprit critique devenu de plus en plus facile, le goût crépusculaire pour la nostalgie, ou encore l'apologie de la dispersion, de la destructuration, de l'émiettement, le plaisir sado-maso pour la fragmentation et pour l'impuissance. Ou bien, c'est l'autre solution exploré dans ce petit livre, il nous faut changer le véhicule même qui sert à tracer les totalisations. Oui, il existe bien un monde commun, des existences pleines et entières, des civilisations, mais il faut accepter de suivre les totalités dans les lieux étroits et provisoires où elles dessinent leurs tableaux; les suivre ensuite dans les mondes qu'elles performant —rues, couloirs, lieux, places, mots, clichés, lieux communs, standards; il faut accepter encore de suivre comment ces totalités éparpillées fournissent à des êtres, eux-mêmes multiples et variables, de quoi se saisir partiellement, provisoirement, comme des ensembles. Après avoir appris à cheminer le long de ces traces, à dimensionner les relations sans jamais passer par la Société, après avoir appris comment se formatent les interprétations, on pourrait aller un peu plus loin et chercher à comprendre comment l'on peut permettre au lieu d'interdire, se permettre, au lieu de rester interdit. Décidemment, il est temps de virtualiser Paris.

Séquence de conclusion. Permettre

PLAN 50

Ceux qui nous envient de vivre au centre de Paris ne se rendent pas compte du fardeau

écrasant qu'il nous faut porter. Tout dépend, on l'aura maintenant compris, s'il fait froid ou chaud, réel ou virtuel. Quand la température est basse, Paris pèse en effet sur les épaules de ses habitants, de ses travailleurs, comme si chaque immeuble était la plaque mortuaire d'un vaste cimetière. Quelle différence d'ailleurs entre ses plus célèbres avenues et les allées du Père Lachaise? On compte autant de gisants dans celles-ci que de plaques sur les maisons de celles-là: "Ici Claude Bernard avait son laboratoire", "A l'emplacement de cet hôtel vécut Victor Hugo", "Pasteur y fut étudiant", "Picasso y eut son atelier. Dans le même immeuble, Balzac y logea le peintre du *Chef d'oeuvre inconnu*." Partout les grands morts écrasent les petits vivants. Dans l'enceinte de l'Ecole de Médecine, on visite encore la chapelle où le Club révolutionnaire des Cordeliers faisait et défaisait l'opinion. Où se fait encore l'opinion? On se demande avec quels bras, quelles bouches, quelles pioches on pouvait bien renverser les gouvernements. Mais où sont les Parisiens d'antan? Plus haut, rue Gay-Lussac, les pavés vibraient naguère comme s'ils étaient sur coussin d'air: ils reposent aujourd'hui sous une épaisse couche de bitume, rigides et serrés comme les anciens morts du cimetière des Saints Innocents. Oui, c'est une épreuve de remonter la côte de la Montagne St Geneviève; pas à cause de la pente, mais du fait des ossements qu'il faut enjamber à chaque pas. Devant ces plaques commémoratives, on bève d'admiration comme les Mexicains devant leurs pyramides qu'ils croyaient construites, au vu de la petitesse de leurs contemporains, par des géants, leurs ancêtres lointains. Où sont Pascal et Geneviève? Laplace et Hugo? Péguy et Foucault? Où sont les pétroleuses capables de réchauffer un peu tout ce vaste musée que les touristes visitent le guide à la main en se croyant dans un *theme park*? "Aux grands morts, la

patrie reconnaissante?” Où sont les tricoteuses capables de nous détricoter un peu cet imbroglio trop fortement serré? Sur quel fronton est-il écrit: “Aux vivants, la patrie renaissante?”

Quand il fait plus chaud, Paris s’allège. Le maillage serré des caméras de surveillance, des codes électroniques, des patrouilles, des chiens, des gardiens et des agents, n’étouffe plus le passant qui se met à regarder sa ville autrement. Elle est toujours la même: encombrée, populeuse, asphyxiée, quadrillée, au bord de l’apoplexie; on y respire pourtant un air vif et guilleret. Que se passe-t-il? De réelle, Paris devient virtuelle: sa température a augmenté: la figure du social s’est comme étirée, détendue, allégée.

Figure treize. Instituer, ou si Paris se portait comme le Pont-Neuf

PLAN 51

Pas étonnant qu’on l’appelle toujours ainsi: après plus de **quatrex(quatre)** siècles, le Pont-Neuf est toujours en travaux! On le refaisait déjà jusqu’aux fondations de ses piles, en **1890xx(1891)**, sous la haute surveillance des ingénieurs des Ponts et Chaussées; on le restaure aujourd’hui encore. Des panneaux d’information nous apprennent ses maladies, ses remèdes, ainsi que le nom de ses médecins. A la place de chaque pierre usée par le temps, une nouvelle pierre, taillée dans un atelier en plein vent, sur le quai des Orfèvres, par un compagnon sculpteur, orfèvre en la matière. Les physiologistes affirment que le corps, lui aussi, dure quelques décennies grâce au mouvement qui vient remplacer chaque cellule par un flux de protéines fraîches qui occupent exactement la

place et la fonction des cellules vieilles dont les déchets se dispersent dans le vent. Pour un biologiste, par conséquent, le corps vivant ne diffère d'un pont de pierre que par la vitesse de son renouvellement. Tous deux ressemblent, en accéléré, à un jet d'eau qui ne conserve sa forme évasée que par le rapide passage des gouttelettes d'eau dont chacune contribue, de façon minuscule, au maintien légèrement tremblé de la forme. A la vitesse près, le Pont-Neuf, chacune de ses pierres venant occuper la place d'une pierre rejetée, chaque **gargouillexx(gargouille ou plutôt chaque mascarón)** nouvellement sculptée chassant au rebut la gargouille déformée par le temps et noircie par la pollution, coule comme un jet d'eau. Arrêtez le mouvement: vous n'aurez plus qu'un gargouillis au fond d'une vasque verdâtre; un cadavre; une ruine effondrée.

Les spécialistes des organisations distinguent volontiers les institutions des agrégats informes, par ce trait fort simple que la fonction, appelée depuis le XIème siècle un office, dure indépendamment de la personne, fragile et mortelle, qui l'occupe de façon passagère. Passent les vivants, demeurent les rôles. Un historien du droit public qui suivrait dans les archives de l'Ecole des Ponts, les travaux sans cesse repris sur le Pont-Neuf, dirait sans doute qu'il a devant les yeux, dans ces arches de pierre que les parisiens attendirent pendant **douzexx(douze)** siècles en pestant contre les étroites passerelles du Petit et du Grand Chatelet, l'exemple même d'une institution, d'un corps politique, ni plus ni moins durable que le Conseil municipal de Paris ou que l'Etat français. Oui le Pont-Neuf, saisi dans son mouvement de renouvellement pierre à pierre, fait partie du droit public. La différence entre les ponts de pierre, les organes de chair, les corps politiques, ne tient pas à leur nature, mais provient seulement de la vitesse à laquelle on en renouvelle les offices. Le Pont-Neuf subit le même *turn-over* à donner le vertige qu'un bureau dont tous les

membres viendraient d'une agence intérim ou qu'une peau qui se desquame. Dans tous les cas, la forme ne se maintient, comme celle des temples sacrés du Japon, que par le remplacement des passants qui viennent en occuper quelque temps la fonction. "Le roi est mort, vive le roi".

L'artiste Cristo croyait innover en emballant le Pont-Neuf dans de la toile: il ne se rendait pas compte que, depuis de nombreux siècles, ses arches de pierre étaient déjà enveloppées dans les plis des institutions parisiennes sans lesquelles il se serait, depuis longtemps, effondré. Le Pont-Neuf ne repose pas seulement sur les solides piles arrimées au fond du lit de la Seine, mais sur un autre Corps, d'autres administrations: celle des Ponts, des Monuments historiques, de la Préfecture. Si les crues de la Seine n'en fouaillent plus les arches, c'est parce qu'il est enveloppé depuis toujours dans le souci de ses gardiens, dans le calcul de ses ingénieurs, et que ses gargouilles font l'objet d'une surveillance plus attentive que celle de leurs yeux aveugles sur les bateaux-mouche. Le ciment qui tient debout le Pont-Neuf, c'est le Corps administratif qui abrite dans ses arceaux les amants qui se bécotent sans penser plus aux pierres qui les tiennent en place, qu'aux artisans et fonctionnaires qui tiennent en place les pierres. Même au grand jour, en pleine lumière, sous les pluies du printemps, le Pont-Neuf reste emballé à l'intérieur d'une fine réticulation de calculs, de dessins au lavis, d'archives, d'arrêtés municipaux émis par ces faiseurs de pont qui donnèrent, dit-on, son étymologie au mot vénérable de "pontife". *Pontifex maximus*, ce terme conviendrait à merveille pour désigner le Pont-Neuf, saisi dans son cycle incessant de renouvellement, tenue par institution de pierres vives, elles même incessamment renouvelées par un cycle plus rapide de nominations et de nourriture.

L'expression fameuse "Se porter comme le Pont-Neuf" désigne, par conséquent, deux états bien différents. Le premier, à l'arrêt, attire l'attention sur le seul pont de pierre. On veut dire par là que l'on va vers la ruine et la décadence. Rongées par la pollution, abandonnées par les Corps administratifs, laissées à elles-mêmes, les pierres délitées tomberont bientôt dans la Seine qui en balayera vite les décombres. "Se porter comme le Pont-Neuf", c'est aller vers la mort. Le proverbe ne change de sens que si l'on ajoute au Pont, le mouvement continu qui le rend Neuf à chaque génération. Mais alors, il faut lui ajouter les pontifes, corps, institutions, administrations, fonctionnaires, édiles et artisans qui lui sont rattachés et qui tiennent sa forme intacte à bout de bras. Le premier Pont-Neuf appartient au Paris réel, cadre minéral sur fond duquel se détachent les corps rendus impuissants par le poids écrasant des déterminations passées. Le second Pont-Neuf participe au Paris virtuel, vertueux, virtuose, à ce Paris capable depuis deux mille ans de se renouveler sur place, pierre par pierre, vivant après vivant, passant après passant.

Les philosophes définissent volontiers le temps comme "la série des successions" et l'espace comme "la série des coexistences". Pendant longtemps, nous avons cru, à Paris, en France, que la grande affaire était celle du temps, des successions qui devaient, par une grande journée révolutionnaire, par une grande crise, par un grand bond en avant, faire table rase du passé et remplacer tout ce qui existe par une autre existence plus fraîche et plus radieuse. N'est-il pas étrange que tous ces révolutionnaires enfièvrés, ces édiles en mal de voie sur berge, ces architectes fous qui voulaient raser Paris pour en faire un parking, aient fait tous ces rêves d'utopie dans l'une des plus vieilles, des plus encombrées, des plus tortueuses, des plus sédimentées des villes millénaires? Aujourd'hui, hélas, la balance de l'histoire a viré vers l'autre extrême. Après avoir

voulu priver Paris de son passé, voilà que des armées d'historiographes, de restaurateurs, de muséologues et de gardiens de cimetières, veulent maintenant priver Paris de son avenir. Les rames de Stark pleuvent sur les monuments de Paris comme une giboulée. On n'ose plus rien faire. On conserve les façades des batisses pour les relooker de l'intérieur, comme si les architectes, soudain paralysés, n'osaient plus s'écrier fièrement qu'ils sauraient bien construire mieux que leurs prédécesseurs. Bientôt sur les rues sous vitrine on inscrira cette marque: "Prière de ne pas toucher aux oeuvres d'art". Pour la première fois de sa longue existence, la Ville-Lumière vieillit pour de bon, conservée intacte dans une illusion de passé, éclairée par les seuls projecteurs des bateaux de touristes qui passent sur la Seine après avoir visité Disneyland. *Fluctuat et mergitur*. Après le modernisme fou, la paralysie du parc à thème.

Peut-être avons-nous flirté, en effet, trop longtemps avec l'histoire et "la série des successions". Il nous reste à essayer l'espace et la "série des coexistences". Comment créer de l'espace? En faisant tout le contraire de ces mouvements qui engendrent si facilement de la succession par l'abolition de ce qu'ils prétendent remplacer. C'est ce que nous avons essayé dans ce petit livre d'images à l'usage des grandes personnes. Nous nous sommes efforcés de fixer par la photographie et par le texte le rôle de ces intermédiaires innombrables qui participent à la coexistence des millions de parisiens. Dans les séries de transformations que nous avons parcourues avec une obsession myopique, nous aurions voulu garder chaque étape, chaque cran, chaque stade, de façon à ce que jamais le résultat final ne puisse abolir, absorber, remplacer, la succession des humbles médiateurs qui lui donnent seuls son sens et sa portée. L'économie, la sociologie, l'eau, l'électricité, le téléphone, le corps électoral, la géographie, le climat, les égouts,

les rumeurs, les métros, les surveillances policières, les standards, les sommes, les étalons et les résumés, tout cela circule à travers Paris, dans de fins couloirs dont aucun ne peut servir ni de cadre, ni d'infrastructure, ni de contexte aux autres. En empêchant les intermédiaires d'abolir ceux qui les précèdent et qui les suivent, nous accroissons la série des coexistences: si les philosophes ont raison, nous engendrons donc, par le mouvement des médiateurs, plus d'espace que de temps. L'Histoire, comme le prétendent certains, est peut-être finie; alors la coexistence commence. La fin de la modernisation —et de son triste et dernier avatar: la mise en musée— ne signifie pas la fin de Paris.

En comparant le Pont-Neuf réel au Pont-Neuf virtuel, on mesure un peu mieux la différence que cela peut faire aux yeux des parisiens. Découragé par l'ampleur du contexte, par l'ancienneté des murs, par l'énormité de ces institutions, les petits habitants ont pris depuis quelques décennies l'habitude d'attendre leur salut des étroites marges de liberté que leur laissent les déterminations écrasantes qu'ils ont, en quelque sorte, abandonnées à elles-mêmes. Si le marché, la géographie, la Société, les lois, les techniques, les sciences, occupent en effet tout l'espace, si toutes ces surfaces totales peuvent s'ordonner en un zoom vertigineux qui va, par degrés, du plus grand au plus petit, aux habitants il ne reste plus que la sphère intime, que le for intérieur, que les restes de créativité qu'on parvient encore à arracher des profondeurs de son moi. De quoi bomber sur les murs aveugles quelques graffitis.; il reste juste encore un peu de pression dans la bombe à peinture avant qu'elle soit tout à fait exsangue. D'ailleurs, si vous vous croyez libre de toute aliénation, il ne manquera pas de sociologues ayant pignons sur rue pour vous rajouter une dose encore plus forte de déterminations et vous clouer sur votre lit, paraplégique, par une bonne série de lois

invisibles dont ils sont les seuls maîtres. Le peu de souffle qui vous restait, ils vous le chasseront du corps par une bonne pression sociale. Si vous respirez encore, les exigences indiscutables du marché mondial vous aplatiront pour de bon.

Tout change, on le comprendra volontiers, si les réseaux parcourus dans ce livre n'occupent qu'une place étroite et minuscule. Aussi larges que soient les oligoptiques visités dans cette enquête, ils n'occupent que quelques mètres carrés et s'ils s'étendent partout, ce n'est que par des câbles très fins que la moindre pelle peut rompre à tout moments. Qu'y a-t-il donc entre ces câbles? Mais rien: voilà l'espace dont nous avons besoin pour respirer plus à l'aise. Aucun tissu n'est assez grand pour emballer tout Paris comme Christo le fit du Pont-Neuf. Le Paris qui tient, dit le proverbe, dans une bouteille, ne parvient à franchir l'étroit goulot que par une longue poussée de "si". Et si ces si n'étaient que de vaines prétentions? Qui d'ailleurs est assez vain pour croire que son oligoptique est un panoptique? Où trouve-t-on les paranoïaques et les mégalomanes assez gonflés pour nous priver tous d'air? Pas à la Voirie, nous l'avons vu; pas à la Préfecture non plus, ce qui est plus surprenant; pas au Services des eaux, ni à celui des nouvelles du marché de Rungis; pas au café de Flore; pas à l'Observatoire de Paris qui nous donne pourtant le Temps universel; pas au centre de surveillance de France-Télécom; pas non plus au Parc Montsouris, dans les locaux de Météo-France, bien que s'y compile le temps qu'il fait. Mais alors, ces avaleurs d'espace, ils n'existeraient que dans notre imagination? Nous aurions donc la place de nous déployer à notre aise. Les conduits des contextes circuleraient au milieu de *terra incognita* à peine défrichées. Nous pourrions donc imaginer d'autres imaginations que celles qui proviennent de ce moi résiduel, échappant par un ultime coup de rein, au poids excessif des déterminations

inéluçtables. L'institution permet, autorise, promet, laisse-faire, fait-agir. Rien ne nous empêche alors de nous porter comme le Pont-Neuf.

PLAN 52

Etrange sentiment: si Paris est plat, une immense armée de réserve occupe tout cet espace inconnu que ne quadrille aucune des réticulations parcourues au cours de ces pages. Les réseaux de surveillance et de maintien de l'ordre ne font qu'égratigner le grand Paris qui leur échappe tout à fait. Inversion, une fois encore, du fond et de la forme. Le cadre n'occupe qu'un espace minuscule. Le contexte circule dans des circuits aussi peu visibles que les anciens tubes du pneumatique urbain. Le mot "pouvoir" change de sens. Il ne désigne plus les états de choses indiscutables, mais ce qui traverse Paris dans des convois de chambres fortes semblables à celles des transporteurs de fond. Il y a du pouvoir en effet; c'est à dire, de la puissance, des virtualités, un plasma dispersé qui ne demande qu'à prendre forme. Le mot de Paris virtuel ne désigne pas, comme dans les rêves informatiques, le télédechargement sur le Web, la désincarnation dernière, l'ultime modernisation, le branchement final, mais au contraire le retour à l'incarnation, aux virtualités. Oui, le pouvoir est invisible, mais comme le virtuel, comme le plasma, comme les transformations continues du Pont-Neuf.

Nous avons commencé ce livre d'images en haut du panorama de la *Samaritaine*. Un an et demi plus tard, nous nous retrouvons chez Emilie, pour son anniversaire devant un autre panorama. Comme si Paris exigeait en retour un contre-don, comme s'il fallait nous montrer digne d'elle et de nos prédécesseurs, comme s'il fallait reprendre le fil d'une histoire en allant chercher ce fil dans les étroits conduits où il s'était perdu, nous avons composé ce livre improbable. Nous nous

apercevons soudain que si nous avons parlé de Paris ville invisible, ce n'était pas au fond pour joindre la théorie du social à un parcours de photographies, mais pour restituer par un peu de beauté la splendeur que nous donne à profusion la Ville-Lumière. Paris peut.